Cesare Lombroso (1835-1909)

Criminaliste italien

(1895)

L'homme criminel

Criminel né – Fou moral – Épileptique – Criminel fou –
Criminel d'occasion – Criminel par passion.

Étude anthropologique et psychiatrique

**Tome premier
avec figures dans le texte**

**Première partie :
Embryologie du crime**

Un document produit en version numérique par Janick Gilbert, bénévole,
Interprète en langage des signes, Cégep de Chicoutimi
Courriel: janickgilbert@hotmail.com

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Janick Gilbert, bénévole,
Interprète en langage des signes, Cégep de Chicoutimi
Courriel: janickgilbert@hotmail.com

à partir de l'article de :

Cesare Lombroso (1835-1909)

L'homme criminel. Criminel né – Fou moral – Épileptique –
Criminel fou – Criminel d'occasion – Criminel par passion. ÉTUDE
ANTHROPOLOGIQUE ET PSYCHIATRIQUE. (1895)

Tome premier avec figures dans le texte.

Première partie : Embryologie du crime (p i - 130)

Deuxième édition française traduite sur la 5^e édition italienne. Paris :
Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie, Félix Alcan, Éditeur, 1895, 567 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour
Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 2 avril 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.

Cesare Lombroso (1835-1909)

L'homme criminel (1895)

Criminel né – Fou moral – Épileptique – Criminel fou –

Criminel d'occasion – Criminel par passion.

ÉTUDE ANTHROPOLOGIQUE ET PSYCHIATRIQUE.

Tome premier avec figures dans le texte.

Première partie : Embryologie du crime (p i - 130)

Deuxième édition française traduite sur la 5e édition italienne. Paris :
Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie, Félix Alcan, Éditeur, 1895, 567 pp.

Table des matières

DU PREMIER VOLUME

[LETTRE de M. TAINÉ à M. LOMBROSO](#)

[PRÉFACE de l'Auteur à la cinquième édition italienne et à la deuxième française](#)

PREMIÈRE PARTIE. **[Embryologie du crime.](#)**

CHAPITRE I^{er}. [Le crime et les organismes inférieurs.](#)

I. [Les équivalents du crime dans les plantes et chez les animaux](#)

1. [Histoire et bibliographie.](#) - Plantes carnivores
2. [Meurtres dans les animaux inspirés par la faim, par l'ambition du commandement](#)

II. [Le véritable équivalent du crime et de la peine chez les animaux.](#)

1. [Critique des faits exposés](#) - Loi mosaïque
2. [Criminels-nés avec des anomalies du crâne](#)
3. [Meurtres par antipathie](#)
4. [Vieillesse](#)
5. [Accès de rage](#)
6. [Méchanceté pure](#)
7. [Délits par passion](#)
8. [Douleurs physiques](#)
9. [Meurtres par amour](#)
10. [Agglomération](#)
11. [Association de malfaiteurs parmi les animaux](#)
12. [Escroquerie](#)
13. [Vol](#)
14. [Boissons alcooliques, etc.](#)
15. [Aliments](#)
16. [Éducation](#)
17. [Analogie avec les crimes des hommes](#)
18. [Météores](#)
19. [Misonéisme](#) - L'horreur de la nouveauté

20. [Critique de ces recherches](#)
21. [Conclusion](#)

III. [Équivalent de la peine chez les animaux et chez l'homme.](#)

1. [La peine](#)
2. [La peine chez les animaux domestiques; les succédanés pénaux](#)

CHAPITRE II. [Le crime et la prostitution chez les sauvages](#)

- I. [Le crime et la prostitution chez les sauvages](#)
- II. [Homicide](#)

1. [Avortement](#)
2. [Infanticide](#)
3. [Meurtre des vieillards, des femmes et des malades](#)
4. [Autres causes d'homicide](#)
5. [Cannibalisme](#)
6. [Conclusion](#)

III. [Vols et autres délits](#)

1. [Vols](#)
2. [Autres crimes](#)

IV. [Les véritables crimes chez les sauvages contre l'usage](#)

V. [Principes de la peine](#)

1. [Origine criminelle de la peine](#)
2. [Vengeance privée](#)
3. [Vengeance religieuse et juridique](#)
4. [Puissance supérieure des chefs](#) - Crimes contre la propriété
5. [Transformation de la peine](#) - Le duel
6. [Amende, restitution](#)
7. [Autres causes de la compensation](#)
8. [Les chefs](#)
9. [Religion](#)
10. [Sectes](#)
11. [Anthropophagie juridique](#)
12. [Conclusion](#)
13. [Vestiges des anciennes tendances criminelles](#)
14. [Vestiges des châtiments](#)
15. [Applications aux injustices humaines](#)

CHAPITRE III. - La folie morale et le crime chez les enfants

I. La folie morale et le crime chez les enfants

1. Colère
2. Vengeance
3. Jalousie
4. Mensonge
5. Sens moral
6. Affection
7. Cruauté
8. Paresse, oisiveté
9. Argot
10. Vanité
11. L'alcoolisme et le jeu
12. Prédispositions à l'obscénité
13. Imitation
14. La prévoyance

II. Casusistique

- 1 à 7. Observations de MM. Moreau et Vimont
- 8 à 15. Observations diverses
- 16 et 17. Obscénité chez les enfants
18. Amours précoces

Cas de Zambaco
Cas d'Esquirol

III. Statistique anthropométrique

1. Criminels
2. Non criminels
3. Leurs ascendants
4. Étude sur 29 sujets dont l'enfance est connue

IV. Châtiments et moyens préventifs du crime chez les enfants

Seconde partie.
Anatomie pathologique et anthropométrie du crime.

CHAPITRE I^{er}. Examen de 383 crânes de criminels

I. Examen de 383 crânes de criminels

1. Capacité crânienne (Tab. graph)
2. Capacité selon les crimes
3. Circonférence
4. Demi-circonférence du crâne, etc.
5. Projection antérieure
6. Arcs et courbes
7. Index céphalique
8. Diamètre et index vertical
9. Index frontal
10. Index cranio-mandibulaire
11. Face
12. Hauteur de la face
13. Index nasal
14. Mâchoire inférieure
15. Index facial
16. Superficies du trou occipital, capacité orbitaire et index céphalo-spinal
17. Angle facial
18. Résumé

II. Anomalies crâniennes

1. Proportions des anomalies sur 383 crânes (Voir *Atlas*, Planches XXIV et XXV)
2. Anomalies des criminels mâles et femelles comparées avec les normaux
3. Normaux
4. Anomalies suivant le sexe
5. Anomalies suivant le crime
6. Comparaison avec les fous
7. Analogie entre le sauvage et l'homme normal
8. Détails
9. Fossette occipitale
10. Plagiocéphalie

CHAPITRE II. Anomalies du cerveau et des viscères chez les criminels.

I. Anomalies du cerveau et des viscères chez les criminels.

1. Cerveau - Poids (fig. 1^{re})
2. Circonvolutions
3. Cervelet
4. Atypie cérébrale
5. Vaisseaux

II. Histologie et anatomie pathologique

1. Histologie
2. Ostéômes
3. Méningites
4. Altérations cérébrales

CHAPITRE III. Anomalies du squelette, du cœur, du foie, etc.

1. Sacrum
2. Perforation de l'olécrâne
3. Vertèbres en plus
4. Cœur, etc.
5. Foie, rate, etc.
6. Organes génitaux
7. Estomac
8. Agglomérations d'anomalies

CHAPITRE IV. Anthropométrie et physionomie de 5904 criminels

I. Anthropométrie et physionomie de 5904 criminels

1. Collaborateurs
2. Mineurs
3. Adultes - Taille et poids (V. *Atlas*, pl. I^{re})
4. Grande envergure (V. *Atlas*, pl. II)
5. Pieds et mains
6. Pied préhensile
7. Rides
8. Canitie, etc.
9. Gracilité
10. Thorax à entonnoir
11. Amplitude thoracique
12. Capacité crânienne
13. Front

14. Circonférence crânienne
15. Demi-circonférence antérieure
16. Diamètre de la mâchoire
17. Diamètres zygomatiques
18. Index céphalique
19. Face
20. Diamètres verticaux
21. Anomalies
22. Exceptions

II. Physionomie des criminels.

1. Physionomie (V. *Atlas*, pl. V, VI, VII, VIII, XI, XII)
2. Recherches
3. Cheveux
4. Iris
5. Strabisme
6. Oreilles
7. Nez
8. Dents
9. Parties génitales
10. Proportions des anomalies
11. Infantilité
12. Agglomération d'anomalies (V. *Atlas*, pl. IV)
13. Atavisme (V. *Atlas*, pl. XII)
14. Type - Objections
15. Type admis par les adversaires (Pl. I^{re}, II)

III. Photographies et types de criminels.

1. Objections
2. Photographies de 424 criminels (V. *Atlas*)

IV. Objections - Physionomie des gens honnêtes- Opinions populaires et proverbes sur la physionomie criminelle, ses causes, conclusions générales.

1. Physionomie de 818 hommes vivant en liberté
2. Proverbes
3. Antiquité
4. Connaissance instinctive des physionomies
5. Regard des criminels
6. Autres anomalies
7. Résumé

Troisième partie.
Biologie et psychologie du criminel-né.

CHAPITRE I^{er}. Du tatouage chez les criminels

1. Tableau synoptique de ces observations
2. Tatouages chez les hommes normaux
3. Criminels
4. Répartition chez les criminels
5. Caractères des tatouages criminels - Vengeance (V. *Atlas*)
6. Cynisme (V. *Atlas*)
7. Obscénité (V. *Atlas*)
8. Multiplicité (V. *Atlas*)
9. Précocité
10. Association, identité
11. Identité
12. Causes
13. Le tatouage chez les fous
14. Blessures

CHAP. II. Phénomènes d'échange moléculaire - Température - Pouls - Urines, etc.

1. Température axillaire
2. Pouls
Urines
Tableau des moyennes individuelles et générales

CHAPITRE III. Sensibilité générale -Algométrie, etc.

1. Analgésie
2. Sensibilité générale
3. Algométrie
4. Sensibilité tactile
5. Acuité visuelle
6. Vue
7. Champ visuel (fig. 1, 2 et *Atlas*)
8. Odorat
9. Goût (fig. 3)
10. Acuité acoustique
11. Acuité su sens musculaire
12. Sensibilité à l'aimant
13. Sensibilité météorique
14. Dynamométrie
15. Mancinisme

16. Anomalies de la motilité
17. Marche (V. *Atlas*)
18. Mouvement réflexe
19. Réflexes vaso-moteurs
20. Réaction au nitrite d'amhyle
21. Sphygmographie des délinquants (V. *Atlas*)
22. Plétismographe (V. *Atlas*)
23. Conclusions
24. Résumé - Applications
25. Longévité
26. Pitié
27. Disvulnérabilité
28. Poids et taille
29. Mancinisme

CHAPITRE IV. De la sensibilité affective.

1. Son absence (Lacenaire et Martinati)
2. Tropmann (Pl. XIX) : son autographe
3. Insensibilité
4. Conclusion

CHAPITRE V. Le suicide chez les criminels.

1. Fréquence
2. Effet de la prison
3. Imprévoyance et impatience
4. Rapports avec la tendance au crime
5. Antagonisme
6. Suicide indirect
7. Suicide simulé
8. Suicide double
9. Suicide chez les fous criminels

CHAPITRE VI. Sentiments et passions chez les criminels.

1. Sentiments
2. Instabilité
3. Vanité (V. *Atlas*)
4. Vanité du délit (V. *Atlas*)
5. Vengeance
6. Cruauté
7. Le vin et le jeu
8. Jeu
9. Autres tendances

10. Tabac
11. Lasciveté
12. Comparaison avec les fous
13. Comparaison avec les sauvages

CHAPITRE VII. Récidive directe et indirecte - Morale des criminels.

1. Statistique des récidives en Italie, en Russie, en France, etc.
2. La récidive et le système pénitentiaire
3. La récidive et l'instruction
4. Récidive indirecte
5. Sens moral
6. Idée de justice
7. Injustices réciproques
8. Morale
9. Comparaison avec les sauvages
10. Origine probable de la justice

CHAPITRE VIII. La religion des criminels.

CHAPITRE IX. Intelligence et instruction des criminels.

1. Psychométrie
2. Paresse
3. Légèreté d'esprit
4. Raillerie
5. Imprévoyance
6. Spécialistes du crime
7. Empoisonneurs
8. Pédérastes
9. Violateurs
10. Voleurs
11. Escrocs
12. Assassins
13. Paresseux et vagabonds
14. Criminels de génie
15. Criminels de savants
16. Intelligence chez les fous

CHAPITRE X. De l'argot.

1. Le nom de l'objet remplacé par celui de ses attributs
2. Histoire
3. Détournements
4. Mots étrangers
5. Archaïsmes
6. Nature et caractère de l'argot
7. Diffusion
8. Genèse de l'argot
9. Argots des corporations
10. Caprice
11. Contact
12. Tradition
13. Atavisme
14. Prostitution
15. La folie

CHAPITRE XI. Hiéroglyphes et écritures des criminels

1. Hiéroglyphes (fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8)
2. Dessins (V. *Atlas*)
3. Écriture (V. *Atlas*, pl. XXII)
4. Comparaison avec les fous

CHAPITRE XII. Littérature des criminels.

1. Bibliographie
2. Chants des prisonniers
3. Chants des Parias
4. Chants des Sardes et des Corses
5. Sujets dans la littérature des prisons
6. Lebiez, Ruschovich, etc.
7. Anarchistes
8. Critique
9. Comparaison avec les fous
10. Conclusion

CHAPITRE XIII. Art et industrie chez les criminels.

1. Travaux des criminels (V. *Atlas*)
2. Pour évasion
3. Par esthétique (avec fig.) (V. *Atlas*)
4. Pour amour du jeu
5. Stimulations obscènes (V. *Atlas*)
6. Fous
7. Pour communications
8. Argent
9. Pour commettre des crimes
10. Pour se suicider
11. Industries

Note

Cette édition numérique a été réalisée grâce au patient et minutieux travail de [Mme Janick Gilbert](#) [interprète en langage des signes au Cégep de Chicoutimi], bénévole, qui a entièrement retapé au clavier de son ordinateur portable le texte de ce livre. La numérisation de ce vieux livre de 1906 était une tâche impossible, étant donné son état de détérioration.

Je voudrais remercier Mme [Maristela Bleggi Tomasini](#), de Porto Alegre - Rio Grande do Sul - Brasil [mtomasini@cpovo.net], avocate, qui a eu la gentillesse de nous prêter ce livre, ou plutôt ce trésor provenant de sa bibliothèque personnelle, autrement introuvable.

Avec toute notre reconnaissance à toutes deux.

Jean-Marie Tremblay, fondateur et directeur bénévole
Les Classiques des sciences sociales.

[Retour à la table des matières](#)

Cesare Lombroso (1835-1909)

Criminaliste italien

[Retour à la table des matières](#)

Lettre de M. Taine à M. Lombroso

Paris, 12 avril 1887.

Très honoré Monsieur,

[Retour à la table des matières](#)

Sur la méthode que vous suivez et sur les résultats que vous obtenez je n'ai, comme tous les amateurs de vérité et de science, que des félicitations à vous offrir ; vous avez ouvert une voie nouvelle, et sur vos pas les découvertes se multiplieront. Que les faits moraux, comme les faits physiques, aient leurs conditions précises, cela est maintenant évident pour tout homme de bonne foi qui a fait les études nécessaires ; rien de plus utile que la connaissance de ces conditions et des indices qui les signalent. Mais je vois avec quelque chagrin l'abus que beaucoup de personnes mal informées font d'un principe si certain. Comme vous, je pense que *déterminisme* et *responsabilité* sont deux termes parfaitement conciliables ; bien plus, je pense qu'il faut être déterministe pour comprendre les conséquences de la responsabilité. Les deux grandes écoles de morale en ce monde sont les stoïciens dans l'antiquité, et les puritains dans les temps modernes ; les stoïciens pendant cinq cents ans, les puritains, pendant trois cents ans, ont étudié, avec une attention passionnée et une précision extraordinaire, la question du bien et du mal moral ; jamais il n'y eut de conscience si rigide et si délicate. Et cependant, stoïciens et puritains étaient non seulement déterministes, mais encore prédestinatifs. Je suis donc fort loin d'entrer dans les idées humanitaires de nos juristes ; si j'étais juriste ou législateur ou juré, je n'aurais aucune indulgence pour les assassins et pour les voleurs, pour le « criminel né », pour le « fou moral ». Quand dans la vie totale, dans l'organisation intellectuelle, morale, affective du délinquant, l'impulsion criminelle est isolée, accidentelle et probablement passagère, on peut et même on

doit pardonner ; mais plus cette impulsion est liée à la trame entière des idées et des sentiments, plus l'homme est coupable et doit être puni. Vous nous avez montré des orangs-outangs lubriques, féroces, à face humaine ; certainement, étant tels, ils ne peuvent agir autrement qu'ils en font ; s'ils violent, s'ils volent, s'ils tuent, c'est en vertu de leur naturel et de leur passé, infailliblement. Raison de plus pour les détruire aussitôt qu'on a constaté qu'ils sont et resteront toujours des orangs-outangs. À leur endroit je n'ai aucune objection contre la peine de mort, si la société y trouve profit.

Paris, 12 avril 1887.

TAINE.

Préface de l'auteur

*À la cinquième édition italienne
et à la deuxième française*

Turin, 31 décembre 1894.

[Retour à la table des matières](#)

Une contradiction singulière règne en ce monde ; le juge, d'un côté, sépare en quelque sorte le délinquant du délit, pour prononcer comme si le délit était un fait complet à lui tout seul et comme s'il formait, dans la vie de l'agent, un incident dont il n'y aurait pas à craindre la répétition. Le criminel, d'un autre côté, fait tout ce qu'il peut pour prouver au juge précisément le contraire - par la rareté du repentir, - par l'absence du remords, - par la récidive répétée qui va du 30 au 55, au 80% ; ce qui n'est pas sans péril et sans dépense pour la société, ni sans humiliation pour cette malheureuse justice, qui devient trop souvent un jeu d'escrime illusoire contre le crime. En vain ceux qui approchent ou qui étudient les délinquants les trouvent-ils différents des autres hommes, faibles d'esprit et presque toujours incapables de s'amender ; en vain les aliénistes déclarent-ils ne pouvoir dans bien des cas différencier le crime de la folie : les législateurs persistent à n'admettre que par exception, dans les criminels, les altérations du libre arbitre : et seulement lorsqu'elles sont assez éclatantes pour constituer l'aliénation mentale proprement dite.

Les causes de ces contradictions continues sont plusieurs : Les législateurs, les philosophes, hommes dont l'âme est nourrie des spéculations les plus sublimes de l'esprit humain, jugent les autres d'après eux-mêmes : répugnants au mal, ils croient que tous y répugnent ; ils ne veulent ni ne peuvent descendre des nébuleuses régions de la métaphysique au terre à terre humble et aride des maisons pénales. De son côté, le juge succombe tout naturellement à ces préoccupations momentanées, communes à nous tous dans les vicissitudes de la vie et qui nous surprennent tellement par leur intérêt actuel, qu'elles nous enlèvent la perception de leur connexité avec les lois générales de la nature.

Je crois (et je ne suis pas seul, mais Holtzendorf, Thompson, Wilson, Despine, l'ont cru avec moi et avant moi) que pour réconcilier tant de divergences, pour résoudre le problème s'il existe ou non une vraie nécessité dans le crime, et si l'homme criminel appartient à un monde tout à lui, il fallait laisser de côté toutes les théories philosophiques et étudier, en somme plus que le crime, les criminels.

Cette connaissance on ne saurait l'obtenir qu'au moyen de recherches patientes et complètes sur les conditions matérielles et morales de ces malheureux, sur leurs facultés intellectuelles, sur leurs dispositions naturelles, comme sur l'éducation qu'ils ont reçue, sur les influences physiques qu'ils subissent, et sur les inclinations dont une hérédité malfaisante dépose en eux un germe trop fécond.

Le fruit de ces recherches est recueilli dans ce livre.

Ce livre toutefois, pareil à l'humble insecte qui transporte, à son insu, le pollen fécondant, n'a pu que vivifier un germe qui n'aurait, peut-être, porté ses fruits qu'après de longues années. Il a donné naissance à une nouvelle école qui, grâce aux travaux de MM. Liszt, Kraepelin, Biliakow, Troiski, Knecht, Holtzendorf, Sommer, Mendel, Pulido, Echeverria, Drill, Kowalewshi, Likaceff, Minzioff, Kolokoloff, Espinas, Letourneau, Tonnini, Reinach, Soury, Sorel, Motet, Marandon, Fioretti, Le Bon, Bordier, Trade, Roussel, Heger, Albrecht, Warnott, Tamburini, Frigerio, Laschi, Mayor, Majno, Benelli, Fulci, Pavia, Aguglia, Sergi, Tanzi, Lessona C., Cosenza, Lestingi, Turati, Venezian,, et surtout grâce à MM. Laurent, Marro, Flesch, Benedikt, Beltrani-Scalia, Virgilio, Morselli, Garofalo, Puglia, Sighele, Ferri, M^{me} Tarnowski, Ottolenghi, Dotto, Carrara, Roncoroni et Kurella, a comblé les trop nombreuses lacunes de mes premières éditions, en même temps qu'elle en déterminait les applications pratiques au point de vue juridique.

Je ne saurais trop reconnaître ce que je dois à ces illustres savants.

Grâce à eux, pour la première fois, j'ai pu distinguer avec exactitude le criminel-né, non seulement du criminel d'occasion, mais encore du criminel-fou et de l'alcoolique, à qui je consacrerai des monographies spéciales dans le II^e volume. Grâce à ces savants encore, j'ai pu étendre mes recherches sur les formes primordiales du crime, chez le sauvage, l'enfant et l'animal, en compléter l'étude anatomique, en commencer l'étude physiologique, surtout pour ce qui touche aux anomalies de la sensibilité, de la réaction vasculaire et réflexe, phénomènes qui nous expliquent cette surabondance paradoxale de santé, que nous rencontrons, bien souvent, chez des individus qui pourtant sont infirmes dès leur naissance, comme les criminels-nés.

C'est ainsi que j'ai pu démontrer comme la maladie se compliquait en eux par l'atavisme : et que j'ai pu opérer la fusion entre les deux concepts du criminel-né et du fou moral, fusion déjà entrevue et affirmée par MM. Mendel, Bonvecchiato, Sergi, Virgilio, mais que l'on ne pouvait admettre avec certitude, aussi longtemps que les contours en restaient mal précisés, et manquaient d'une vraie description scientifique (Vol. II^e).

Si je n'ai eu qu'à me louer de mes critiques et de mes collaborateurs, je n'ai pas été moins heureux avec mes adversaires, parmi lesquels il me suffira de nommer MM. Tarde, Baer, Manouvrier, Cœttingen, Brusa, Ungern-Sternberg. Il est beau d'être combattu, et même d'être vaincu par de tels hommes ; aussi croirais-je manquer à toutes les convenances, si je n'essayais de leur répondre :

« Vous abusez trop, dans vos déductions, des faits isolés », m'objectent ces savants éminents ; « si vous rencontrez, p. ex., un crâne asymétrique, des oreilles écartées, etc., chez un sujet, vous vous hâtez d'en conclure à la folie ou au crime ; or, ceux-ci n'ont aucun rapport direct ni certain avec de pareilles anomalies ». - Je ne répondrai pas, qu'on ne rencontre jamais dans le cristal humain une formation anormale qui n'ait sa raison d'être, surtout dans l'arrêt du développement ; je ne dirai pas, non plus, qu'il existe une école de savants aliénistes, qui ne craignent pas de se fonder, bien des fois, sur une seule de ces anomalies, pour diagnostiquer les folies dégénératives ; je me contenterai de rappeler que je ne fais pas de telles déductions *a priori*, mais après les avoir vues en proportion plus grande chez les criminels que chez les gens honnêtes ; je dirai que, pour moi, les anomalies isolées ne sont qu'un indice, une note musicale, dont je ne prétends, je ne puis tirer un accord qu'après l'avoir trouvée jointe à d'autres notes physiques ou morales. Et n'est-ce rien, à leur avis, que d'avoir commis un crime ou d'en être soupçonné ?

Il est vrai qu'on m'objectera : « Comment pouvez-vous parler d'un type chez les criminels, quand, de vos propres travaux, il résulte que 60% en manquent complètement ? ». - Mais, outre que le chiffre de 40% n'est pas à dédaigner, le passage insensible d'un caractère à un autre se manifeste dans tous les êtres organiques ; il se manifeste même d'une espèce à l'autre ; à plus forte raison en est-il ainsi dans le champ anthropologique, où la variabilité individuelle, croissant en raison directe du perfectionnement et de la civilisation, semble effacer le type complet. Il est difficile, par exemple, sur 100 Italiens, d'en trouver 5 qui présentent le type de la race ; les autres n'en ont que des fractions, qui se manifestent seulement quand on les compare à des étrangers ; et, pourtant, il n'y a personne qui songe à nier le type italien.

À mon avis, on doit accueillir le *type* avec la même réserve qu'on met à apprécier les *moyennes* dans la statistique. Quand on dit que la vie moyenne est de 32 ans, et que le mois le plus fatal est celui de décembre, personne n'entend par là que tous les hommes doivent mourir à 32 ans et au mois de décembre.

Loin de porter atteinte à l'application pratique de nos conclusions, cette façon restreinte d'envisager le type lui est favorable ; en effet, la détention perpétuelle, la peine capitale, qui sont les derniers mots de nos recherches, seraient impraticables à l'égard d'un grand nombre d'hommes, tandis qu'on peut les appliquer fort bien à un nombre restreint, et regarder comme un indice de criminalité la présence de ce type chez des individus suspects.

Autre objection grave qu'on soulève à propos de ce type, c'est que nous le déduisons de l'examen de quelques milliers de criminels, tandis que les malfaiteurs existent par millions, et qu'une loi ne peut être considérée comme bien fondée si elle ne s'appuie pas sur les grands nombres (Ettingen).

Mais on peut y répondre, avec M. Ferri, que : « En général, les données biologiques de la plus grande importance sont celles qui éprouvent les variations les moins considérables : tandis que la longueur des bras peut varier, d'homme à homme, de plusieurs centimètres, la largeur du front ne peut varier que de quelques millimètres. D'où il résulte avec évidence que, dans les questions d'anthropologie, la nécessité des gros chiffres est en raison directe de la variabilité des caractères étudiés, et, par conséquent, en raison inverse de leur importance biologique » (*Sociologie criminelle*, Paris, 1893).

Les gros chiffres sont utiles quand on s'occupe des phénomènes que chacun peut enregistrer : mais quand il s'agit de connaître non pas le sexe, ni l'âge, ni la profession, mais le caractère physique ou la conformation crânienne d'un groupe de criminels, il est impossible de jouer avec des chiffres élevés.

Dans ces questions délicates qui exigent une culture spéciale, les grands nombres recueillis par la statistique officielle, œuvre fournie, la plupart du temps, par des employés ignorants, ont bien moins de valeur que les observations, clairsemées à la vérité, mais dues à des hommes compétents. Ici la sûreté des recherches vaut bien mieux que leur quantité.

Voyez ce qui a lieu, par exemple, pour un fait cependant bien simple à relever : la récidive. Si l'on s'en tient à une statistique de plus de 80,000 condamnés, dressée par l'homme le plus compétent de l'Italie en ce genre, M. Beltrani-Scalia, elle se limiterait à 18% dans les bagnes, à 27% dans les prisons, chiffres prodigieusement inférieurs à ceux que fournissent la France (42%) et la Hollande (80%). Ce n'est pas tout : la récidive, toujours d'après ce savant, semblerait perdre du terrain dans les parties de l'Italie où se commettent le plus de crimes : tandis que l'on trouverait dans l'ancien royaume Lombardo-Vénitien la proportion de 59 à 51%, on s'arrêterait dans le Sud à 10, à 14%. Heureusement que des cas peu nombreux, il est vrai, mais absolument sûrs, faisant connaître à fond le malfaiteur, et éclairant d'un grand jour les associations criminelles, ont

permis de corriger, ici, comme Cœttingen l'a déjà fait pour la Russie, l'erreur que l'on commettrait en se basant uniquement sur les *grands nombres*.¹

« Vous niez, m'objecte M. Tarde, qu'il y ait la moindre analogie entre le criminel-né et l'aliéné ; et puis vous finissez par confondre le premier avec le fou moral. Mais, ainsi, vous perdez de vue l'atavisme, qui n'a rien à faire avec la maladie ». ² - Il n'y a pas là de contradiction. Le fou moral n'a rien de commun avec l'aliéné ; il n'est pas, à dire vrai, un malade actuel, il est un *crétin du sens moral*. Du reste, dans cette édition, j'ai démontré qu'outre les caractères vraiment atavistiques, il y en avait d'acquis, et de tout à fait pathologiques : l'asymétrie faciale, par exemple, qui n'existe pas chez le sauvage, le strabisme, l'inégalité des oreilles, la dyschromatopsie, la parésie unilatérale, les impulsions irrésistibles, le besoin de faire le mal pour le mal, etc., et cette gaîté sinistre qui se fait remarquer dans l'argot des criminels, et qui, alternant avec une certaine religiosité, se trouve si souvent chez les épileptiques. Ajoutez-y les méningites, les ramollissements du cerveau, qui ne proviennent certainement pas de l'atavisme. Et je suis venu par là à rattacher le fou moral et le criminel-né dans la branche des épileptoïdes.

Du reste, l'atavisme est déjà un phénomène maladif.

« L'incapacité, écrit M. Nordau, ³ de coordination de l'activité musculaire est nommée par la médecine : ataxie. Celle-ci est donc chez l'enfant l'état naturel et sain. Et cette même ataxie est une maladie grave, quand elle apparaît chez l'adulte comme symptôme principal de tabes de la moelle épinière. L'identité de l'ataxie malade du tabétique et de l'ataxie saine du nourrisson est si complète, que le D^r S. Frenkel a pu fonder sur elle un traitement des ataxiques, qui consiste essentiellement en ce que les malades apprennent de nouveau, comme des enfants, à marcher et à se tenir debout. ⁴ On voit donc qu'un état peut être en même temps pathologique, et, néanmoins, le simple retour d'une manière d'être originairement tout à fait saine, et ç'a été une légèreté coupable d'accuser de contradiction Lombroso voyant à la fois de la dégénérescence et de l'atavisme dans l'instinct criminel. Le côté maladif de la dégénérescence consiste précisément en ce que l'organisme dégénéré n'a pas la force de gravir jusqu'au niveau d'évolution déjà atteint par l'espèce, mais s'arrête en route à un point quelconque, situé plus ou moins bas. La rechute du dégénéré peut aller jusqu'à la profondeur la plus vertigineuse. De même qu'il tombe somatiquement jusqu'à l'échelon des poissons, plus encore jusqu'à celui des arthropodes et même des rhizopodes non encore sexuellement différenciés, lorsqu'il renouvelle par des fissures du maxillaire supérieur des lèvres sextuples des insectes, par les fistules du cou les branchies des poissons précisément les plus inférieurs, les sélaciens,

¹ GAROFALO, Archivio di psichiatria e scienze penali, VII, fasc. IV, 1886.

² TARDE, dans son beau livre : Criminalité comparée. - Paris, Alcan, 1886.

³ Dégénérescence, par MAX NORDAU. - Paris, Alcan, 1894.

⁴ Doct. S. FRENKEL, La thérapeutique des troubles ataxiques du mouvement (Gazette hebdomadaire médicale de Munich, n. 52, 1892).

par les doigts en excès (polydactylie) les nageoires à rayons multiples des poissons, peut-être même les soies des vers, par l'hermaphrodisme l'asexualité des rhizopodes, ainsi il renouvelle intellectuellement au meilleur cas, comme dégénéré supérieur, le type de l'homme primitif de l'âge de la pierre brute ; au pire des cas, comme idiot, celui d'un animal largement antérieur à l'homme ».

À l'objection, très juste, de M. Tarde, que les sauvages ne sont pas toujours bruns, ni d'une taille élevée, et que la fossette occipitale moyenne peut se rencontrer chez des peuples peu portés au crime, comme les Arabes, et faire défaut chez d'autres plus barbares, j'ai déjà répondu en citant cette loi, que les anthropologues devraient mieux méditer :

C'est-à-dire que les anomalies atavistiques ne se rencontrent pas toutes avec la même abondance dans les races les plus sauvages ; mais que, plus fréquentes néanmoins chez elles que chez les peuples plus civilisés, elles y varient dans la proportion, et peuvent manquer en partie sans que leur absence ou leur présence puisse être regardée comme une marque d'une plus grande supériorité ou infériorité dans la race. Ainsi, deux anomalies atavistiques, celle de l'os de l'Inca et de la fossette occipitale, se rencontrent ensemble chez des races à demi civilisées, comme la race américaine, et sont rares chez les nègres, pourtant plus barbares (Anutchine, *Bull. soc.*, Moscou, 1881).

Du reste, sans répéter que la maladie bien souvent obscurcit toute trace d'atavisme, il faut se souvenir que, quand on veut retrouver les lois de l'atavisme dans les phénomènes humains, même là où elles sont le mieux établies, dans l'embryologie par exemple, on risque souvent de s'égarer. Il en est comme de certains contours figurés des nuages qui disparaissent quand on les regarde de trop près ; ou comme de ces tableaux modernes, que j'appellerais des Hollandais au rebours ; vus de près, ils vous ont l'air de croûtes surchargées de couleurs ; à distance ils présentent des admirables portraits : dans les deux cas, toutefois, la ligne existe ; seulement, pour la saisir, il faut reculer le point de vue. En voulez-vous la preuve ? Adoptez cette opinion, et vous verrez aussitôt s'ouvrir devant vous mille voies nouvelles qui, s'éclairant l'une l'autre, éclaireront, en même temps, le sujet, tandis que le contraire devrait se produire si tout cela n'était qu'illusion pure.

Je répondrai, maintenant, à une autre accusation que je me permets, avec M. Turati (*Archivio*, III), de trouver bien singulière : « Cette école, disent quelques adversaires, a été fondée par des hommes étrangers à la science du droit, par de véritables intrus », - Mais ces contradicteurs, qui reprochent à des médecins-légistes d'avoir appliqué la médecine légale, à des anthropologues d'avoir appliqué l'anthropologie aux questions sociales ou juridiques, oublient que de même les chimistes font de l'industrie, les mécaniciens de l'hydraulique et de la technologie ; ils oublient que pour la première fois Buckle et Taine on fait de l'histoire sérieuse quand ils ont fondu avec la chronologie historique l'économie

politique, l'ethnologie comparée et la psychologie ; ils oublient, enfin, que la physiologie moderne n'est pas autre chose qu'une série d'applications de l'optique, de l'hydraulique, etc. Mais, voyez la bizarrerie ! Pendant que ces mêmes critiques protestent contre toute tentative faite pour supprimer le danger de légiférer sans avoir étudié l'homme et sans le connaître, et cela uniquement par horreur d'une alliance étrangère, on voit la plupart d'entre eux subir, rechercher même, non pas seulement l'alliance, mais la dictature d'une science étrangère au droit et peut-être à toutes les sciences : je veux parler de la métaphysique. Et ils ont eu le courage d'établir sur elle, même dans ses hypothèses les plus combattues, dans celle du libre arbitre, par exemple, les lois dont dépend la sécurité sociale !

Ici, je me vois arrêté par d'autres juristes, qui me reprochent de réduire le droit criminel à un chapitre de la psychiatrie, et de bouleverser en entier la pénalité, le régime des prisons ! Cela n'est vrai qu'en partie. Pour les criminels d'occasion je me renferme, tout à fait, dans la sphère des lois communes, et me contente de demander qu'on étende davantage les méthodes préventives. Quant aux criminels-nés et aux fous criminels, les changements proposés par moi ne feraient qu'ajouter à la sécurité sociale, puisque je demande pour eux une détention perpétuelle, c'est-à-dire la prison à vie, moins le nom.

La nouveauté de nos conclusions les plus combattues est-elle donc si grande ? Pas du tout. Et vous trouverez des conclusions analogues dans l'antiquité, chez Homère quand il fait le portrait de Thersite, chez Salomon quand il proclame (*Eccles.*, XIII, 31) que le cœur change les traits du méchant. Aristote et Avicenne, G. B. Porta et Polémon ont décrit la physionomie de l'homme criminel ; les deux derniers sont même allés plus loin que nous. Citerai-je encore les proverbes qui, nous le verrons plus loin, aboutissent à des conclusions bien plus radicales que les miennes, et nous viennent évidemment des anciens ?

Il y a bien des siècles déjà que le peuple a signalé l'incorrigibilité des coupables, surtout des voleurs, et l'inutilité des prisons. ⁵

Celles de nos théories qui paraissent les plus hardies ont même été mises en pratique dans des temps qui sont bien loin de nous : MM. Valerio et Loyseau citent un édit du moyen-âge prescrivant, *dans le cas où deux individus seraient soupçonnés, d'appliquer la torture au plus laid des deux*. - La Bible distingue déjà le criminel-né et ordonne de le mettre à mort dès sa jeunesse. - Solon a trouvé dans le *Dictérion* un préventif social contre le viol et la pédérastie.

Rappelons-nous ici que, pour toutes ces découvertes, comme du reste pour tout ce qui est vraiment nouveau dans le champ expérimental, rien ne fait plus de tort que la logique, que le gros bon sens, le plus grand ennemi des grandes vérités.

⁵ Archivio di psichiatria, ecc., III, p. 451.

C'est que dans des études initiales il faut travailler bien plus avec le télescope qu'avec la loupe.

Avec les syllogismes et la logique, avec le bon sens, on vous prouvera que c'est le soleil qui se meut et que la terre est immobile. Ce sont les astronomes qui doivent se tromper !

M. Manouvrier nous a dit en effet, avec une logique très serrée (*Actes du Congrès d'Anthropologie criminelle*, Paris, 1890), qu'il ne fallait pas comparer les criminels aux soldats, parce que ceux-ci sont déjà passés par une sélection ; mais il oublie que nous avons comparé les criminels aux étudiants et aux gens du monde, que Marro les a comparés aux ouvriers de la ville de Turin et que M^{me} Tarnowsky a mis en parallèle les femmes criminelles avec les villageoises et les dames russes ; dernièrement, Brancalone-Ribauda a comparé les soldats criminels aux soldats honnêtes du même âge, du même pays, ce qui achèvera d'ôter les scrupules, si pourtant ils étaient sincères, de ce dernier critique ; c'est bien vrai qu'il nous a dit qu'il fallait faire notre comparaison avec les hommes vertueux ; mais nous pourrions répondre que la vertu, dans ce monde, est déjà une grande anomalie. Je n'aurais qu'à citer Charcot, Legrand du Saulle et moi-même (s'il m'est permis de me joindre à eux), dans l'*Homme de génie* (p.180), pour prouver que la sainteté, qui est bien la vertu la plus complète, n'est bien souvent que de l'hystérie, ou encore, de la folie morale.

Vous voyez qu'à force de logique nous nous trouvons comme *le père, le fils et l'âne* de la fable, dans l'impossibilité de faire aucun choix et d'avancer d'un seul pas.

M. Manouvrier nous accuse de n'avoir exhibé que quelques criminels monstrueux « qui ne prouvent pas que les criminels soient des monstres anatomiques ».

Vraiment, c'est étrange un tel reproche de la part d'un anatomiste aussi distingué que M. Manouvrier : car comme dans le monde il n'y a pas d'accidents, de même il n'y a pas de monstres dans la nature ; et tous les phénomènes sont l'effet d'une loi, les monstres peut-être plus que les autres, car, bien souvent ils ne sont que l'effet de ces mêmes lois exagérées.

Mais ces reproches d'ailleurs tombent lorsqu'on passe à la seconde critique, selon laquelle « j'ai rassemblé trop d'exemples et sans les avoir choisis ».

Dans ce reproche il y a pourtant du vrai ; il est certain qu'en progressant, nous avons vu qu'il n'y a pas un seul type de criminel, mais plusieurs types spéciaux (de voleur, par exemple, d'escroc, de meurtrier) ; et que les femmes criminelles ont un *minimum* d'anomalies dégénératives presque autant que les femmes honnêtes.

Et il est encore vrai que j'ai réuni (en étudiant les crânes et les cerveaux) les observations de plusieurs savants, assez discordantes entre elles. Mais ces différences s'expliquaient très bien, parce que chaque observateur s'arrêtait avec prédilection sur quelques anomalies, et négligeait les autres. Et c'est seulement depuis que Corre a appelé l'attention sur l'asymétrie, Albrecht sur l'appendice lémurien de la mâchoire, et depuis que j'ai signalé la fossette occipitale moyenne, que l'attention des anthropologistes a été portée sur ces anomalies et qu'on les a observées dans les criminels. C'est toujours l'analyse qui précède la synthèse ; or on aurait bien pu m'accuser de mauvaise foi, si j'avais oublié tous mes devanciers.

M. Manouvrier oublie, à son tour, que tout en donnant de l'importance aux résultats des autres observateurs, j'ai tenu compte spécialement de cent-soixante-dix-sept crânes de criminels que j'avais étudiés moi-même, et dont je reportais tous les détails chiffrés dans la première édition italienne de mon *Homme criminel*. Et c'est bien à ces crânes (p.168 de mon livre) que je donnais le plus d'importance.

Mais M. Manouvrier ignore aussi que, pour les vivants, nos études, bien loin d'être bornées à quelques *monstres*, s'appliquent déjà à 27,915 criminels comparés à 28,021 normaux.

Et il n'est pas exact qu'on n'ait pas étudié le type particulier de chaque espèce de criminels. Je ne l'ai fait, il est vrai, qu'en passant ; mais Ferri le premier, puis Ottolenghi, Frigerio et surtout Marro, et en Russie M^{me} Tarnowsky, l'ont fait avec une abondance de détails, qui est vraiment merveilleuse.

Il était naturel que, dans les premiers travaux, on n'eût en vue que l'ensemble des lignes et qu'après seulement on ait étudié les sous-différences de chaque espèce. Il en est ainsi dans toute création : on passe toujours du simple au composé, de l'homogène à l'hétérogène.

M. le professeur Magnan combat mon opinion, que, dans l'enfance, il y ait une prédisposition naturelle au crime. Dans ce but, il commence par nous donner deux ou trois pages de M. Meynert sur les sensations de l'enfant nouveau-né. Vraiment, ces citations sont inutiles ; car ce n'est pas dans les premiers jours de la vie que j'ai étudié l'enfant pour montrer ses penchants criminels. Il est alors dans un état végétatif, qu'on pourrait, tout au plus, comparer à celui des zoophytes ; et il va sans dire qu'alors il n'a point d'analogies avec les criminels. Après s'être appesanti sur une comparaison qui n'a rien à faire ici, M. Magnan glisse ensuite seulement deux mots sur l'autre période qui, seule, aurait dû l'arrêter.

« *L'enfant, dit-il, de la vie végétative passe à la vie instinctive* ». Je le prierai de développer un peu les idées qu'il résume dans ces deux lignes, et il trouvera la

clef de l'énigme ; il trouvera, avec Perez, chez l'enfant, la précocité de la colère, qui l'amène jusqu'à battre les personnes, à tout briser, semblable au sauvage qui entre en fureur quand il tue le bison.

Il entendra Moreau dire que bien des enfants ne peuvent attendre un instant ce qu'ils vous ont demandé, sans entrer dans une colère extraordinaire : il en trouvera de jaloux au point de présenter un *couteau* à leurs parents, *pour qu'ils tuent leurs rivaux* ; il trouvera les enfants *menteurs* sur lesquels Bourdin a écrit un ouvrage remarquable ; il trouvera, chez tous, une affection qui dure quelques moments et s'évalouit tout de suite ; il trouvera, comme La Fontaine, que cet *âge est sans pitié* ; il trouvera avec Broussais qu'ils se plaisent tous à blesser les animaux, à tourmenter les faibles ; il trouvera chez eux, tout comme chez les criminels, la paresse la plus complète qui n'exclut pas l'activité lorsqu'il s'agit de leur plaisir ou de leurs jeux, et la vanité qui les rend fiers de leurs bottines, de leurs chapeaux neufs, de leur moindre supériorité.

C'était là qu'il fallait que M. Magnan me trouvât en défaut, ou qu'il trouvât en défaut, plutôt que moi, MM. Perez, Moreau, Bourdin, Broussais, Spencer et Taine, qui ont dit tout cela bien avant moi. Et alors il n'aurait pas dit : *que l'impulsion cruelle, les sévices envers les animaux ne se rencontrent que dans les enfants complètement malades, déséquilibrés.*

Naturellement, chez les enfants dégénérés, tarés par l'hérédité, ces penchants se manifestent avec une intensité plus grande et pendant toute la vie ; ils éclatent aux premières occasions et bien avant la puberté ; car les occasions de faire le mal ne manquent jamais, pas même à cet âge. L'éducation n'y peut rien ; l'éducation leur donnera au plus un faux vernis, ce qui est la source de toutes nos illusions à ce propos. Au contraire, chez les jeunes gens honnêtes, elle est très efficace, elle aide à leur métamorphose - à leur passage à l'état physiologique, à ce qu'on pourrait appeler leur puberté éthique - qui au contraire ne se manifesterait pas, si une mauvaise éducation les en empêchait. C'est le cas des grenouilles et des tritons qui n'accomplissent plus, dans les milieux très froids, leurs transformations dernières, et restent des poissons.

Mais peut-être M. Magnan l'admet-il lui-même, lorsqu'il dit qu'on ne doit pas appeler cela *une prédisposition naturelle aux actes délictueux*, mais bien une tare pathologique, une dégénérescence qui porte le trouble dans les fonctions cérébrales.

Seulement, je le prie de me permettre ici une juste remarque.

Si c'était un juriste de la vieille école métaphysique qui parlât ainsi, je comprendrais très bien ces distinctions subtiles, ces jeux de mots byzantins. Je ne les comprends pas chez un médecin aussi distingué que lui.

Il ne saisit pas que c'est justement dans cette tare, qui rend durables, qui perpétue les penchants embryonnaires vers le crime, que réside la nature tératologique et morbide du criminel-né, tandis que, lorsque cette tare pathologique, héréditaire, n'existe pas, les penchants criminels embryonnaires s'atrophient comme s'atrophient dans un corps bien fait les organes embryonnaires, le thymus, par exemple. M. Magnan, après avoir nié les criminels-nés, nous en présente lui-même une série de cas ; je ne crois pas qu'il le fasse pour se trouver lui-même en défaut ; certainement, si c'est pour nous montrer que ce sont des héréditaires, des fils d'alcooliques, il ne fait que répéter ce que j'ai déjà affirmé dans mon édition italienne, et ce qu'ont dit avant moi, et mieux que moi, Saury, Knecht, Jacoby, Motet, et le premier de tous, notre maître à tous, Morel.

Et comme j'ai autant d'estime pour son talent que pour son caractère, je le prie de nous avouer si ces dégénérés sans tare physique n'ont pas été choisis par une vraie sélection au milieu de centaines d'autres ⁶ qui étaient tarés et qu'il ne nous a pas présentés. Moi, pourtant, je n'ai point opéré une pareille sélection, j'ai offert au public 400 criminels d'un album criminel germanique, sans aucun choix.

Il nous affirme encore que nos caractères ne suffisent pas pour les magistrats. Certainement, lorsque des médecins, aussi clairvoyants que lui, arrivent à nier les faits les plus évidents et à mettre en doute même ceux qu'ils avaient découverts, certainement on ne peut pas avoir la prétention d'entraîner la conviction des magistrats, qui auront une raison de plus pour se méfier de nous. Mais alors la faute en est à nous seuls.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement pour les applications judiciaires que nous étudions : les savants font de la science pour la science, et non pour des applications qui ne pourraient faire leur chemin tout de suite.

Car qui ne vit que la diagnose physique aura toujours une chance plus sûre de faire son chemin, d'être plus exacte que la diagnose psychologique, qui peut être atteinte de tous les côtés par la simulation?

M. Magnan est, ainsi que beaucoup de savants, trop occupé de ses propres recherches pour admettre et connaître toutes celles des autres; sans cela, il aurait dû savoir que ce ne sont pas seulement les caractères physiognomiques (qui, bien des fois, peuvent manquer), mais les biologiques et les fonctionnels que nous apprécions dans le criminel-né.

⁶ À l'examen de ces dégénérés on a, d'accord avec l'illustre clinicien de Saint-Anne, trouvé beaucoup de ces caractères, quoique en moins grand nombre que chez les criminels. On a trouvé l'appendice lémurien et l'asymétrie dans un voleur, les incisives latérales hypertrophiques et la mâchoire hypertrophiée dans une nymphomane, dans tous l'obtusité du tact, etc.

Or ces derniers ne font presque jamais défaut chez le vrai criminel : par exemple, la gaucherie, les anomalies des réflexes et de la sensibilité.

Peut-il affirmer que ces anomalies fonctionnelles manquent aussi chez les dégénérés?

MM. Tarde et Colajanni nient les rapports entre organes et fonctions, ce qui *a priori* ôterait toute importance à l'anthropologie criminelle.

«Le rapport entre l'organe et la fonction, écrit Colajanni, est fort incertain. On ne saurait conclure avec certitude de l'existence de l'organe à celle de la fonction : il y a des organes sans fonctions actuelles» (p160). Mais cette affirmation, lui répond très bien Sergi (*Revue internationale*, 1889, p. 513), est tout simplement une énormité! Que font ces organes sans fonctions dans l'organisme humain? Seraient-ils par hasard des organes de réserve, devant se substituer à ceux que l'usage aurait détruits, comme des vêtements neufs remplacent de vieilles hardes? Et si, selon lui, la fonction engendre l'organe (p.160), comment naîtrait l'organe privé de fonction?

Et s'il est bien vrai que les organes se renforcent, et s'hypertrophient en fonctionnant, il n'est pas moins vrai (et c'est ce qu'oublie Tarde et Colajanni) que, pour qu'ils fonctionnent, il faut qu'ils soient prêts. Les mollets des danseuses (nous disait très spirituellement M. Brouardel ⁷ grossissent sans doute en dansant, mais pour cela il faut avant tout... un mollet.

Mais là où Colajanni essaie de nous accabler, sans espérance de relèvement, c'est quand il veut prouver que nous sommes en contradiction avec nous-même. Non seulement il est aisé de découvrir des contradictions chez le même écrivain, en prenant deux affirmations détachées d'un de ses livres, mais rien n'est plus facile, spécialement dans notre cas, que de trouver divers observateurs en défaut ⁸. Les groupes d'individus observés étant différents, les résultats ne peuvent être identiques; et cela est connu de tous ceux qui s'occupent d'observations anthropologiques. Si je mesure cent crânes auvergnats, par exemple, je trouverai tel chiffre et telle quantité; si j'en mesure cent autres, je trouverai dans plusieurs éléments mesurés et calculés des chiffres et des quantités différentes, en grande partie du moins. Pour quoi n'en serait-il pas de même dans les observations sur la capacité du crâne, le poids du cerveau, le poids du corps, la stature, les signes de dégénérescence des criminels des différents pays, des différentes nations et aussi du même pays? Mais l'habileté de l'observateur consiste à trouver dans la diversité l'homogénéité, et il n'y a que l'observateur superficiel ou l'adversaire de bonne ou de mauvaise foi qui puisse trouver là l'incohérence et la contradiction ⁹.

⁷ Actes du Congrès d'anthropologie criminelle. – Paris, 1890.

⁸ Actes du Congrès d'anthropologie criminelle. – Paris, 1890.

⁹ SERGI, l'Anthropologie criminelle et ses critiques. – *Revue internationale*, 25 novembre 1889.

Féré (*Dégénérescence et criminalité*, 1888) nie aussi ma conclusion « que les germes de la folie morale et du crime se rencontrent d'une façon normale dans les premières années de l'homme, comme on rencontre constamment dans l'embryon certaines formes qui, dans un adulte, sont des monstruosité ». Et cela parce que, selon lui, l'humanité n'a pas été constituée par des individus ayant les penchants antisociaux des enfants. En écrivant ces mots, il ne songeait pas... aux sauvages. Mais peut-être qu'ici nous ne nous comprenons pas. Lorsque Proyer démontre qu'on trouve dans le discours des enfants la logorrée, la disphrasie, l'écolalie, la bradiphrasie, la paraphrasie, l'acatafasie des fous, des idiots, il ne veut pas dire que les enfants soient fous ou idiots, et vice versa; mais il nous signale le point de repère atavistique des ces anomalies; il nous montre que ces phénomènes étranges, anormaux dans les fous, sont normaux à un certain âge de l'homme, et il explique ainsi la tératologie par l'embryologie.

Il n'est pas juste, d'ailleurs, d'affirmer que la dégénérescence du criminel exclue l'existence d'un type, parce que nombre de ces caractères sont communs à tous les dégénérés : car si cela est vrai bien des fois, plus certain encore est le fait que chaque dégénérescence (crétinisme, scrofule, etc.) a son type spécial, et même le génie; et on le comprend aisément lorsqu'on pense à l'association constante des malconformations - ainsi la polydactilie se trouve souvent combinée au colobome de l'iris, à la rétinite pigmentaire - la spina-bifide avec l'hydrocéphalie, avec les difformités du membre inférieur - l'hernie avec l'étranglement des fosses nasale, et avec les ectopies testiculaires - l'albinisme avec l'irrégularité de la face, des oreilles, l'épicanthus, le pied plat ¹⁰.

M. Liszt ¹¹, tout en adoptant, comme nous allons le voir, nos conclusions pratiques, écrit qu'il ne peut pas accepter nos théories; il dit qu'il n'y croit pas, parce que bien des personnes les critiquent et les combattent. Mais c'est la destinée de tous ceux qui osent tracer de nouveaux sillons dans le monde scientifique, de choquer par là les sentiments du public, tandis que les éclectiques doux, qui pareil aux éponges, absorbent tout et ne renient rien ou presque rien, laissent chacun satisfait de lui-même, ne trouvent personne qui les combatte, quittes à être oubliés tout de suite.

M. Adolphe Guillot, dans son livre remarquable : *Les prisons de Paris et les prisonniers*, affirme qu'il ne croit pas comme moi à la fatalité physique dominant le criminel : « Si l'on étudiait l'homme bien avant qu'il fût devenu criminel, dit-il, on serait frappé des changements que le crime et ses conséquences apportent même dans sa personnalité physique ». Mais il oublie que nous avons étudié ces anomalies dans les enfants et que, même chez ceux-ci, nous en avons saisi une quantité plus grande que chez les adultes.

¹⁰ FÉRE, La famille névropatique, 1876.

¹¹ Zeitschr.f. Strafsrecht, 1889.

M. Guillot établit, à l'aide de ses nombreuses observations personnelles, que le criminel, neuf fois sur dix, raisonne son crime. Je suis presque de son opinion; bien des fois, mais pas aussi souvent qu'il le croit, il raisonne son crime, il le médite; mais il ne peut pas s'empêcher de le commettre, quoique le plus faible raisonnement dût suffire à l'en dissuader. Or, c'est là l'anomalie; et les méditations du criminel sont, hélas! bien peu profondes : il y a toujours une fêlure qui le fait découvrir tôt ou tard à la justice, car les cas des délinquants criminels astucieux au point d'effacer toutes les traces de leurs crimes, sont une étrange exception.

La faute en est plutôt à la justice, si peu armée contre le crime, justement à cause de son manque de connaissances psychologiques et anthropologiques. Lorsque des juges d'instruction, aussi éclairés que M. Guillot, croient sincèrement aux remords de criminels tels qu'Abbadie, Gamahut et Marchandon, lorsqu'ils mettent encore sur le compte du repentir les nouvelles débauches qu'ils commettent après le crime (p. 155), il n'est pas étrange que bien souvent ils restent impuissants à découvrir les criminels même les plus bêtes.

Pour appuyer sa thèse. M. Guillot cite un fait qui serait vraiment décisif. M. Roukavitchikoff, un des plus grands philanthropes de l'humanité, qui a créé une ville, la ville de Roukavitchikoff, pour les jeunes détenus, a raconté au Congrès de Rome que, en comparant les photographies de ses jeunes criminels à leur entrée et à leur sortie, il notait une amélioration de la physionomie qui correspondait à l'amélioration de la conduite : leurs traits ont perdu, chez la plupart, ce qu'ils avaient de menaçant, de hagard, de farouche, pour prendre une expression qui nous paraît plus douce. Eh bien, il se trompait; non pas qu'il mentît, étant un des philanthropes les plus angéliques, les plus sincères, mais il était suggestionné par sa grande œuvre, qu pourtant je ne crois pas inutile. Il nous avait offert à Rome un album photographique. J'ai fait nommer une commission dont lui-même faisait partie, pour étudier cet album. Du rapport de Commission, il résulte que sur 61 cas :

22 ont amélioré leur physionomie;
14 l'ont empirée;
25 sont restés à l'état stationnaire.

Or, des 14 empirés physionomiquement, 3 étaient améliorés moralement, et des 22 améliorés, certainement 3 avaient empiré moralement; et ces chiffres nous étaient donnés par M. Roukavitchikoff lui-même. Mais comme M. Guillot est en contact direct avec les faits, il est bien plus aisé de discuter avec lui. Il suffirait de lui citer les pages qu'il a écrites lui-même et dans lesquelles on voit très bien dépeints les criminels-nés qui se révèlent dès leur première jeunesse.

« Parmi tous ces criminels, dont le nom a acquis une notoriété qui permet de les citer, sans manquer aux devoirs de la discrétion professionnelle, je n'en connais guère qui, malgré leur jeunesse, n'aient déjà été les hôtes des prisons ou qui, tout au moins, n'aient mérité de l'être; d'abord la faute avait été légère et superficielle, puis elle a fait place à des actes plus graves et plus réfléchis, lesquels, à leur tour, ont donné naissance au crime. À dix-sept ans Marchandon, le domestique assassin, débute en commettant un vol dans le château de ses maîtres; les preuves font défaut, l'impunité ne fait que l'enhardir; les dix-sept jours de prévention qu'il a subis ne l'ont pas corrigé, et, à peine est-il sorti de prison, qu'il vole dans une autre maison; cette fois il est condamné à trois mois de prison et plus tard à treize mois pour un autre vol encore plus important.

« Les quatre jeunes gens, dont l'aîné avait vingt ans, qui se présentent en plein jour chez Mme Ballerich, se précipitent sur elle au moment où elle ouvre sa porte, l'étranglent et la frappent de coups de couteau, avaient tous été condamnés.

« Le jour où le jeune garçon marchand de vin, Foulloy, surprend son patron dans sa cave et lui brise le crâne à coups de bouteille, pour le voler, il n'a paru devant aucun tribunal; mais l'instruction établit qu'avant de venir à Paris, il a commis dans les fermes où il travaillait plusieurs petits vols, pour lesquels on ne l'a pas poursuivi. Les gens de son pays qu'on entend, disent : Il est fin, il a des vices; il était extrêmement malin pour se défendre, il était intelligent, il savait bien arranger son affaire; lorsqu'il avait fait quelque chose, il s'en tirait très adroitement. Plusieurs fois, dit l'un d'eux, je lui ai prédit qu'il finirait au bagne... Les jeunes gens de son âge le fuyaient, il aimait à lire de mauvais livres; il se faisait envoyer de Paris les *Brigands célèbres* et manifestait toujours le désir de posséder de l'argent.

« Citerai-je maintenant un homme de cinquante ans, père de dix-sept enfants, séducteur de sa propre fille et que la cour d'assise condamna, il y a quelques années, pour infanticide et avortement; aucune condamnation ne figurait à son casier judiciaire; mais sa vie n'avait été qu'une longue suite de mauvaises actions; il avait commencé par être un joueur, un homme de plaisir; puis ses affaires ayant nécessairement mal tourné, il avait cherché des distractions dans les vices les plus honteux. C'était un homme d'une remarquable intelligence et d'une indomptable énergie; la débauche l'avait perdu et en avait fait un farouche sectaire. À des témoins qui lui rappelaient que pendant la Commune il se faisait remarquer par sa violence, voulant faire sauter Paris, criant dans les rues : « Tant qu'on aura des curés, on sera toujours perdus », il répondait en relevant la tête : « J'ai été le premier à ouvrir le feu, et je me suis battu le dernier ».

M. Proal ¹² tombe dans les mêmes erreurs lorsqu'il soutient que les criminels ne sont jamais des faibles d'esprit, des dégénérés, parce que, dans un recueil de

¹² Le crime et la peine, 1890.

causes célèbres, « à côté de paysans et d'ouvriers, on voit figurer des hommes exerçant des fonctions libérales avec talent, occupant les situations les plus élevées, des ministres (Teste, Despan-Cubièrre, Clément Duvernois, etc.), des députés, des sénateurs, des pairs de France; sur cette liste de criminels, on voit même des médecins et des magistrats. Les débats et l'instruction n'ont révélé aucun signe de dégénérescence physique et de faiblesse d'esprit chez les docteurs Palmer et Lapommerai, non plus que sur les docteurs C. et X..., qui ont été dernièrement condamnés par les cours d'assises de Seine-et-Oise et des Vaucluse, l'un pour avoir, par une substitution de cadavre, aidé un escroc à s'enrichir aux dépens d'une compagnie d'assurances, l'autre pour avoir, par rivalité professionnelle, tenté d'empoisonner son confrère. Le président d'Entrecasteaux, qui coupa le cou à sa femme pour épouser sa maîtresse, le duc de Choiseul-Praslin, qui commit un crime analogue, etc., n'ont jamais été signalés comme des dégénérés. J'ai fait partie, dit encore M. Proual, il y a quelques années, d'une chambre correctionnelle qui a condamné à plusieurs années d'emprisonnement un ancien sous-secrétaire d'État au Ministère de la justice et un avocat fort distingué d'une grande ville, qui ont été entraînés à des actes criminels par l'inconduite, l'amour du luxe et des plaisirs.

« Vice versa, ajoute-t-il, le niais est préservé du vice par son esprit borné » (Nouvelle Revue, 1890.)

Il oublie que la dégénérescence n'exclut point le talent ni même le génie, bien au contraire ¹³. Il oublie que nous-même nous admettons à côté des criminels-nés des criminels d'occasion et de passion, qui ne sont point des dégénérés.

Et si M. Proual avait eu connaissance de notre criminel passionnel, il se serait mieux rendu compte de ces cas très rares, tels que celui de M. d'Entrecasteaux qui, après avoir tué sa femme pour en épouser une autre, non seulement se dénonça, mais réclama lui-même sa condamnation, quoiqu'il pût jouir du droit d'asile, tant était puissant en lui le remords. C'est le contraire que font les vrais criminels, qui ne demandent qu'à se soustraire à la peine. Et ce n'est pas un ancien magistrat qui devrait croire aux propos et aux déclarations contraires des criminels déjà en prison, lesquels font les repentants, pour se jouer des honnêtes gens, et obtenir leur grâce. Souvenons-nous de Lacenaire qui, au dernier jour de sa vie, écrivait en vrai Socrate :

Buvons à la sagesse,
À la vertu qui soutient.
Tu peux sans crainte d'ivresse
Voir tous les gens de bien.

¹³ LOMBROSO, L'Homme de génie, 1^{re} édition, p.91, 305 et 464.

Joly et Proal critiquent la théorie de l'hérédité du crime, parce que très fréquemment les accusés ont des parents honnêtes. Même chez de grands criminels, ils ont fait cette constatation.

Tout cela est vrai : mais il est vrai aussi que le plus grand nombre des criminels est issu de criminels ou d'alcooliques ou de phthisiques, etc., ce qui revient toujours à la dégénérescence sous un autre nom. C'est toujours l'exception que M. Proual prend pour la règle : on connaît les tribus des Lemaire, des Tanre, des Chrétien, des Jucke, des Motgare, et si le nombre en est si petit, c'est que le bourreau, quelquefois, et l'excès de la dégénération toujours se chargent de provoquer leur stérilité.

Mais, à ce propos, M. Proual dans la *Nouvelle Revue* et M. Joly dans son *Crime*, oubliant leurs premières réserves, se laissent aller à démontrer que chez les peuples anciens, la moralité était aussi grande qu'à présent, ce qui détruirait la théorie de l'atavisme du crime.

« Où sont, dit-il, les sociétés qui ont vécu pendant des siècles fondées sur ce que nous réprouvons, le vol, l'inceste, l'adultère, et méprisant ce que nous louons, la chasteté, la propriété, la famille, la charité? » Partout l'adultère a été puni; le vol a été un crime, frappé de peines sévères, même chez les anciens Aryas (Pictet, *Les Origines indo-européennes*, t. III, p. 152), chez les anciens Hindous (*Manou*, VIII, 302), chez les Hébreux (*Exode*, XII, 2), chez les anciens Chinois (*Chou-Kinh*, partie IIIe, ch. VII, section 2, § 15), chez les Perses (*id.*, Lajard, 485), chez les Grecs, les Romains et les Barbares. Quelques crimes, le parricide notamment, paraissent même avoir été moins fréquemment commis que de nos jours. « Les Perses, dit Hérodote, assurent que jamais personne n'a tué ni son père ni sa mère » (L.I, § 137). Romulus n'établit aucune peine contre le parricide, parce que ce crime lui paraît impossible; Plutarque dit que pendant six cents ans aucun parricide n'a été commis à Rome (*Vie de Romulus*).

« Assurément, à côté de lois très sages, on trouve chez les anciens peuples des lois iniques; à côté de maximes morales très pures, des mœurs très immorales. Mais la violation de la loi morale ne suppose pas l'absence du sens moral. En outre, les coutumes les plus extravagantes, surtout en matière religieuse, n'excluent pas le sentiment de la justice »

M. Proual ne comprend pas qu'il prend ici l'exception pour la règle.

Et les exceptions, il doit les chercher dans des âges relativement modernes; car le parricide ou du moins le meurtre des vieillards était un vrai rite religieux chez les anciens, et même le grand-père du saint pontife de Rome en était l'exécuteur.

Et puis il faudrait démontrer la moralité dans les peuples primitifs, car l'ancienneté de 4 à 5,000 ans ne correspond pas à l'homme primitif qui date de 100,000 ans; et dont une pâle image nous est donnée par les Dahoméens, les Hottentots, les Australiens d'aujourd'hui.

Enfin, M. Proual croit que nous avons invoqué contre le libre arbitre les résultats des statistiques criminelles, en prétendant que le nombre des meurtres, des assassinats, des incendies, des empoisonnements, des vols, etc., soit le même chaque année. Il nous prouve, justement, que ce n'est pas vrai.

Mais nous n'avons jamais prétendu cela. — Nous croyons que le nombre quoté des crimes est toujours le même lorsque les circonstances extérieures sont identiques, qu'il change lorsque changent les circonstances; les vols croissent dans les temps de disette, les vols dans les bonnes années. — Mais qu'est-ce que cela prouve en faveur du libre arbitre? Si la volonté humaine varie selon les occasions, n'en est-elle pas évidemment l'esclave? ¹⁴.

Nous ne répondrons pas ici à certains critiques qui nous raillent parce que nous étudions trop certains détails de la vie somatique des criminels, tels que les sécrétions, le nez, les cheveux, etc. — Ce n'est pas un grief qu'ils élèvent contre nous, mais peut-être une pièce d'accusation qu'ils déposent contre eux-même. Ils nous rappellent les plaisanteries des médecins d'autrefois contre l'auscultation, la percussion et l'étude thermométrique des malades. S'ils ne saisissent pas l'importance de ces détails, ce n'est pas à nous que le tort en revient. — De même, lorsque M.

¹⁴ Le nombre, écrit-il, des accusés d'infanticide a doublé de 1830 à 1860. De 1826 à 1830 il était de 113; pendant trente ans, il s'est élevé; de 1856 à 1860 on le trouve à 252. puis il redescend de 1876 à 1880 à 219, et en 1887 à 176.

Le nombre des accusés d'avortement, qui n'était que de 12 en 1826 à 1830, s'est élevé rapidement à 48 de 1846 à 1850. Il s'est encore accru du double pendant les cinq années suivantes; il est alors de 88. À partir de 1861 il se produit la même diminution que j'ai déjà signalée. En 1885, le nombre de ces accusés n'est plus que de 47; il remonte à 63 en 1886 et redescend à 54 en 1887.

Les variations sont surtout très considérables dans le nombre des vols et attentats à la pudeur commis sur des enfants. De 1826 à 1830, on comptait 139 accusés. Ce nombre augmentant sensiblement presque chaque année, a été de 809 de 1876 à 1880. Depuis quelques années une notable diminution s'est produite. En effet, alors que le nombre de ces accusés était de 809 de 1876 à 1880, il n'est plus que de 732 en 1884, de 628 en 1885; il remonte un peu en 1886 à 645, et dans la dernière statistique, celle de 1887, il redescend d'une manière très sensible à 594.

Le nombre des prévenus d'adultère est devenu 20 fois plus grand depuis 1830. À cette époque, il était de 92; il s'est élevé à 824 de 1876 à 1880. La loi sur le divorce en a doublé le nombre. En effet, il a été de 1274 en 1884, de 1601 en 1885 et de 1720 en 1887.

Il ressort aussi des statistiques que depuis cinquante ans le nombre des crimes inspirés par la cupidité a beaucoup augmenté. Il était de 87 en 1838 sur 100,000 habitants; il a été de 149 en 1887. chose digne de remarque, c'est de 1838 à 1848 qu'il y a eu le moins de crimes ayant pour mobile la cupidité. Que n'a-t-on pas écrit cependant sur l'esprit de cupidité de la génération de 1830 à 1848! La statistique criminelle vient sur ce point rectifier la légende.

Brunetière loue M. Tarde de ne pas opposer des chiffres à nos statistiques, il n'est plus de notre siècle, il n'est même pas du siècle passé; car c'est en laissant de côté l'à peu près, en précisant tout ce qu'on peut préciser, c'est par le triomphe du nombre et du mètre que notre ère scientifique a surpassé les précédentes.

Et c'est pour cela que je me vante d'avoir enrichie cette édition par les études nouvelles sur les anomalies du squelette, des muscles, du nez, sur le criminel fou, passionnel et sur celui d'occasion, sur le champ visuel, sur le goût, l'olfact, les sécrétions; sur les travaux artistiques et littéraires des criminels.

Je suis, dit-on, un révolutionnaire. Cela ne m'importe guère; car, à cette accusation, j'en puis opposer une autre également portée contre moi, celle d'avoir, dans mes conclusions dernières (nécessité du crime, théorie de la défense sociale), ressuscité une théorie démodée, ou qui, du moins, n'est plus en vogue auprès de ceux que j'appellerais volontiers les petits-mâîtres de la science, qui d'ordinaire attendent, pour se faire une opinion scientifique, la dernière mode de la Sorbonne ou de la foire de Leipzig. Cette accusation, d'ailleurs, tombe à faux, car des savants illustres – Breton, Ortolan, Tarde, Robot, Despine en France, – Holtzendorf, Grollmann, Hoffmann, Ruf, Feuerbach en Allemagne, Wilson, Thompson, Bentham, Hobbes en Angleterre, – Ellero, Poletti, Serafini en Italie, – soutiennent tous, avec des armes nouvelles, l'antique tradition, due à l'initiative vigoureuse de Beccaria, de Carmignani et de Romagnosi.

Mais, admettons que cette accusation soit fondée; serait-ce un motif pour rejeter une vérité? Le vrai n'a-t-il pas pour principal caractère de subsister éternellement? De reparaître plus fort et plus vivace justement alors qu'on le croit étouffé sous les oripeaux de la mode, et sous les obstacles accumulés par les rhéteurs ou par les stériles efforts de quelques grands esprits fourvoyés? Est-ce que la théorie du mouvement moléculaire, de l'éternité de la matière, n'est pas encore aujourd'hui fraîche et vivante, bien qu'elle remonte au temps de Pythagore?

Ces objections, pourtant, sont sérieuses; elles ont pour auteurs des savants respectables; mais il en est une autre, lancée par des hommes bien inférieurs en savoir et en bonne foi, et qui, pour être anonyme, vague, impalpable et peu digne de réponse, n'en est pas, cependant, la moins dangereuse: c'est celle que j'appellerais l'objection de la légende.

La légende prétend que ces travaux tendent à détruire le code pénal, à laisser toute liberté aux brigands, à saper la liberté humaine.

Ne voit-on pas cependant, que si nous diminuons la responsabilité de l'individu, nous y substituons celle de la société, qui est bien plus exigeante et plus sévère? Que, si nous réduisons la responsabilité de l'individu, nous y

substituons celle de la société, qui est bien plus exigeante et plus sévère? Que, si nous réduisons la responsabilité d'un groupe de criminels, loin de prétendre adoucir leur condition, nous réclamons pour eux une détention perpétuelle? Cette détention perpétuelle, la société moderne la repousse, pour rendre hommage à des principes théoriques; mais ce n'est point sans s'exposer à de grands périls. Et d'ailleurs, ne la voit-on pas adopter, avec infiniment plus d'incertitude, d'irrégularité et d'injustice, une demi-continuité de la peine, sous forme de colonie pénale, de surveillance, de résidence forcée, etc., mesures incomplètes, d'une efficacité douteuse, ordinaires ne peuvent lui fournir? mais au moyen desquelles elle se flatte d'obtenir la sécurité que les lois

Les nouvelles mesures pénales que nous proposons excluent la note infamante, j'en conviens; mais celle-ci, nos juristes mêmes ne la croient plus nécessaire; ils la considèrent comme une transformation atavistique, un reste de l'antique vengeance, qui va disparaissant tous les jours. — Et qui donc oserait repousser de tels avantages dans l'unique but de justifier un sentiment si odieux? Qui ne voit que notre temps a pour évangile la maxime de M^{me} de Staël : *Tout connaître est tout pardonner!*

Reste l'argument tiré de l'exemple. Mais l'exemple subsisterait, puisque la détention perpétuelle signifie quelque chose de bien pénible; d'ailleurs, l'exemple n'est plus le but principal que poursuit le législateur, tout le monde en convient.

On craint de porter atteinte à la morale, en réduisant, d'un côté, l'estime, de l'autre le mépris qui s'attacheraient à des actes soustraits au libre arbitre. Mauvaise raison! D'abord, il paraît peu sérieux d'établir un frein de cette importance sur un fait controversé; ensuite, nul ne songe à entamer le monde du sentiment, et, le voudrait-on, on n'y réussirait pas.

Le critérium du mérite ne changera point, lorsque la plupart des vertus et des vices seront reconnus pour des effets d'un changement moléculaire. Refuse-t-on d'admirer la beauté, quoiqu'on voie en elle un phénomène tout à fait matériel et indépendant de la volonté humaine? Le diamant n'a aucun mérite à briller plus que le charbon; quelle femme, toutefois, jetterait ses diamants, sous prétexte qu'ils ne sont, au fond, que du charbon?

Prenez tous les anthropologues-criminalistes; aucun d'eux ne voudrait serrer la main d'un scélérat; aucun ne mettrait, sur le même pied le crétin et l'homme de génie, bien qu'il sache que la stupidité de l'un et l'intelligence de l'autre ne sont qu'un résultat de l'organisme. Jugez donc de ce que fera le peuple, qui ne comprend rien à ces idées.

Nous couronnerons toujours de fleurs les tombes des grands hommes, et nous jetterons au vent les cendres des malfaiteurs.

Prétendre qu'on détruit la liberté humaine, en niant certains principes de morale, c'est renouveler l'exemple de ceux qui reprochaient à Galilée et à Copernic de troubler et de détruire le système solaire, quand ils enseignaient que la terre tourne et que le soleil reste immobile. Le système solaire dure toujours; il en sera de même du monde moral, quel que soit le critérium employé pour l'examiner. Les doctrines restent dans les livres, les faits poursuivent leur cours. La chose n'est, hélas! que trop prouvée.

J'ajouterai même que le mépris ne s'attache pas toujours au crime, ni à la peine. On méprise la femme adultère; on admire, presque, l'homme qui se trouve dans le même cas. Les escroqueries des banquiers puissants s'appellent de beaux coups. Les crimes et délits politiques ne méritent aucun mépris, et pourtant ils sont visés par le code pénal; et la peine qui les frappe est justifiée par le misonéisme, qui est dans le cœur de l'homme, et par la nécessité de la défense sociale ¹⁵.

D'un autre côté, le mépris peut bien contribuer à détourner du crime un homme non encore corrompu, mais les criminels-nés, les criminels d'habitude, n'y attachent aucune importance; ils se sentent plutôt excités par la rumeur, même d'opposition, qui se fait autour d'eux.

Il est, d'ailleurs, bien vrai que, si l'on admet l'identité du fou moral et du criminel-né, si l'on reconnaît l'existence des demi-fous et des criminels possédés de folies systématisées (V. vol. II^e), l'avocat habile, plaçant devant un juge qui fait du libre arbitre le fondement de la pénalité, pourra paralyser l'œuvre de la justice, en montrant un malade là où d'autres voyaient un coupable.

Mais quoi? Devrons-nous falsifier, rejeter le vrai, parce que la loi, au lieu de l'admettre, se sera engagée dans une fausse voie, parce qu'elle aura étudié le crime sans étudier le coupable? N'est-il pas plus juste, dans cette alternative, de modifier les lois, et cela dans l'unique but de ne pas troubler la tranquillité sereine de quelques hommes, à qui il déplaît d'accorder leur attention à ce nouvel élément dont s'est enrichi le champ de nos études?

On patienterait encore, si les mesures prises en dehors de nos conclusions et en opposition avec elles, aboutissaient du moins à la sécurité sociale, but suprême du tout législateur. Mais qui ne sait que les pénalistes les plus honnêtes et les plus intelligents conviennent, dans la pratique, que l'œuvre de la justice est en quelque sorte un travail de Sisyphe, une immense fatigue qui n'aboutit à aucun résultat, que les moyens suggérés par les écoles les plus modernes, la liberté provisoire, le jury, la libération conditionnelle, au lieu de diminuer le crime, l'augmentent bien des fois, ou, tout au moins, se bornent à le transformer?

¹⁵ LOMBROSO E LASCHI, *Il delitto politico*. – Fratelli Bocca, 1890.

Que penser, également, de ces autres mesures que l'on donne pour le dernier mot de la science, et qui sont au contraire la plus claire démonstration du manque absolu de sens pratique? Je veux parler, ici, de l'adoucissement des peines appliquées aux récidivistes, de l'impunité acquise aux simples tentatives délictueuses, de l'extension du jury aux affaires correctionnelles.

Et peut-on en dire autant des conclusions pratiques soutenues par notre école? Dira-t-on qu'elle ne conjure en rien le péril, qu'elle est absurde, quand elle propose de créer des asiles criminels, des prisons pour les êtres incorrigibles, de remplacer la première condamnation à la prison par une amende ou un châtiment corporel? Traitera-t-on de même ses projets de loi sur le divorce, sur le travail des enfants, sur l'abus de l'alcool, qui ont pour but de prévenir le viol, l'adultère et le meurtre? Dira-t-on que nous avons tort de demander que le coupable soit astreint à réparer le dommage causé, en raison de sa force et de sa richesse?

Eh! nierez-vous, aussi, que, dans les procès de pédérastie, d'empoisonnement, de meurtre, où les preuves sont souvent défaut, l'introduction du critérium anthropologique puisse être d'une utilité bien plus grande qu'un simple trait anatomique, ou qu'une de ces réactions chimiques dont chaque année voit la chute et la résurrection?

Qui peut nier, par exemple que, dans certains cas, le tatouage, par l'obscénité des dessins, par la partie du corps où il a été pratiqué, révèle le crime de pédérastie bien mieux que toutes les lésions anatomiques, comme nous le démontrera ici Lacassagne?

Même dans les questions de droit pur, ces études trouvent une large application. Ainsi, la théorie qui substitue le droit de la défense sociale à la doctrine religieuse du péché, qui remplace le libre arbitre par la crainte des dangers que peut faire courir le coupable, fournit une base solide à la philosophie pénale qui jusque-là oscillait, sans cesse, d'un côté à l'autre, sans produire aucun résultat. Prenez, une bonne fois, pour critérium, la crainte du coupable, pour indices, les caractères physiques et moraux du criminel-né, et vous aurez la solution du problème relatif à la tentative, aux faits d'inertie coupable suivie de mort, qu'il faut punir quand il s'agit d'un de ces êtres misérables (Garofalo, *Criminologia*, 1885).

Vous apprendrez, aussi, par ce moyen, que les facteurs du crime varient selon les climats, la nature des châtiments doit subir une variation analogue, faute de quoi, la loi, placée en contradiction avec l'opinion publique, restera lettre morte. Et c'est bien de là que résultent ces acquittements, qui, au fond, constituent un nouveau code régional en opposition avec le code écrit; c'est bien là une démonstration pratique, malheureusement trop répétée et fort dangereuse, de l'influence du climat sur la morale. C'est pourquoi les jurés des régions méridionales regardent certains groupes de crimes avec un œil bien différent de

ceux du Nord. « Dans la province d'Aoste, écrivait Morano, le jury fait plus de cas de la vie que de la bourse; dans la vallée de Mazzara, il est plus indulgent pour les attentas à main armée; il s'ensuit que les jurés prononcent les verdicts les plus divers dans les deux régions ».

On pourrait en dire autant du viol, de la *camorra* et de la *mafia*, qui sont jugés avec beaucoup plus d'indulgence dans le Sud que dans le Nord de l'Italie.

En voilà assez pour répondre à ceux de mes adversaires qui, sans nier le résultat de mes recherches, prétendent qu'elles ne peuvent être appliquées ni aux sciences juridiques, ni aux sciences sociales.

Quant à ceux qui nous accusent, tout doucement, de rechercher par cette nouveauté, les applaudissements populaires, ils feignent d'ignorer que les foules, qu'elles viennent des académies ou de la rue, ont été et restent toujours les ennemies les plus acharnées de toute nouveauté, et que le progrès ne s'effectue guère qu'aux dépens de son auteur; ils feignent d'ignorer que nous avons été signalés aux ressentiments des réactionnaires, aux moqueries faciles des petits maîtres, aux yeux desquels une chose nouvelle n'est bonne que si, toute superficielle, comme la mode, elle n'exige ni fatigue, ni travail sérieux.

Il est, encore, plus étonnant de voir de tels adversaires se donner pour défenseurs de la liberté, sous prétexte qu'ils soutiennent le libre arbitre. Je n'ai qu'un mot à leur répondre : Qu'ils jettent les yeux autour d'eux, et qu'ils nient ensuite que la théorie du libre arbitre ne soit la doctrine préférée des ennemis de la libre pensée, et de toute église orthodoxe! Oh! qu'ils nient, s'ils le peuvent, que leurs disciples se trouvent souvent moins parmi les victimes que parmi les complices du despotisme!

Mais, quelque peine que je me sois donnée, je ne puis me flatter d'avoir atteint, même de loin, la solution idéale du problème. Plus j'avance dans la voie que je me suis tracée, plus je ressemble à l'homme qui, debout sur un sommet, voit l'horizon s'élargir devant lui, mais s'effacer, en même temps, les contours de la plaine.

Ainsi, entre le criminel de génie et la foule des malfaiteurs, il y a un intervalle qu'il serait bien difficile de combler. La même distance sépare le monde des escrocs de celui des assassins.

En outre, étranger à la science du droit, je ne puis me flatter d'avoir entrevu toutes les applications que l'on peut faire de mes recherches; et je n'ignore pas que la pratique seule consacre les théories.

Mais ces lacunes sont amplement comblées par un certain nombre de revues : les *Archives d'anthropologie criminelle*, de Lacassagne; la *Zeitsch. f. gesammte*

Strafsrecht, de Liszt; la *Rivista sperimentale di freniatria*, de Reggio; la *Rivista di filosofia scientifica*, de Morselli; mon *Archivio di psichiatria, scienze penali e antropologia criminale*, de Turin; les *Archives psychiatriques et légales*, de Kowalewski; le *Messenger de psychiatrie*, de Mierzejewski; le *Bulletin de la Société d'anthropologie*, de Bruxelles; la *Revue philosophique*, de Paris; la *Revue scientifique*, de Richet. Toutes ces publications signalent au public les découvertes faites au jour le jour par ces hommes de talent, qui ont bien voulu me venir en aide.

Pour compléter et consolider encore l'édifice, j'ai à ma disposition une bibliothèque entière : la *Criminologie*, de Garofalo; *l'Omicidio*, de Ferri, et sa *Sociologie criminelle*, 1894; l'étude anthropologique et juridique, *Sull'aborto ed infanticidio*, de Balestrini; l'étude de Marro, *Sur les caractères des criminels*; celui de Lacassagne sur *Le tatouage*; la *Criminalité comparée*, de Tarde; les *Maladies de la volonté*, de Ribot; les *Sociétés animales*, d'Espinass; les *Symbolismes dans le droit*, de Ferrero; la *Foule criminelle*, de Sighele, et son *Crime à deux*; les travaux de Flesch, de Sommer et de Knecht; de Drill, de Roussel, de Kurella, Baer, Dotto, Ottolenghi, etc.

Mais plus encore que sur ces savants, je compte sur l'appui de celui qui a marqué le plus grand sillon dans la pensée moderne, devant lequel pâlisent est ombres blêmes des critiques à courte haleine :— je compte sur l'appui de Taine, de ce maître à nous tous, de ce grand maître

....da cui io tolsi
lo... stile che mi ha fatto onore.
(DANTE).

C'est pour cela que j'ai voulu consacrer par ses lignes, comme par une amulette scientifique, les premières pages de cet ouvrage.

Turin, 31 décembre 1894.
C. Lombroso.

Première partie

Embryologie du crime

[Retour à la table des matières](#)

Première partie : Embryologie du crime

Chapitre premier

Le crime et les organismes inférieurs

I.

Les équivalents du crime dans les plantes et chez les animaux.

[Retour à la table des matières](#)

I. – Après qu'Espinas, Letourneau et Vignoli eurent appliqué l'étude de la zoologie aux sciences sociologiques, Cognetti de Martiis et Rabbona à l'économie politique et Houzeau à la psychologie, il était naturel que la nouvelle école pénale, qui suit avec tant d'intérêt les études modernes sur l'évolution, cherchât à son tour de les appliquer à l'anthropologie criminelle et tâchât même d'en faire le premier fondement de sa doctrine. En effet, mon premier essai à cet égard a été suivi immédiatement d'un autre de Lacassagne et d'une étude de Ferri qu'on pourrait presque dire complète ¹⁶.

¹⁶ LOMBROSO, Archivio di psichiaria, TORINO, 1881, vol II, fasc. 4. II delitto negli animali. – RODET, Notions élémentaires de vétérinaire militaire, Paris, 1847. – HOUZEAU, Études sur les facultés mentales des animaux comparées à celles de l'homme, Mons, 1872, II vol. – ESPINAS, Des sociétés animales, étude de psychologie comparée, Paris, 1878, deuxième édition. – LACASSAGNE, De la criminalité chez les animaux, dans la Revue scientifique, 14 janvier 1882. – Id., Lyon, 1882, p. 32. – ROMANES, Animal intelligence, London, 1882. – FERRI, Del l'omicidio, 1884. – VIGNOLI, Della legge fondamentale dell'intelligenza nel regno animale, Milano, 1878.

De prime abord la tâche semble très-facile : on dirait même, si l'on se borne à jeter un coup d'œil superficiel sur ces phénomènes, en se laissant guider par les critères humains les plus communs, que les actes selon nous les plus iniques sont les plus naturels du monde, tant ils sont répandus chez les espèces animales et même dans les plantes, de sorte que nous pouvons bien dire avec Renan que « la nature nous offre l'exemple de la plus implacable insensibilité et de la plus grande immoralité ».

Qui ne connaît les belles observations de Darwin ¹⁷, Drude, Kohn, Rees et Will sur les plantes insectivores?

Toutes ces plantes commettent de véritables meurtres sur les insectes. Quand, ex., un insecte, si petit qu'il soit, ne pesât-il qu'un 124 millième de grain, se pose sur le disque d'une feuille de *Rossolis* ou de *Drosera* (et il paraît que cela n'arrive pas toujours par pur hasard, mais qu'il y est attiré par l'odeur que sécrète la feuille), il est presque immédiatement englué dans une sécrétion visqueuse et comprimé par les tentacules nombreux (environ 192 par feuille), qui se replient sur lui en 10 secondes et atteignent en une heure et demi le centre de la feuille, qui ne lâche point prise avant que la victime ne soit morte et en partie digérée, à la faveur d'un acide et d'un ferment très-analogue à notre pepsine, sécrétés en grande quantité par les glandes et agissant sur les tentacules voisins par un mouvement semblable, selon Darwin, au mouvement réflexe des animaux.

Quand l'insecte s'arrête sur un côté du disque, les tentacules se courbent vers le point d'excitation, de quelque côté qu'il se trouve; l'impulsion motrice, partant d'une ou de plusieurs glandes, traverse le disque, se propage jusqu'à la base des tentacules voisins, agit à son tour sur le point d'excitation, augmente la sécrétion des glandes et la rend acide, et celles-ci à leur tour agissent sur le protoplasma.

Dans la *Dionea muscipula* les contractions des soies meurtrières ne sont provoquées ni par l'air ni par les liquides, mais seulement par les corps solides azotés et humides. En outre les soies entrecroisées laissent échapper les menus insectes qui ne sauraient servir à la nutrition de la plante.

Le *Genlisea ornata* saisit les insectes tout comme font les pêcheurs, lorsqu'il prennent au piège les anguilles.

L'*Utricularia neglecta* attire les insectes par des appendices quadrifides; en jouant avec elles, l'insecte s'engage dans une valve élastique qui se ferme derrière lui, et l'emprisonne dans un utricule où il meurt.

¹⁷ DARWIN, Insectivorous plants, 1880. — D. O. DRUDE, Die insectenfressenden Pflanzen dans le Handbuch der Botanik, publié par le professeur Schenk, Breslau, 1881. — F. COHN, Beiträge zur Biologie der Pflanzen, Bd. II, Heft 1. — REES und WILL, Botanische Zeitung, 1875.

Je cite, en détail, ces faits, où je crois entrevoir la première ébauche du crime; car si l'on ne connaissait pas leur dépendance absolue des conditions histologiques, on pourrait soupçonner ici la préméditation, le guet-apens, le meurtre par cupidité, et même jusqu'à un certain point cette liberté dans le choix (refus des insectes trop petits et des matières non azotées) dont plusieurs théoriciens du droit se sont avisés, bien à tort, de faire la base de la responsabilité.

[Retour à la table des matières](#)

2. – L'analogie ressort avec bien plus d'évidence quand on passe au monde animal. Rien que pour le meurtre chez les animaux, Ferri (l. c.) a pu distinguer jusqu'à 22 espèces, dont plusieurs analogues aux espèces visées dans nos codes.

Ainsi le meurtre pour se procurer des aliments; ainsi encore les mauvais traitements et le meurtre pour avoir le commandement de la tribu, fait qui correspondraient à nos délits par ambition, etc., et qui s'observent chez les chevaux, les taureaux, les cerfs. – Dès qu'un nouveau singe entre dans les cages des jardins zoologiques les compagnons examinent ses muscles et ses dents, afin de voir s'il faut le respecter, ou bien si l'on peut le maltraiter impunément. – Un exemple de meurtre par avidité nous est offert par les fourmis qui élèvent et font paître des aphides pour en sucer la sécrétion sucrée et qui même quelquefois préfèrent se procurer ces troupeaux par la rapine en massacrant leur propriétaires, comme Forel l'a vu chez la *formica exsecta*. Nous trouvons aussi des exemples de cannibalisme simple. En dépit du proverbe qui prétend le contraire, les loups se mangent entre eux. Les souris champêtres, dès qu'elles tombent dans la trappe, se dévorent l'une l'autre. Les rats en font autant et aussi les *dytiscus*. – La voracité et le cannibalisme des brochets sont bien connus. – Deux grillons mis dans une cage se dévorent souvent entre eux. Il y a quelques années, au jardin zoologique de Londres, deux serpents boas vivaient dans la même cage; un jour le gardien eut à peine le temps de sauver le plus petit, déjà à demi avalé par son compagnon. Les marsouins et les lapins se dévorent entre eux, même quand on leur donne une nourriture abondante (Lacassagne).

Il y a quelques mois, au laboratoire du professeur Bizzozero un chien, abondamment nourri, déchira et dévora son compagnon.

Le *Chaetocompa processionea* et le *Thyatira* vivent en commun; mais les individus plus forts dévorent les plus faibles et ceux qui sont engourdis par une alimentation surabondante; il en est de même des mantidies, des scorpionides, des fourmis à miel du Mexique. Les fourmis, tandis qu'elles ont soin des cadavres de leurs amies mortes en combattant, déchirent ceux de leurs ennemies et en sucent le sang. Une marmotte du jardin zoologique de Vienne, en ayant trouvé une autre

dans sa tanière la tua et la dévora. Les loirs se dévorent l'un l'autre dès qu'ils ont faim.

Enfin nous rencontrons chez les animaux le cannibalisme avec infanticide et parricide. Les rêveries sur la voix innée du sang, sur l'amour maternel et filial, sont démenties chez les animaux, ainsi que l'observent Houzeau et Ferri (l. c.), par la simple observation des faits.

La femelle du crocodile mange quelquefois ses petits qui ne savent pas encore nager. Mais il faut noter que chez beaucoup d'animaux, comme chez quelques peuples barbares, une mauvaise conformation du corps provoque la honte et le mépris. J'ai vu une poule, dont plusieurs poussins étaient nés chétifs et estropiés, abandonner un jour son nid avec les poussins plus robustes, sans se préoccuper des pauvres petits qui restaient.

Comme certains oiseaux brisent leurs œufs et détruisent leurs nids quand ils s'aperçoivent qu'on y a touché, de même il y a des rongeurs, la femelle du rat, p. ex., qui dévorent leurs petits quand leur nid a été dérangé.

Parmi les singes, les femelles des Ouistitis mangent quelquefois la tête à un de leurs petits; elles écrasent aussi leurs petits contre un arbre quand elles sont lasses de les porter.

Parmis les chats, les lièvres, les lapins, il en est qui mangent leurs petits. Même chez la femelle du chien, dont l'instinct semble pourtant plus accessible aux affections domestiques, on observe quelquefois le cannibalisme infanticide. — Le cannibalisme et le parricide se rencontrent chez les renards « dont les jeunes s'entremangent souvent et quelquefois même dévorent leur mère » (Brehm).

II.

Le véritable équivalent du crime et de la peine chez les animaux.

[Retour à la table des matières](#)

1. - Cependant si nous présentions comme de véritables crimes ces meurtres commis par des animaux, de même que le vol habile et par association chez les singes, le vol domestique chez le chat, chez la pie, l'enlèvement de mineurs chez les fourmis rouges, la substitution du petit chez le coucou qui dépose son œuf dans le nid du moineau, et, pour mieux tromper celui-ci, enlève quelques-uns des œufs qui s'y trouvaient; cela ne semblerait guère sérieux : car on conçoit aisément que ces actions, qui nous paraissent des méfaits, sont au contraire les résultats nécessaires de l'hérédité, de la structure organique, ou sont imposés par la concurrence vitale (meurtre des bourdons), par le choix sexuel, par la nécessité sociale d'empêcher les discordes (meurtre des chefs) et par le besoin d'aliment chez les animaux très-voraces, tels que les loups, les souris, ou bien par les guerres qui en dérivent et forcent les animaux à se conduire comme nous le faisons nous-mêmes alors que nous combattons des ennemis — ou quand nous nous permettons de manger les poules et les bœufs sans craindre le moins du monde d'être pour cela incriminés. Même quand ces actes tendent à la destruction de l'espèce, on doit les considérer comme entrant dans les habitudes de celle-ci, tant ils sont commis sur une vaste échelle. Cependant ils servent à nous démontrer la vanité de l'idée absolue de justice et nous aident à comprendre pourquoi les tendances criminelles renaissent si obstinément au milieu même des peuples les plus civilisés, malgré les obstacles toujours croissant qui leur sont opposés, et pourquoi elles renaissent sous des formes qui rappellent les plus farouches parmi les espèces animales. Il nous expliquent aussi, pourquoi dans l'antiquité on condamnait selon toutes les formes juridiques les animaux nuisibles ou profanateurs des choses sacrées pour l'homme ¹⁸.

¹⁸ La loi mosaïque (Exode, XXI) condamnait à la lapidation le bœuf qui avait causé la mort d'un homme; et si le fait se répétait, le propriétaire lui-même était lapidé. Au moyen-âge on condamnait les animaux homicides ou nuisibles à l'agriculture (LACASSAGNE, l. c.). Toutefois sous François I on leur donnait un avocat. En 1356 à Falaise une truie qui avait dévoré un enfant fut condamnée à mourir de la main du bourreau. L'évêque d'Autun excommunia des rats qui avaient rongé des objets sacrés. Benoist Saint-Prix enregistre 80 condamnations de ce genre qui avaient frappé toutes sortes d'animaux, depuis l'âne jusqu'à la cigale. La municipalité de Turin achetait du Saint-Siège (par l'intermédiaire de l'ambassadeur) une malédiction contre les chenilles; et l'évêque, en grande pompe et assisté

Pour se rapprocher un peu plus du criminel humain, envisagé sous un point de vue qui n'est plus celui de nos bon ancêtres du moyen-âge, il faut considérer surtout les animaux domestiques et ceux des animaux sauvages qui vivent en groupes, formant (comme dit Espinas) ces sociétés animales, qui offrent les premiers éléments des sociétés humaines et en présentent aussi toutes les monstruosité.

L'éducation imposée par nous et transformée par l'hérédité en instinct, les besoins et les rapports de la vie en commun, tout cela a engendré des habitudes spéciales auxquelles les individus ne manquent que dans des circonstances exceptionnelles, tout comme il arrive de nos criminels.

[Retour à la table des matières](#)

2.— Criminels nés avec des anomalies du crime — Une tendance criminelle très-remarquable, due sans doute à des altérations congénitales du cerveau, se rencontre chez les espèces domestiques les plus dociles. Ainsi, parmi les chevaux de troupe, on trouve quelques-uns, rebelles à la discipline, qui font le contraire de ce qu'on leur commande, et conservent un souvenir très-vif des mauvais traitements, n'oubliant pas, pendant des mois entiers, ceux qui les ont frappés. Ils ont beaucoup d'intelligence, mais ils en abusent pour soustraire à leurs compagnons leur portion. — Quelques-uns (voir Rodet : *Notions élémentaires de vétérinaire*), sont traîtres et ne laissent échapper aucune occasion de faire du mal à l'homme ou à leurs compagnons, sans la moindre provocation; et néanmoins ils se tiennent à merveille dans les rangs.

Contrairement à ce qui arrive pour l'homme, il n'y a jamais eu le moindre doute parmi les vétérinaires que ces mauvais instincts ne fussent déterminés par une organisation vicieuse du cerveau; on reconnaît même ces chevaux à la forme du crâne, au front étroit et fuyant comme chez le lièvre, particularité qui leur a valu le nom de *chevaux à nez busqué*. Et l'on est tellement convaincu de la transmission héréditaire de ces mauvais instincts, que les Arabes en tiennent note à part et n'admettent pas dans leur haras les descendants des chevaux qui en sont affectés (Cornevin).

On remarque la même chose chez les éléphants. Celui qui par bizarrerie s'éloigne de son troupeau, celui qui s'échappe de l'esclavage, est obligé de mener une vie solitaire. Il peut paître près du troupeau, visiter les mêmes lieux, boire à

du maire et des assesseurs, la lançait du haut d'une estrade élevée sur la pace du château. Les procès de ce genre étaient aussi fréquents. À Verceil il y eut un long débat sur la question de savoir, si certaines chenilles devaient être jugées par le tribunal civil ou par les tribunaux ecclésiastiques, parce qu'elles avaient endommagé les vignes de la paroisse (Voir LESSONA I nemici del vine, Loescher édit., 1880, Turin).

la même source, il peut suivre les autres, mais il doit toujours se tenir à une certaine distance et il n'est jamais vraiment admis dans la famille. S'il s'avise d'y pénétrer, les coups pleuvent sur lui de toute part; même la femelle, qui est d'un naturel plus doux, le frappe de sa trompe. Les indiens appellent ces éléphants *Gundah*, ou s'ils sont méchants, *Rogues*. On les craint généralement. Tandis que le troupeau suit tranquillement et en silence son chemin, évite l'homme et ne l'attaque que dans le cas de nécessité extrême, tandis qu'il respecte même la propriété, les *Rogues* ne connaissent pas ces égards. Leur vie solitaire, contre nature, les aigrit et les rend furieux. On organise contre eux dans les Indes des chasses spéciales, et personne n'en a pitié (Lassagne, l.c.).

[Retour à la table des matières](#)

3 — Meurtres par antipathie.— Quelque difficile qu'il soit d'isoler les différents motifs psychologiques qui poussent au crime — car le crime est rarement provoqué par une seule passion distincte — il faut reconnaître toutefois que, même chez les animaux, l'antipathie entre les espèces différentes ou entre les individus de la même espèce conduit souvent à la violence et quelquefois au meurtre.

Il y a des femelles qui ont une aversion invincible pour les individus de leur espèce et de leur sexe. Cela s'observe, par exemple, chez les singes anthropomorphes et surtout chez les orangs-outans, dont les femelles traitent leurs semblables avec une animosité instinctive, les battent et arrivent même jusqu'à les tuer (Houzeau, II).

Jack, le bon et pacifique guépard de Brehm, devint furieux par pure antipathie, quand on le mit à côté d'un léopard, et l'on dut les séparer pour qu'ils ne se tuassent pas l'un l'autre (II, 141). Parmi les Paradoxures quelques-uns vivent en paix avec leurs semblables, tandis que d'autres se battent entre eux jusqu'à la mort.

Dans ses voyages en Perse, Lessona fut averti un jour de ne pas s'approcher avec son cheval de celui de son compagnon, parce qu'ils étaient ennemis. Il voulut s'en convaincre; et en effet son cheval, qui était pacifique avec tous les autres, devint furieux dès qu'il se trouva à côté de son adversaire, et chercha à le frapper.

[Retour à la table des matières](#)

4 — Vieillesse. — On sait que chez les hommes la vieillesse détermine l'égoïsme et a durété du cœur. Les animaux aussi, avec l'âge, deviennent ombrageux, hargneux etc.; pour cela même ils sont souvent chassés par leurs

compagnons, et alors, dans l'isolement, ils deviennent de plus en plus méchants. Cela s'observe, selon Brehm, chez les bouquetins, les chèvres sauvages et les éléphants. Ces derniers deviennent alors très-dangereux, car, dominés par une espèce de frénésie, ils sont portés à poursuivre l'homme ou les animaux pour les massacrer (Pierquin, II; Ferri, p. 41).

Une chatte d'Angora avait toujours été tendre envers ses petits; en vieillissant elle devint laide et fut négligée et maltraitée par les domestiques; son caractère s'en aggrava, elle refusa le lait à ses petits et en dévora un.

5—*Accès de rage.* — Le 4 août 1833, un dimanche, vers 2 heures de l'après-midi, une femme conduisait une vache dans la rue Montmartre. Tout-à-coup la vache est prise d'une fureur épouvantable et se rue contre tout ce qu'elle rencontre. Elle blesse et tue un grand nombre de personnes, renversant à droite et à gauche tous les obstacles, jusqu'à ce qu'un coup de fusil vienne l'étendre roide morte (Pierquin, II, 505).

[Retour à la table des matières](#)

6. — Il faut peut-être reporter à ces mêmes catégories les cas assez fréquents, où les animaux, tout comme les hommes, tuent leurs semblables sans aucun motif, dérogeant aux habitudes de la plupart d'entre eux et nuisant aux intérêts de l'espèce.

Cela ressemble absolument à ce que les anciens juristes nommaient *méchanceté brutale* (*nequitas efferata*); car à cet égard Zanetti a tort d'affirmer que « les animaux de la même espèce ne se battent entre eux que pour des causes instantanées, comme pour se disputer la nourriture, ou la possession des femelles, et jamais par haine implacable et innée ».

Très-souvent les animaux sont pris d'une fureur belliqueuse que rien ne justifie, n'explique, ni ne modère, et cela sans aucun motif extérieur, sans la moindre provocation. Nos animaux domestiques, surtout le chien, en offrent des exemples fréquents. Gall raconte qu'un barbet, très-aimé de son maître qui le nourrissait abondamment, cherchait partout, dans les rues, l'occasion de se battre. Tous les jours il rentrait avec de nouvelles blessures. On essaya de l'enfermer pendant des semaines entières : à peine remis en liberté, il se jetait sur le premier chien qu'il rencontrait, et luttait jusqu'à ce qu'il l'eût vaincu ou qu'il fut mis lui-même hors de combat.

Les hamsters se mordent et se tuent entre eux par pure méchanceté. Chez les cerfs, on voit des mâles qui maltraitent les femelles sans aucun motif (Ferri, l. c.).

[Retour à la table des matières](#)

7 — Délits par passion. — Dans d'autres cas la tendance au crime est déterminée, comme chez l'homme, d'une manière irrésistible, par les passions surexcitées, surtout par l'amour, la cupidité et la haine. Les dromadaires, dit Rousse, qui pourtant sont si patients, finissent, quand on les agace, par devenir furieux et foulent aux pieds celui qui leur a fait du mal; mais dès qu'ils croient avoir assouvi leur vengeance, ils redeviennent paisibles. Aussi les Arabes ont-ils l'habitude en pareil cas d'ôter leurs habits et de les jeter à l'animal pour qu'il décharge là-dessus sa fureur, après quoi il reprend tranquillement son travail (Buchner, cap. III).

Ainsi les fourmis ne dévorent pas leurs aphides, même quand elles manquent d'autres aliments. Mais Leuret raconte le cas d'une fourmi qui, impatientée par la résistance d'une de ses aphides, la tua et la dévora.

Le délit par emportement furieux est très-fréquent chez les fourmis amazones de l'espèce *Formica rufibarbis*. Il arrive souvent après le combat que les guerrières soient prises d'une véritable fureur qui les pousse à mordre aveuglément tout ce qu'elles trouvent autour d'elles, les larves, les compagnes et jusqu'aux esclaves qui cherchent à les calmer en les saisissant par les pattes et en les tenant immobiles jusqu'à ce que leur fureur soit passée (Forel, *les fourmis*, 1874). Dans la saison très-chaude les esclaves noir-cendrées (*Formica fusca*) des fourmis amazones, lasses d'être poussées par leurs maîtresses qui leur demandaient continuellement à manger, les prenaient par une jambe et cherchaient à les tirer hors du nid, les mordaient même quelquefois; mais souvent les maîtresses irritées saisissaient les rebelles par la tête qu'elles serraient toujours plus fort entre leurs mandibules jusqu'à les tuer (Idem). Voilà un léger délit pour les fourmis, comme l'aurait jadis été pour une matrone romaine les meurtre d'une esclave; toutefois cet acte portait préjudice à l'espèce même, en la privant d'une assistance puissante; et étant aussi contraire à leurs habitudes, il devrait constituer un crime dans la jurisprudence des fourmis.

Tout le monde sait que l'éléphant proportionne sa vengeance à l'injure; qu'il inonde, souille de boue ou foule aux pieds celui dont il a à se plaindre, selon la gravité de l'offense. Récemment un éléphant tua d'un coup de sa trompe le cornac qui lui avait donné du tabac. — Un ours que j'avais légèrement frappé sur une patte cherchait à me saisir, et n'y réussissant pas, mordait sa patte et la grille de la cage où il était renfermé.

Un chien, obligé de partager sa pitance avec un porc, le prit en aversion, brisa sa chaîne, se jeta sur lui et lui déchira le ventre.

On observe aussi des meurtres causés uniquement par la peur. — Brehm raconte qu'au Prater de Vienne, parmi un grand nombre de cerfs, il y en avait un, très-appivoisé, qui se promenait au milieu de la foule en quête de friandises et de caresses. Un jour il s'engagea avec ses bois dans une chaise et s'effraya tellement qu'il se mit à fuir en blessant et tuant plusieurs de ses compagnons.

8 — Douleurs physiques.— Une autre cause fréquente résulte des douleurs physiques. Il suffit pour s'en convaincre d'assister au spectacle donné en public avec le microscope géant. Les aselles, les cyclopes, les daphnies, auparavant si pacifiques, deviennent féroces, à mesure que le milieu s'échauffe et elles se mordent les unes les autres.

[Retour à la table des matières](#)

9 — Meurtre par amour.— Mais peut-être chez les animaux, comme chez les hommes, les crimes par passion les plus fréquents sont ceux qui ont pour cause l'amour. Ainsi l'éléphant, si prudent d'ordinaire, entre en fureur à la moindre excitation, quand il est en rut. — Chez les gallinacés polygames le besoin de la reproduction supprime tous les autres besoins et émousse les sens : ils semblent sourd et aveugles; ils attaquent l'homme (Brehm, 329). Le serin mâle des Canaries détruit souvent en pareil cas son propre nid, et disperse les œufs (Houzeau, II, 394); il tue la femelle, et pour le dompter il faut lui en donner deux. — Le coq cédrón, quand il est amoureux, devient furieux et se jette même sur l'homme (Brehm, 320).

Cornevin raconte qu'une jument, docile d'ordinaire, devenait intraitable pendant le rut et manqua une fois de lui casser un bras.

Une chatte d'Angora, excessivement féconde et atteinte de nymphomanie, aimait avec frénésie ses petits comme la plupart des animaux domestiques; mais toutes les fois qu'elle était grosse, elle les prenait en aversion, les battait et les mordait quand ils folâtraient autour d'elle.

Burdach et Marc comparent la fréquence des infanticides sans motif chez les accouchées aux tendances homicides qu'on observe chez les vaches et les juments nymphomanes, non seulement à l'époque du rut, mais aussi longtemps après.

Au jardin zoologique de Hambourg un kangourou tua sa femelle et son petit dans un accès de fureur érotique. — Le chameau en rut devient très-méchant et mord tout le monde, même les femelles. — Dans quelques espèces d'araignées,

la femelle, qui est plus grosse, tend des pièges au mâle et le tue après l'accouplement.

Huzard fils fait mention d'une jument dont la fureur utérine ne se manifestait que de temps en temps avec de longues trêves. Très-docile dans les intervalles des accès, elle devenait intraitable pendant l'éretisme, qui durait souvent un jour ou deux, quelquefois même trois.

Rice a vu un troupeau de buffles qui après avoir flairé le sang d'un tigre blessé en suivirent avec fureur les traces, parcoururent et dévastèrent la forêt, fouillèrent la terre, et enfin, arrivés au dernier paroxysme de la fureur, engagèrent entre eux le combat, malgré les efforts de leur gardien (Brehm, II, 55).

On observe aussi chez les animaux, des adultères, quelquefois suivis, comme chez les hommes, du meurtre de l'époux.

Charles Vogt raconte que depuis quelques années un couple de cigognes faisaient leur nid dans un village près de Salette. Un jour on nota que quand le mâle était à la chasse, un autre, plus jeune, venait courtoiser la femelle. D'abord il fut repoussé, puis toléré, puis accueilli; et à la fin les deux adultères volèrent un matin sur la prairie où le mari chassait aux grenouilles, et le tuèrent à coups de bec (Figuier, *Les oiseaux*, 1877).

Même la colombe, l'innocente colombe, est quelquefois adultère et envieuse et méchante envers ses compagnes, devant lesquelles elle cache sous ses ailes l'aliment dont elle n'a pas besoin. — Quand on enlève à un mâle sa colombe, il vole aux colombiers voisins et force les femelles des autres à le suivre.

[Retour à la table des matières](#)

10.— Agglomération. — Ici, je noterai une autre forme analogie avec les causes des crimes chez les hommes : ce sont les grandes agglomérations.

L'instinct amoureux non satisfait, comme cela arrive dans les écuries, dans les étables, dans les sociétés d'hyménoptères, chez les gallinacés domestiques, pousse ces animaux aux plaisirs contre nature.

Un crime comparable, pour les conditions organiques, au viol sur des mineurs, ou mieux encore à la blessure grave suivie de mort, a été observé par Huber chez les fourmis mâles. Quand elles manquent de femelles, elles violent les ouvrières qui, ayant des organes sexuel atrophies, en souffrent gravement et en meurent (Huber, sur les abeilles, t. II, p. 443). — Un exemple plus frappant encore a été

observé par Houzeau : un coq viola un jeune poulet mâle qui en resta souffrant pendant plusieurs jours (II, 291).

Lessona a vu en Égypte, dans les clos où l'on renfermait pendant la nuit plusieurs ânes ensemble, ces animaux commettre des actes sodomiques quand les femelles leur manquaient.

Au musée de Turin on conserve encore deux mélolontes mâles accouplés et momifiés (Camerano).

Les vaches taureliennes sont ainsi nommées parce qu'elles remplacent le taureau auprès de leurs compagnes. Dans les grands poulaillers, où les mâles sont peu nombreux, la poule se comporte souvent comme un coq : de même, on observe des actes semblables entre les mâles dans les grands haras où les juments font défaut (Scarcey).

Un délit, analogue à la bestialité chez l'homme, est l'accouplement du cygne avec l'oie, et l'élan ou du bison avec la vache, accouplement qui donne des produits stériles et qui constitue des actes nuisibles aux deux espèces (Houzeau, II, 295). Houzeau a vu des chiens s'accoupler avec des louves et même un chien épris d'une trigrresse. Aux environs de Turin on voit souvent des crapauds répandre leur sperme sur les œufs des grenouilles qui habitent les mêmes marécages (Lessona).

Ainsi Espinas (Sociétés animales), p. 380, parle de mules qui, pour obéir à un instinct morbide de maternité, savent par des artifices soustraire des poulains à leurs mères, se font suivre par eux; et, ne pouvant les nourrir, les laissent mourir de faim, en commettant, ainsi, un rapt de mineurs suivi d'infanticide.

Les perroquets, bien que frugivores d'ordinaire, se jettent quelquefois sur leurs compagnons et leur vident le cerveau avec le bec (Brehm, II, 42).

Brehm (IV, p. 694), raconte que les cigognes massacrent souvent les petits de leurs compagnes sous leurs yeux, de même qu'elles tuent les membres de la tribu qui au moment de l'émigration se refusent à les suivre ou sont incapables de partir. Il ajoute que si, parmi ces oiseaux, il en est qui tolèrent le voisinage de leurs semblables, et s'y complaisent même, il y en a d'autres qui ne veulent pas même les voir de loin.

11. — Association de malfaiteurs parmi les animaux. — Les castors sont ordinairement doux et sociables. Toutefois Figuiet raconte que trois castors s'étaient établis ensemble dans un endroit convenable au bord d'un fleuve et y avaient bâti leur édifice, tandis qu'un quatrième vivait solitaire. Il allèrent un jour le trouver et en eurent un accueil hospitalier. Mais quand le solitaire vint leur rendre visite, ils le tuèrent.

On lit dans Gioia qu'un petit chien, maltraité par un dogue, amoncela pendant plusieurs jours de suite des os dans la cave de la maison, après quoi il invita au banquet une quantité de chiens du voisinage; quand ils furent bien repus, il les excita à le venger de son ennemi et atteignit son but (Gioia).

On voit, ici, que chez les animaux domestiques et chez ceux qui vivent en troupes les germes de l'association de malfaiteurs se dessinent déjà, phénomène qu'on croirait essentiellement propre à l'espèce humaine; et ces germes sont évidemment déterminés par les grandes agglomérations. En voici d'autres preuves :

L'amiral Sullivan racontait à Darwin, qu'il avait transporté un jeune étalon anglais et huit juments dans les îles Falkland, où se trouvaient déjà deux étalons sauvages, chacun auprès d'un petit troupeau de juments. Ces deux étalons, qui ne se rencontraient jamais sans se quereller, cherchèrent d'abord à combattre, chacun en particulier, le cheval anglais et à chasser ses juments. N'y ayant pas réussi, ils s'associèrent ensemble et vainquirent l'intrus.

Un fait semblable a été observé au parc de Chillingham; plusieurs bœufs sauvages s'y disputaient la suprématie; un jour on vit deux des plus jeunes bœufs attaquer de commun accord le vieux chef, le renverser et le laisser roide sur le terrain, si bien que les gardiens le croyaient mortellement blessé. Mais quelques jours après l'un des deux jeunes bœufs s'approcha seul du bois où était tombé le vaincu; et voilà que celui-ci, qui avait couvé sa vengeance, sort du bois et tue en peu de temps son jeune adversaire.

[Retour à la table des matières](#)

12 — Escroquerie. — De même que l'association de malfaiteurs, l'escroquerie ne se manifeste qu'au milieu des grandes agglomérations d'animaux domestiques, et seulement parmi les plus intelligents, tels que les chevaux de troupe, les singes et les chiens apprivoisés.

Nous ne pouvons oublier, dit Lacassagne, qu'il y a des cas authentiques de simulation et de tromperie, à laquelle certains animaux recourent pour éviter une fatigue ou pour se procurer un avantage.

Ainsi, dit-on, il n'est pas rare de rencontrer dans les écuries militaires des chevaux qui feignent de boiter ¹⁹ pour ne pas aller à l'exercice (Lacassagne).

La Coste raconte qu'un chien, pour détourner ses compagnons d'une certaine place au coin du feu, où il aimait se coucher, allait faire un vacarme effroyable dans la cour, et tandis qu'ils accouraient en masse, reprenait tranquillement sa place favorite.

Un chimpanzé malade avait été nourri avec des gâteaux; quand il fut rétabli, il faisait souvent semblant de tousser pour se procurer ces friandises (Lombroso, Uomo bianco, Padova, 1871).

On lit dans la Revue scientifique, 1884, l'histoire d'un chien qui avait été habitué à aller lui-même s'acheter chaque jour un gâteau en déposant un sou chez le marchand. Mais un jour, au lieu de monnaie, il laissa un bouton métallique, et sans attendre qu'on lui donnât le gâteau, il le saisit lui-même et s'enfuit. Le lendemain son maître voulut bien lui donner le bouton pour monnaie, mais il le refusa.

[Retour à la table des matières](#)

13 — Vol. — Le Cercopithecus monas est un véritable filou. Tout en recevant vos caresses, il glisse ses mains dans vos poches, vous vole et cache les objets volés dans les draps, dans les couvertures (Brehm).

Un gros chien à Rennes ²⁰ était soupçonné de voler et de manger des moutons; mais son maître le niait, parce qu'il ne l'avait jamais trouvé sans muselière. Une fois il le surveilla attentivement et vit qu'au tomber de la nuit il détachait lui-même sa muselière et après avoir dévoré sa proie, se lavait le museau dans l'eau, se remettait la muselière et retournait vite au chenil (Rousse, I. c.).

¹⁹ Ce même fait m'a été attesté par M. le capitaine Aglieri, vétérinaire militaire, et par M. Arachequesne, capitaine de cavalerie. Cependant MM. les professeurs Lessona et Lombardini, auxquelles j'ai communiqué les épreuves de ce chapitre, doutent fort de l'exactitude du fait.

²⁰ Ce fait aussi est jugé peu vraisemblable par Albrecht, Lessona, Lombardini, et j'en laisse toute la responsabilité à M. Rousse, en observant toutefois que le fait peut vraiment s'être produit par une de ces conditions individuelles fort rares (génie), qui se rencontrent chez les animaux domestiques comme chez l'homme.

Ce serait bien là un exemple de vol avec préméditation et en opposition avec les résultats désormais héréditaires obtenus par l'éducation chez ces espèces domestiques.

Un fait semblable s'observe chez l'abeille, le plus laborieux des animaux : quelques tribus s'adonnent peu à peu au vol et deviennent souvent de véritables criminels d'habitude.

Buchner dans sa Vie psychique des bêtes parle des abeilles voleuses qui, pour s'épargner la peine, attaquent en masse les ruches bien fournies, font violence aux sentinelles et aux habitants, pillent les ruches et en enlèvent les provisions. Après avoir répété ces entreprises, quelquefois sans succès, elles prennent goût au pillage et à la violence dont elles font, comme dans les pays où règne le brigandage, une véritable propagande; elles recrutent des compagnes toujours plus nombreuses, et finissent par constituer de véritables colonies d'abeilles- brigandes. Il y a aussi des individus isolés qui vivent de rapine et cherchent à s'introduire inaperçus dans les ruches étrangères; leur allure timide prouve qu'ils sont forcés de se cacher et qu'ils ont conscience de leur de leur méfait.

On a vu les babouins s'associer par centaines pour mieux piller les vergers d'accès difficile : le plus âgé et le plus rusé, après avoir étudié le terrain, s'avance le premier et laisse une sentinelle au point le plus menacé; puis ils se disposent en chaîne et se transmettent l'un à l'autre la proie que le dernier de la chaîne dépose dans une cachette commune; quand la sentinelle aperçoit quelque danger, elle donne le signal, la chaîne se rompt, tous les babouins fuient, portant chacun un fruit dans la bouche, à la main et sous les bras. Si le danger augmente, ils jettent d'abord le fruit qu'ils portent sous le bras, puis celui qu'ils ont dans la main et en dernier lieu celui qu'ils tiennent dans la bouche (Franklin).

Mais il faut remarquer, à ce propos, qu'on n'observe pas chez les animaux la différence trouvée par Spencer (Revue philosophique, 1881) pour le penchant au crime dans les sociétés primitives, qui y sont plus enclines si elles sont guerrières et moins si elles sont industrielles. Souvent, en effet, on rencontre un instinct criminel très-prononcé chez la fourmi, chez l'abeille et chez l'éléphant, qui pourtant représentent dans le monde zoologique de véritables sociétés industrielles.

[Retour à la table des matières](#)

14. — Boissons alcooliques, etc. — Une autre cause de crime, commune aux hommes et aux animaux, est l'usage des boissons alcooliques et d'autres substances qui irritent les cellules nerveuses. Les animaux intelligents montrent plus de penchant que les autres pour ce vice et en deviennent, comme les

hommes, plus portés aux actes criminels. Ainsi nous avons parlé des abeilles voleuses par penchant naturel.

Or, Buchner dit qu'on peut produire artificiellement de ces abeilles voleuses à l'aide d'un aliment consistant en un mélange de miel et d'eau de vie. Comme l'homme, les abeilles prennent bientôt goût à cette boisson qui exerce sur elles la même influence pernicieuse : elles deviennent irritables, ivrognes, et cessent de travailler. La faim se fait-elle sentir? Elle tombent, comme l'homme, d'un vice dans un autre et se livrent, sans scrupule, au pillage et au vol.

Les fourmis narcotisées par le chloroforme ont tout le corps paralysé, sauf la tête avec laquelle elles mordent tout ce qui vient à leur portée (Forel, Les fourmis).

Les pasteurs d'Abyssinie avaient observé que les chèvres mangeaient la fève parfumée d'un arbre de leurs montagnes; après en avoir goûté elles devenaient pus vives, plus animées : elles folâtraient dans les rochers, se poursuivaient l'une l'autre et se livraient quelquefois à des luttes acharnées. L'homme goûta de ce fruit et trouva le café (Houzeau, II).

On sait que dans la secte des Assassins d'Orient la fureur homicide était excitée par un mélange de graines de chanvre et d'opium. Awister eut l'occasion d'observer ce même phénomène dans les vaches (Pierquin).

Magnan a vu les chiens les plus dociles devenir méchants après un usage continu de boisson alcooliques. Moi-même j'ai observé un fait semblable chez des coq empoisonnés avec du maïs gâté, tandis qu'auparavant, étant nourris avec du maïs bien conservé, ils étaient très-pacifiques.

[Retour à la table des matières](#)

15. — Aliments. — Une autre cause commune du penchant au crime chez l'homme et chez les bêtes c'est l'usage de la viande. Non seulement les carnivores sont les plus féroces de tous les animaux, mais encore les animaux d'un naturel doux, tel que le chien, l'éléphant, deviennent indomptables et cruels lorsqu'ils sont nourris de substances animales.

Les éléphants dits mustof, employés dans les Indes orientales comme bourreaux, sont nourris de chair tout exprès (Jacolliot, I, p. 225).

À Alfort des chiens et des chevaux soumis à un pareil régime, devinrent féroces.

16. — Éducation. — Comme chez l'homme, une éducation spéciale, un dressage, peuvent développer des instincts criminels chez des animaux qui n'en ont pas naturellement. L'homme a souvent dressé les animaux au meurtre : les Indiens l'éléphant, les Hottentots le bœuf. Borecillo, le chien des Français à Saint-Domingue, qui dévorait les Indiens et recevait la paie de trois soldats est devenu célèbre. Dans ces cas cependant le crime serait plutôt de l'homme dresseur que de l'animal dressé par lui (Lacassagne, l. c.).

[Retour à la table des matières](#)

17. — Cette série d'actes a évidemment beaucoup plus d'affinité avec ceux de l'homme civilisé appelle des crimes; elle s'en rapproche par ce phénomène, que je pourrais appeler de l'individualité, en opposition ouverte avec les habitudes plus générales, innées et acquise, que l'on trouve dans la même espèce; elle s'en rapproche encore par le fait que ces actes nuisent à l'espèce ou à l'individu lui-même, comme les vengeances violentes des fourmis contre leurs compagnes ou contre les aphides, le meurtre de la femelle ou des petits, la sodomie.

Quand on réfléchit (comme dit très-justement M. Ferri) que sur cent chien, chevaux ou éléphants, ce ne sont pas tous ces animaux, mais seulement un ou deux, qui se montrent méchants, querelleurs, indomptables; que sur cent chats il y en a bien peu qui négligent ou tuent leurs petits, on ne peut nier que cette perversité ne soit due à une tendance toute personnelle et inconnue aux autres individus de la même espèce auxquels, grâce à leur tempérament individuel, le meurtre de leurs semblable répugne tout autant qu'il plaît aux premiers.

Il y a aussi un rapprochement à faire quant à la forme du crime, comme par exemple dans la préméditation avec guet-apens (chiens voleurs et singes) et dans la tendance au vol des abeilles qui, une fois acquise, se perpétue ensuite et s'étend avec l'impunité, prenant le caractère du crime habituel et présentant à la fois la première ébauche du brigandage; par contre il y a encore un rapprochement dans l'instantanéité d'autres actes, déterminés par des causes violentes, instantanéité qui est propre aux délits produits par la passion, par le point d'honneur, par l'antipathie, etc.

Mais l'analogie la plus frappante est celle des cause qui vues à grands traits paraissent les mêmes chez la bête et chez l'homme : elles sont la vengeance ou l'amour, l'agglomération, l'usage d'aliments spéciaux, de la viande, de l'alcool, ou encore d'hérédité.

Ce qui paraît ensuite de la plus haute importance, ce sont les cas où le crime et la folie, tout comme nous allons voir chez l'homme, se confondent d'une manière inextricable. Tel est le cas où l'on voit les tendances criminelles naître soit

inopinément après les couches, dans la vieillesse, soit dès la naissance, grâce à l'hérédité et surtout par la suite d'une conformation vicieuse du crâne qui est précisément la cause la plus fréquente du penchant inné au crime (microcéphalie frontale des chevaux), en donnant lieu, chez les bêtes aussi, à une perversité sans motif extérieur et en contraste complet avec le caractère des autres individus de leurs espèces.

[Retour à la table des matières](#)

18. — Météores. — Peut-être une étude plus longue et dirigée par une main plus habile permettra-t-elle de découvrir d'autres analogies; comme par exemple l'influence des conditions atmosphériques, qui est si grande chez les hommes.

Du reste quelques observateurs ont déjà signalé le fait que les animaux de la même zone sont plus féroces dans la zone torrides que dans les régions moins chaudes de l'Amérique (Rousse, l. c.) et que les lions de l'Atlas sont beaucoup moins redoutables que ceux du désert. On sait aussi que dans la saison la plus chaude, surtout à l'approche d'un orage, les bœufs sont quelquefois pris d'un véritable accès de fureur, durant lequel ils s'élancent contre les personnes et contre les arbres, jusqu'à ce que l'orage éclate et qu'une pluie torrentielle vienne les calmer.

19. — Misonéisme. — l'horreur de la nouveauté. — Peut-être, comme nous le verrons chez les peuples barbares, une autre cause de délit est-elle fournie aux animaux intelligents par l'antipathie qu'ils témoignent pour toute nouveauté qui les surprend et les effraie et que probablement ils considèrent comme une offense personnelles, peut-être même comme un attentat. Bret Harte a souvent observé chez les chiens un véritable fanatisme conservateur : ils aboyaient et s'acharnaient contre les chemins de fer, le gaz, la musique, quand ils les rencontraient pour la première fois. Certains chevaux, habitués à être montés par des officiers en uniforme, se cabrent et jettent par terre leur cavalier s'il n'a pas au moins une casquette militaire. Un singe couvert d'un habit de femme, une poule blanche vernie de vert furent repoussés rudement par leurs compagnons qui auparavant leur témoignaient de l'amitié (Revue scientifique, 1884).

20. - Nous avons vu des analogies fort curieuses dans la conformation du crâne. Il se peut bien qu'une étude exacte des individus nous révèle une différence dans la physionomie; et ici je rappellerai quel les espèces les plus féroces ont souvent une physionomie spéciale qui présente en germe quelque analogie avec celle des criminels : ainsi l'œil infecté de sang du tigre, de l'hyène, est vraiment propre aux assassins. « Les oiseaux de proie, dit Brehm (N.5), ont le bec court, recourbé, la mâchoire supérieure souvent munie d'une dent pointue à laquelle correspond dans la mâchoire inférieure une entailure; l'orbite grande

(comme chez les criminels), et infectée de sang ». Chez les insectes, auxquels manque la physionomie par suite de l'immobilité de la face, la force des mandibules désigne les espèces qui vivent de proie, et nous verrons que c'est là un caractère des criminels.

[Retour à la table des matières](#)

21. — Quoiqu'on s'efforce d'établir des distinctions, il faut bien l'avouer : il y a une continuité, un passage insensible de plusieurs de ces actes que nous appelons criminels à ceux qui ne constitueraient un crime que pour l'homme. Ainsi les vols des singes, les vengeances des chiens, les meurtres des fourmis peuvent, jusqu'à un certain point, rentrer dans la catégorie du meurtre accompli sur un champ de bataille, de celui qui a pour but la conquête des aliments, ou qui résulte de la lutte pour l'existence — tout comme le meurtre par cupidité, qui, par conséquent, doit être ramené à la première catégorie. Bien des meurtres avec cannibalisme, bien des parricides et des infanticides qui s'observent par exemple chez quelques espèces de *Chaetocompa*, chez les ours, les loups, sont déterminés, comme dans nos disettes, par la concurrence vitale; car la fécondité excessive finit par être nuisible à la prospérité de l'espèce. Dans ces cas la destruction des individus sert à maintenir l'espèce. Il en est de même dans les cas où l'on sacrifie les nouveaux-nés malades qui offrent peu de chances de vitalité, comme chez les poules. La fréquence même de ces actes chez quelques espèces prouverait qu'ils ne sont pas toujours anormaux. Cette férocité même, non provoquée, qui reproduit chez les animaux domestiques le type de la méchanceté brutale des criminels peut très-bien s'expliquer par la reproduction des tendances ataviques (comme chez le chien qui se rattache au loup), par un effet des conditions organiques du cerveau, comme cela se trouve évidemment dans les chevaux à nez busqué. — Et alors quelle différence peut-il y avoir entre ces actes et les meurtres que les *Rossolis* et les *Dionées* commettent à cause de leur structure organique?

Comment ne pas conclure que, dès sa première manifestation, le crime est lié aux conditions de l'organisme, qu'il en est l'effet direct?

III.

Équivalent de la peine chez les animaux et chez l'homme

[Retour à la table des matières](#)

1. – La peine. – Il y aurait encore une différence bien marquée dans les deux séries, s'il était vrai, comme plusieurs juristes, par exemple, notre Ferri, semblent disposés à l'admettre, que certains animaux témoignent une sorte de repentir des fautes commises. Il est positif que les abeilles voleuses hésitent avant et après leurs exploits, comme si elles craignaient une punition.

M. Harachequesne me racontait qu'un singe qui lui appartenait, laissé seul au logis, avait fait de grands dégâts dans la maison : lorsque ses maîtres rentrèrent, il se cacha si bien qu'on eut toutes les peines du monde à le retrouver : après avoir été grondé et châtié il resta huit jours sans vouloir prendre de nourriture.

Brehm nous décrit la scène charmante d'un singe qui commettait un vol dans sa chambre, tandis qu'il feignait de dormir : l'animal regardait avec hésitation autour de lui : et s'arrêtait toutes les fois que son maître faisait quelque mouvement et semblait sur le point de s'éveiller.

Chaillu possédait un chimpanzé qui pour lui voler des bananes s'approchait de son lit, épiant ses mouvements pour s'assurer s'il était bien endormi; Chaillu venait-il à s'éveiller? Le singe s'enfuyait en jetant le fruit volé; mais, s'il en avait le temps, il remettait le fruit à sa place et venait faire mille caresses à son maître pour lui donner le change.

À mon avis, tous ces actes ne sont dus qu'à la peur du châtiment qui suit ordinairement la faute, juste comme cela s'observe chez les voleurs habituels.

Ici on pourra m'objecter que les animaux infligent eux-mêmes de véritables punitions à leurs petits et à leurs sujets.

Quand les singes sont réunis en troupe, écrit Brehm, une lutte s'engage entre eux pour le commandement; le plus robuste l'emporte; et si l'un d'eux refuse ensuite d'obéir, on le met de force à la raison : coups de poing et coups de dent pleuvent sur lui. Entreprennent-ils en cachette une expédition? ajoutes l'auteur; si

quelque petit crie et fait du tapage, les vieux, pour le punir, le frappent et le soufflettent.

Toutefois, ici encore, il me semble qu'il s'agit tout simplement d'un mouvement d'impatience des parents ou des chefs, qui se voient mal compris et désobéis de leurs petits ou de leurs inférieurs. C'est ce qui nous arrive plus souvent que nous ne croyons, lorsque, à l'égard de nos enfants, nous nous donnons l'air de venger un droit, tandis qu'au fond nous sommes bien loin d'obéir à un principe d'éducation ou à un sentiment de justice, mais ne cherchons le plus souvent qu'un prétexte pour justifier nos emportements.

Je suis encore moins disposé à admettre l'existence de peines dictées et infligées par les animaux réunis en société, peines analogues à celles inscrites dans nos codes ou plutôt à celles des tribus sauvages qui prodiguent la mort pour la moindre faute.

Neander raconte que dans la bourgade de Tangen en Bavière plusieurs cigognes vivaient en bon accord entre elles. Un jour cependant une femelle se laissa séduire par un jeune mâle, en l'absence de son époux. Celui-ci revenu à l'improviste, se voyant trahi, l'aurait fait comparaître devant un tribunal composé de toutes les cigognes de l'endroit, qui étaient justement réunies pour leur voyage automnal, et qui firent justice en déchirant la coupable (Figuier, l. c.).

Dans l'Écosse septentrionale et dans les îles de Feroë, on voit souvent des troupes de corneille mettre à mort quelques-unes de leurs compagnes coupables (Id.).

Linnée raconte qu'une hirondelle, était retournée à son nid, le trouva occupé par un moineau. Tous ses efforts pour l'en déloger restèrent infructueux. Elle eut, alors, recours à ses compagnes qui arrivèrent portant dans leurs becs du mortier et murèrent l'intrus dans le nid usurpé.

Les cynocéphales sont des voleurs accomplis. Quand ils mettent au pillage une plantation, ils placent une sentinelle qui, à l'approche de l'homme, pousse le cri d'alarme; cette sentinelle est toujours très-vigilante, car elle sait que ses compagnons lui infligeraient la peine de mort, si elle maquait à son devoir.

Les habitants de Smyrne, qui savent jusqu'à quel point les cigognes mâles poussent le sentiment de l'amour conjugal, s'amusent à mettre dans les nids de ces oiseaux des œufs de poule. À la vue de ce produit insolite le mâle entre en fureur et livre son épouse aux autres cigognes qui accourent et la déchirent (Figuier, l. c.).

Évidemment c'est de notre part une interprétation toute gratuite, que de vouloir reconnaître dans les autres animaux la même horreur de l'adultère et les

mêmes rites et coutumes judiciaires qui existent parmi les hommes surtout parmi les hommes civilisés; car chez les animaux l'adultère pourra tout au plus provoquer un acte de colère de la part de l'époux outragé (et nous verrons combien cela est déjà rare chez l'homme sauvage qui pendant longtemps ne le considéra point comme un délit); mais la tribu restera certainement impassible, n'y voyant, après tout, aucun de ses intérêts lésé. Et si chez les cynocéphales la tribu entière condamne à mort une sentinelle négligente, il me semble qu'ici encore il ne s'agit que d'un mouvement de vengeance provenant du coup manqué, du danger qu'on a couru. Mais cela ne prouve en rien la conscience d'un droit, ni la délibération d'une peine, pas plus qu'on ne saurait reconnaître ce caractère dans les homicides commis par les brigands sur leurs compagnons pour des causes semblables, où dans les entraînements de la fureur populaire qui n'ont, certes, rien à démêler avec le sentiment du droit.

Supposant que ces faits soient vrais, je n'y verrais qu'un nouvel exemple de ces associations de malfaiteurs parmi les animaux dont on a donné plus haut des preuves nombreuses, associations qui, dans ces circonstances, se transforment de fait, sinon d'après les intentions des individus, en actions juridiques.

En d'autres termes, si dans les faits exposés plus haut, nous apercevons l'embryon du crime, ici nous entrevoyons celui de la peine, bornée encore à la phase de la vengeance et précisément de la vengeance par association, comme chez les peuples barbares qui nous ont transmis le jury, mais sans arriver jamais à la phase de *l'indemnité* qui est une création de sauvages un peu plus avancés dans la civilisation (V. le chap. II).

[Retour à la table des matières](#)

2— La peine chez les animaux domestiques; les succédané pénéaux. — Il est certain qu'à l'aide des châtiments nous réussissons à modifier dans certains animaux quelques-unes de leurs habitudes; non toutes cependant, ni chez tous les sujets. Nous cherchons à développer chez eux une certaine moralité qui consiste à nous procurer le plus grand profit avec le moindre dommage; et nous atteignons ce but tantôt par des moyens cruels, tantôt par la ruse.

Allen raconte que dans les Indes les singes lui dérobaient continuellement son sucre. Ne pouvant à cause des préjugés du pays les punir avec sévérité, il imagina de prendre quelques-uns de leurs petits, les saupoudra de sucre mêlé d'émétique, puis les rendit à la liberté. Les parents, que ce rapt avait fort affligés, furent transportés de joie à leur retour et se mirent à les lécher. Ils le faisaient d'autant plus volontiers, qu'ils y trouvaient le goût du sucre. Mais bientôt ils furent pris de crampes et de vomissement, et dès lors ils ne retournèrent plus chez celui qu'ils regardaient comme un traître (Brehn, I, 100). Ce qui rend ces animaux si audacieux et si voleurs dans les Indes, c'est justement la superstition des

indigènes qui les considèrent comme des êtres sacrés et se gardent bien de les punir. – M. Ferri raconte qu'un jeune homme, pour déshabituer son chien de se tenir continuellement à ses pieds durant son repas, recourut au stratagème suivant : toutes les fois qu'on mettait la table il fermait les portes de la salle à manger, et, montrant au chien la nappe blanche, le frappait à tour de bras. À partir de ce moment, le chien se sauvait aussitôt qu'il apercevait de loin la nappe (L. Ferri, *La teorica dell'imputabilità e la negazione del libero arbitrio*, Bologna, 1881).

Mais il y a des animaux, dit Brehm, chez lesquels ni les menaces, ni les peines les plus cruelles ne perdent jamais l'habitude du vol. – Parmi les singes, les babouins se laissent dresser avec les menaces et le fouet; sur les cynocéphales, au contraire, les tentatives de dressage n'aboutissent presque à rien (Brehm, I, 120, 109; Ferri, l. c.).

Pour ce qui concerne l'efficacité des peines, l'observation exacte a démontré que chez les animaux susceptibles de domesticité on obtient souvent bien plus avec un bon traitement ou des mesures indirectes qui flattent leur vanité ou leur gourmandise, qu'avec les tortures, souvent d'autant moins efficaces qu'elles sont plus cruelles.

Un muletier me racontait qu'au Mont Cenis les mulets et les ânes chargés se refusent à marcher sur une route qu'ils ne connaissent pas; s'ils sont habitués à prendre leur repas dans un endroit déterminé, il est absolument impossible de leur faire dépasser à jeun. On a beau les fouetter, ils se cabrent et n'avancent pas, quand même il ne s'agirait que de parcourir l'espace de quelque mètres. Or, en pareil cas, me disait le muletier, on réussit beaucoup mieux en leur donnant tout de suite à manger qu'en les fouettant. Quand il s'agit d'une route nouvelle qu'ils refusent de suivre, le mieux est, pour vaincre leur obstination, de leur faire d'abord parcourir cette route sans fardeau en leur donnant à manger à l'arrivée; cela fait, ils reprennent la marche avec la charge, sans opposer la moindre résistance.

Il y a bien des années que Lessona (*Sulla conformazione esterna del cavallo*, 1829) faisait cette observation : « Quand un cheval commet accidentellement une faute il ne faut pas l'en punir, à moins que cette faute ne lui devienne habituelle; car la peur des punitions trop fréquentes l'y fait retomber encore plus souvent.

« En général, si l'on attend jusqu'à l'âge du développement complet, si l'on a recours avec discernement aux punitions légères, mais surtout si l'on traite l'animal avec douceur, on obtient bien plus que par les mauvais traitements, dont le résultat le plus clair est de rendre l'animal vindicatif ».

Même avec les chevaux les plus méchant, dit Rodet (l.c.) la douceur fait plus que la sévérité : celle-ci réussira peut-être à modifier les individus faibles; mais les plus vigoureux résisteront à tous les efforts.

Tout cela confirme déjà pour le monde animal ce que nous allons voir chez l'homme, le peu d'utilité des peines et la possibilité d'obtenir des résultats meilleurs par des moyens moins brutaux, par les succédanés de la peine dont nous parlerons dans la dernière partie de cet ouvrage.

Première partie : Embryologie du crime

Chapitre 2

Le crime et la prostitution chez les sauvages ²¹

I.

Le crime et la prostitution chez les sauvages

[Retour à la table des matières](#)

²¹ PORR, Aetimologische Forschungen, 1867. – BÖTTINK und ROTH, Sanscrit-Wörterbuch. – PICTET, Origines indo-européennes, vol. II, p. 490. – PEYRON, Lexicon linguae copticae. – GESENIUS, Lexicon linguae hebraicae. – VANICEK, Aetimologischen Wörterbuch, 1874. – TSCHUDI, Ueber die Kueka-Sprache, 1862. – FERRI, Omicidio, 1883. – MARZOLO, Monumenti storici rivelati coll'analisi delle parole, 1857. – LOMBROSO, l'uomo bianco e l'uomo di colore, 2^a ed., Torino, 1892. – JOLY, l'homme avant les métaux, 1882. – RADIQUET, les derniers sauvages, 1881. – HOVELAQUE, Les débris de l'humanité, Paris, 1881. – D'AZARA, Viaggi nell' America, 1835. – DUFOUR, Histoire de la prostitution, 1836. – BAR, Deutsches Strafrecht, Berlin, 1882. – LETOURNEAU, Science et matérialisme, Paris, 1879. – ID., La Sociologie d'après l'Etnographie, Paris, 1880. – LUBBOCK, I tempi preistorici e l'origine dell' incivilimento, Torino, 1875. – DARWIN, L'origine de l'homme. – LE BON, l'homme et les Sociétés, 2 vol., Paris, 1882. – DE NADAILLAC, Les premiers hommes et les temps préhistoriques, Paris, 1881. – HOUZEAU, l. c., vol II. – MAURY, la terre et l'homme, Paris, 1877, 4^{ème} édition. – HARMANN, Les peuples de l'Afrique, Paris, 1880. – DE QUATREFAGES, L'espèce humaine, Paris, 1879. – ID., Histoire des Tasmaniens, Journal des savants, 1878. – Dictionnaire des sciences anthropologiques, Paris, 1881, 1882. – SPENCER, Principes de sociologie, Paris, 1878. – TYLOR, La civilisation primitive, Paris, 1876-78, 2 volumes. – C. VOGT, Anthropophagie et sacrifices humains, Bologne, 1873. (Extraits des comptes-rendus du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques). – N. MARSELLI, Origini dell'umanità, Torino, 1879. – DOUMAS, Les chevaux du Sahara, 1853. – SCHORTT, Transaction of the Ethnological Society, VII. – DAVY, Ceylan. – EARLE, Residence in New Zealand. – NOVARA-REISE, Wien, 1857-58. – LOISELEUR, Les crimes et les peines, 1883.

Quand on veut étudier le crime chez les sauvages et chez nos premiers ancêtres, on rencontre la même difficulté qui se présente dans l'étude des animaux. Comme chez ces derniers, le crime chez les sauvages n'est plus une exception, mais la règle presque générale. Aussi confond-il dans ses origines avec les actions les moins criminelles.

Cela se voit déjà dans les langues.

Suivant Pictet le mot *crimen* (crime) dériverait du mot sanscrit *karman* qui équivaut à action – *kri*, faire (Vanicek n'admet pas cette étymologie et fait dériver *crimen* de *kru*, entendre; *croemen*, *accusatio*). Dans tous les cas il y a le mot *apaz*, qui veut dire en sanscrit *pèché*, qui semble correspondre à *apaz*, œuvre, *opus* – (et le mot latin *facinus* vient de *facere*) – culpa dériverait, selon Pictet et Pott, de *kalp*, *klrp*, en sanscrit *faire*, *exécuter*.

Il n'y a pas donc pas dans l'origine une différence bien nette entre l'action et le crime.

Selon Pictet « il y a dans le sanscrit une centaine de racines qui expriment l'idée de *tuer*, de *blessar* (quelques-unes sont arrivées jusqu'à nous, comme par exemple *mar*, *mori*, *nac han*), sans compter les dérivations secondaires. C'est là, dit-il, un phénomène difficile à expliquer ». – Pour nous, nous le trouvons au contraire très-naturel, considérant qu'il en est de même des argots. Les synonymes abondent pour les actes qui se répètent le plus souvent.

Toutes les langues s'accordent à nous présenter la rapine et le meurtre comme la source première de la propriété. – En latin *praedium* dérive de *proedari*.

En sanscrit *kshi* exprime l'idée d'anéantir, de finir, de tuer, de dévaster, de posséder. – *Ska-Ski*, *ksit* signifient habiter, rendre habitable, et *ska*, offenser, anéantir; *ski*, voler (Vanicek, II; Böttlingk).

Amahi (copte) a le sens d'arracher, chasser, posséder; *moon* (copte) celui de pêcher, chasser au rivage, prendre par force, demeurer.

Jarass en hébreu veut dire prit, expulsa, posséda; – *Bazan* et *akas* arracha, piller, posséda. – En péruvien (Tschudi, l.c.) *coran* signifie chassa, guerroya, posséda, etc. – En tahitien *tao*, lance et propriété; *champi*, héros et voleur.

Le sanscrit *gur*, vaincre et manger – deux actes communément associés dans les coutumes des tribus nègres – rappelle le *pau* tahitien, qui veut dire être vaincu, être mangé, et fait entrevoir quel but moral avaient les batailles. De même le mot sanscrit *ga-vishla*, guerre et recherche de vaches, démontre le but des entreprises guerrières de l'époque.

Le *fuv* latin, voleur (qui selon Vanicek dérive de *bahr*, porter), comme le *ganav* hébreu, comme le *sten* sanscrit, correspond à mettre de côté, cacher, couvrir (*gonav*). De même (mot grec) en grec veut dire cacher et voler et dériverait à son tour de *harp-hlap*, qui signifie en sanscrit cacher et voler (Vanicek, op. cit.). et le (mot grec) en grec (d'où vient le mot pirate), veut dire risquer.

En allemand *sthelen*, a le sens étymologique de cacher; le *sbiäla*, suédois, qui s'employait autrefois pour rendre l'idée de cacher, a acquis, aujourd'hui, la signification de voler. En latin *latreo* (-onis) vient de *latet*, être caché; cela se rapporte du reste à l'habitude qu'ont les voleurs de se cacher pour tendre des pièges, des guet-apens.

Même la mythologie, cette science préhistorique, nous fait assister au triomphe du crime dans le ciel.

Dans les îles Fidji il y a le dieu des adultères (Tumanhanga) et celui des assassins (Ravuvavu). La déesse (Laverna) était la déesse des voleurs (chez les Romains), – Les Péruviens avaient la déesse des parricides, des infanticides. On adorait en Grèce et à Rome la Vénus *divaricatrix*, la *Périvasia* ou *cullatrix*, la *Callipyge*, la *Lubrica*, à laquelle on offrait des phallus d'or, et la *Castina*, la Vénus des sodomites.

II

Homicide ²²

[Retour à la table des matières](#)

1. – *Avortement.* – L'accroissement excessif de la population, comparativement aux moyens naturels de subsistance, est, dans la vie sauvage, un péril continu. Cela nous explique la plupart des homicides qui, chez les peuples primitifs, non seulement se commettent avec impunité mais encore sont ordonnés souvent par la morale et la religion, et fournissent un titre de gloire.

L'avortement prémédité, inconnu aux animaux, est très-commun chez les sauvages; il faut arriver jusqu'au Zend-Avesta, pour trouver les premières prohibitions à cet égard.

Chez les Tasmaniens, les femmes ne consentent à devenir mères qu'après plusieurs années de mariage; pour conserver leur fraîcheur, elles tentent ou provoquent l'avortement en se frappant à coups redoublés sur le ventre. Il en est de même dans la Nouvelle Calédonie.

L'avortement est fort usité en Amérique, à la baie d'Hudson et dans le bassin de l'Orénique. À la Plata, les Payaguas font avorter leurs femmes dès qu'elles ont eu leur deuxième enfant; ainsi font encore les Mbayas, leurs voisins. Chez les Papous les femmes meurent jeunes, par suite de l'usage général de se faire avorter après le premier ou le deuxième enfant.

Mais c'est surtout dans les îles, où l'on rencontre moins de ressources, que l'homicide et l'avortement sont permis. À Formose, où pourtant la barbarie est moindre, l'avortement est commandé par l'utilité et la morale publique : les femmes n'y peuvent être mères avant d'avoir atteint l'âge de trente-six ans; on place à côté d'elles des prêtresses chargées de faire avorter toutes celles qui deviennent enceintes avant cette époque.

²² V. FERRI (Sull'Omicidio), et LETOURNEAU (Sociologie, pag. 145, 132 et suiv.). – PLOSS (Das Weib, I, 1884).

[Retour à la table des matières](#)

2. – Infanticides. – La même cause rend, chez les sauvages, l'infanticide fréquent. On sacrifie ceux qui viennent après le premier-né, ou le second, et, de préférence, les filles (Letourneau, p. 134). Il est en ainsi dans l'Australie et la Mélanésie.

Dans l'Inde, de Ceylan à l'Himalaya, l'infanticide est consacré par la religion; et cela, non seulement chez les aborigènes, qui sont les plus barbares, mais encore dans la classe noble, chez les Radjpoutas. Ceux-ci se croiraient déshonorés, s'ils gardaient à la maison une fille non mariée. Les insulaires de Tikopia tuent de préférence les enfants mâles : de là leur polygamie.

Au Japon et en Chine, comme le racontait jadis Marco Polo, l'infanticide était, et est encore, une façon violente d'appliquer les doctrines de Malthus. – Il en est de même chez les habitants des îles Sandwich, chez les Boschmanns, les Hottentots, les Fidjiens, les Indiens de l'Amérique du Nord.

À Tahiti, s'il faut en croire les missionnaires, les parents avaient toute liberté de tuer jusqu'aux deux tiers de leur progéniture. – Dans plusieurs tribus du Paraguay les femmes n'élevaient chacune qu'un fils, et il leur arrivait maintes fois de rester sans enfants.

Quelques tribus de l'Amérique méridionale usent assez souvent de leurs enfants comme d'un appât pour prendre les lions; dans certaines régions de l'Australie, on les tue et leur graisse est employée pour les hameçons.

Les mères Guaranies, raconte d'Azzara, tuent souvent quelques-unes de leurs filles pour donner plus de prix aux survivantes (*Voyages en Amérique*, 1835).

La mort de la mère est encore une autre cause d'infanticide, car l'usage veut alors que les enfants soient enterrés avec elle, chez beaucoup de sauvages, par exemple chez les Tasmaniens, les Peaux-Rouges, les Esquimaux. La religion leur enseigne que la mère, du fond du *Khillo*, séjour des morts, appelle son fils; et, d'ailleurs, ils ne croient pas qu'il soit possible d'élever le petit orphelin.

Il y a encore d'autres causes : les préjugés, par exemple, l'aversion pour les jumeaux. On se dit que l'homme ne peut avoir à la fois qu'un fils, et l'on regarde la naissance de deux jumeaux comme une preuve de l'infidélité de la femme. Ainsi pensent les Tasmaniens, les Moxos, les indigènes du Pérou, les Peaux-Rouges. Les Ilbos, dans l'Afrique orientale, exposent les jumeaux aux bêtes, et chassent la mère de la société. Chez les Hindous, la femme restée longtemps stérile sacrifie son premier né à la déesse Dourga. À Madagascar, on laisse mourir de faim, ou manger aux bêtes les enfants nés un jour néfaste.

C'est, quelquefois, la nécessité qui pousse à l'infanticide. Stanley a raconté qu'en Afrique, chez les Bari, souvent décimés par la famine, les femmes, désespérant d'élever leur enfants, les précipitent dans les cours d'eau.

Enfin, chez les anciens Mexicains, la société des *Ixquimani*, et, à Tahiti, celle des *Arreoi*, composée de la fleur de la population, avaient rangé parmi leurs préceptes l'infanticide; la femme qui avait élevé un enfant en était expulsée, avec la flétrissure de « porteuse d'enfants ».

Les mères Assiniennes ayant neuf enfants vivants sont obligées de tuer le dixième. On explique cela par l'impossibilité qu'il y aurait à les nourrir tous (l. c.).

[Retour à la table des matières](#)

3. – Meurtre des vieillards, des femmes et des malades. – L'abandon et le meurtre des individus incapables de travailler, que nous voyons aussi chez les animaux, résultèrent d'abord d'un excès de population. Ils se sont ensuite conservés par transmission héréditaire, comme un devoir pour les fils ou les amis lors même qu'il n'en était plus besoin.

Fitzroy dit des Tahitiens qu'ils ne se faisaient nul scrupule de mettre à mort ceux des leurs qui étaient vieux ou malades, sans excepter même les auteurs de leurs jours. Cette coutume règne dans toute la Mélanésie. Dans la Polynésie, on les chasse de la maison; quelquefois même on les enterres vivants, comme en Nouvelle Calédonie. Là, néanmoins, on les laisse plutôt mourir à l'abandon. Ainsi font encore les Cafres Matcapi, les Hottentots, et les Américains de la baie d'Hudson à la Terre de feu.

À la Nouvelle Calédonie, les victimes trouvent la chose naturelle et demandent elles-mêmes la mort; elles marchent délibérément vers la fosse où l'on doit les jeter après les avoir frappées d'une massue à la tête. Aux îles Fidji, cet usage était encore plus répandu : la religion enseignait que l'on entrerait dans la vie future au même état où l'on était en quittant la terre. Le missionnaire Hunts, invité par un jeune homme aux funérailles de sa mère, se rendit à l'invitation : à l'apparition du cortège funèbre, il fut surpris de ne point voir le cadavre. Comme il en demandait la raison, le jeune homme lui montra sa mère qui marchait dans les rangs, aussi gaie que les autres. « C'est par amour pour elle que je fais cela, » ajouta-t-il; ce même amour nous pousse à l'enterrer au plus tôt; c'est pour nous un devoir sacré. Elle est notre mère, nous sommes ses enfants; il faut donc que nous lui procurions la mort ». Le capitaine Wilkes, entré dans une ville qui comptait plusieurs centaines d'habitants n'y vit pas un homme au dessus de quarante années; il demanda où étaient les vieillards; il lui fut répondu qu'on les avait tués

et mis en terre. Cette coutume se rencontre également chez les Esquimaux, les Koriaks, et les peuplades du Kamtschatka.

Au reste, l'usage de tuer les vieillards et les malades n'est pas exclusif aux sauvages; il fut également pratiqué en Europe, avant que les idées de morale et de droit eussent atteint le degré d'évolution des derniers siècles. Ainsi Hérodote raconte que les Massagètes tuaient leurs vieillards. Elie le dit des Hyperboéens; Platon, d'une peuplade de la Sardaigne; Strabon, des habitants de l'antique Bactriane, qui dressaient des chiens à dévorer les vieillards et les infirmes; Svéton parle des Romains qui exposaient leurs esclaves malades dans une île du Tibre; les Spartiates exposaient leurs enfants difformes; une antique tradition Scandinave parle de guerriers malades qui se précipitaient du haut de *l'Alternisstapi*, ou rocher de la famille; en Suède, on a conservé jusqu'en 1600 de grande massue, dites *Alta-Klubb* (massues de famille), avec lesquelles les vieillards et les malades incurables étaient jadis tués solennellement par leurs parents eux-mêmes (Letourneau, 143).

[Retour à la table des matières](#)

4. – *Autres causes d'homicides.* – Outre le meurtre des plus faibles, le monde sauvage nous offre le spectacle de meurtres continuels d'hommes forts et adultes, soit commandés par la religion, soit inspirés par ces instincts féroces que nul frein ne retient dans l'homme sauvage.

a) *Homicide par colère.* – Dans le Métambo, les querelles conjugales finissent par le meurtre de la femme. Le mari, après l'avoir tuée, mange son cœur accommodé avec une fricassée de chèvre (Livingstone, l. c.).

Les sauvages Peaux-Rouges passent de leur impassibilité habituelle à des accès terribles de fureur sanguinaire, pendant la chasse aux bisons. Dans les Criks, on observe la facilité du suicide et même de l'homicide pour la moindre contrariété (Pérez, *Psychol. De l'enfant*, 1882).

b) *Homicide par caprice.* – Quand un grand malheur les frappe, les sauvages ne manquent pas d'y voir un indice de la colère divine. Par suite ils s'efforcent de l'apaiser, d'abord en s'infligeant à eux-mêmes des souffrances et des privations, puis en tourmentant d'autres personnes qui ont quelque rapport avec la victime de la disgrâce. Ainsi chez les Achantis, en Afrique, à la mort du roi, les fils, les frères et les neveux du défunt, en proie à une folie simulée, se précipitent hors du palais royal, et déchargent au hasard leurs fusils sur tous ceux qu'ils rencontrent (Ferri, l. c.).

Mais c'est particulièrement dans les rites funéraires que l'homicide devient une pratique commune aux races les plus diverses; on sacrifie les femmes, les parents les plus proches, les esclaves du défunt. Bahodu, roi du Dahomey, fit égorger, lors des funérailles et, plus tard, longtemps après la mort de son père Gezo, un nombre considérable de victimes humaines. Selon Fyun, une immense foule, derrière laquelle marchaient les légions guerrières du despote, suivit le cortège d'Unmanda, mère de Chaka, roi des Zoulous, qu'une dysenterie avait emportée. On vit égorger à ces funérailles de nombreuses victimes; on y vit des soldats, dans leur exaltation, se mutiler eux-même; et cela ne cessa que lorsque 7000 corps eurent jonché le sol. Le cadavre de la vieille reine fut ensuite placé dans une fosse ouverte, où dix des plus belles filles furent ensevelies vivantes avec elle. Tous ceux qui n'avaient pas assisté à ces funérailles furent poursuivis et mis à mort; on traita de même tous les enfants nés pendant la première année du deuil, et la plupart des auteurs de leurs jours. Peu s'en fallut que le féroce despote ne sacrifiât à sa mère le peuple tout entier (Hartmann, p. 159).

À la Nouvelle-Zélande, la femme qui refuse de survivre à son mari est l'objet d'une grande admiration. Dans quelques tribus, elle est forcée de se donner la mort; on l'étrangle sur la tombe du défunt, ainsi que quelques esclaves.

En Amérique, les Natchez qui habitent les bords du Mississippi, étaient jadis gouvernés par un grand chef, frère du soleil. Ses femmes et ses esclaves devaient être immolés sur sa tombe. Au Pérou, à la mort d'un Inca, on tuait ses serviteurs, ses concubines, ses favorites; le nombre des victimes s'élevait parfois à mille.

Les Mongols ensevelissent leurs rois et leurs principaux chefs dans une vaste nécropole souterraine, et ne ménagent ni l'argent, ni les hommes. Autour du cadavre principal ils disposent, dans l'attitude méditative des adorateurs de Boudha, des enfants empoisonnés pour la circonstance, et qui tiennent, l'un l'éventail, l'autre la pipe, etc., du mort.

Il est, je crois, inutile, après cela, de rappeler le meurtre des veuves en usage dans l'Inde.

– *Homicide ayants pour cause des sacrifices religieux.* – Les homicides de ce genre se rencontrent chez presque tous les peuples barbares. À Tahiti, Bougainville a vu sacrifier à la Lune des victimes humaines. Cooks a assisté à un sacrifice au cours duquel le prêtre offrit au chef de la tribu l'œil gauche de la victime; mais le cannibalisme étant tombé en désuétude, cette offrande fut repoussée, et présentée aux dieux avec le reste du corps.

Dans le Yarriba (bassin du Niger), le prêtre du Fétiche déclare, quelquefois, que son Dieu réclame une victime humaine.

Les plus affreuses boucheries ont lieu, de nos jours encore, dans l'Afrique centrale. Les sacrifices humains du Dahomey et du Vieux-Calabar sont célèbres par le grand nombre des victimes immolées. Ce sont en réalité des fêtes commémoratives en l'honneur des morts. Comme, d'après leurs croyances, les mânes des aïeux boivent le sang répandu, ils leur en offrent le plus possible, et le nombre des malheureux sacrifiés à un roi rappelle celui des soldats sacrifiés à l'étiquette européenne dans une bataille où le monarque commande en personne.

Les tribus Indiennes Natchez du Mississipi et celles de la plaine de Bogota, sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines. — Au Mexique toutes les fêtes religieuses exigeaient des sacrifices semblables : des milliers de victimes étaient déchirées avec les couteaux sacrés ou jetées dans les flammes. Les moines franciscains qui, après la conquête, s'établirent dans la Nouvelle Espagne, portent à 2500 le nombre des personnes immolées chaque année. Un Inca tombait-il malade ? Il offrait à la divinité un de ses fils et la priait de l'accepter à sa place.

Les Gonds, dans l'Inde, offraient périodiquement des victimes humaines à Béra, déesse de la Terre : ils lui sacrifiaient des individus enlevés aux autres tribus, mais, au besoin, ils ne reculaient pas devant le sacrifice de leurs propres enfants. Il y avait précisément une caste, celle des Pauvas, uniquement adonnée au rapt des hommes et des enfants pour fournir une proie à la déesse.

Quand les Européens arrivèrent aux îles de la Société (Polynésie), ils y trouvèrent établi depuis longtemps l'usage d'apaiser les dieux par des victimes humaines. Et cet usage s'est perpétué longtemps encore chez des peuples qui avaient atteint un haut degré de civilisation.

Les Grecs anciens calmaient les vents en leur offrant des enfants. Hérodote raconte que Ménélas s'était attiré la colère des Égyptiens pour avoir sacrifié deux enfants sur leur territoire : il avait espéré, par ce moyen, faire tourner le vent contraire. Plutarque dit de Thémistocle, qu'il fit tuer plusieurs prisonniers pour se rendre les dieux favorables, avant de se mettre en campagne contre les Perses. L'histoire ancienne de Sparte enregistre quelques sacrifices humains. Les Romains agissaient de même : Tite Live raconte que, sous le consulat de Paul-Émile et de Térentius Varron, deux Gaulois et deux Grecs furent enterrés vivants dans une citerne creusée à cet effet. Plutarque rapporte un fait un peu plus ancien. Auguste et Héliogabale immolèrent des victimes humaines. Le premier aux mânes de César, l'autre à une divinité syrienne qu'il avait introduite à Rome.

La Bible parle de sacrifices humains chez les Hébreux : ainsi ceux d'Isaac, de la fille de Jephthé, etc.

Les Carthaginois sacrifiaient à Kronos (Moloch) les enfants les plus nobles et les plus beaux de la contrée ; mais, plus tard, ils les remplacèrent par des enfants

achetés et nourris dans ce but. Mis en déroute par Agathocles, ils crurent que la divinité était irritée, et pour l'apaiser, immolèrent 200 enfants pris parmi les plus nobles. Ainsi faisaient les Phéniciens, les Égyptiens, les Crétois, les Cypriotes, les Rhodiens et les Perses.

L'usage de la circoncision, chez les Hébreux, montre combien les sacrifices humains étaient fréquents. Cette cérémonie est en effet, comme l'a démontré Spencer, un reste de ces sacrifices, réduits à leur plus simple expression (*Revue Philos.*, 1878).

Ainsi, parmi les peuples de l'Europe septentrionale, les Massagètes, les Seythes, les Gètes, les Sarmates, les Scandinaves, croyaient ne pouvoir obtenir ni prospérités, ni faveurs, s'ils ne sacrifiaient des hommes à Odin ou à Thor. L'île de Rugen, dans la Baltique, et spécialement Upsal, étaient célèbres par des sacrifices de ce genre; de même l'Irlande et la Zélande. Les Gaulois et les Germains ne commençaient aucune entreprise avant d'avoir offert à leurs dieux des victimes humaines. La forêt Hercynie et celle des Ardennes avaient gardé un renom des sacrifices.

e) *Homicides commis par brutalité ou par des motifs futiles.* – Tandis que ces homicides « sans motif apparent », comme dit Romagnosi, sont, chez les peuples civilisés, l'effet de conditions anormales qui affectent quelques individus, ils sont très-fréquents chez les sauvages, parce que l'humanité primitive tient fort peu compte de la vie humaine, surtout dans les rapports entre chefs et sujets, entre croyants et prêtres.

Les Australiens ne font pas plus cas de la vie d'un homme que de celle d'un crapaud. On peut en dire autant de la Mélanésie entière, comme nous le verrons en traitant du cannibalisme. À Fidji, on a vu un homme dévorer sa femme après l'avoir faite cuire sur un brasier qu'il lui avait ordonné d'allumer. Il commit cette atrocité uniquement pour se distinguer, pour acquérir de la notoriété. Dans ce pays, tuer un homme est un acte qui ne tire pas à conséquence et qui, au contraire, donne du relief au meurtrier. Aussi les indigènes ont-ils soin d'être toujours armés.

Au dire d'un ancien voyageur, Nocolò Conti, qui écrivait en 1430, l'homicide, pour un Malais, était une simple plaisanterie. « Quand l'un d'entr'eux faisait l'acquisition d'un sabre, il l'éprouvait volontiers en le plongeant dans la poitrine du premier venu ». L'opinion publique n'y trouvait pas à redire; on louait même la légèreté de main du meurtrier, si le coup était porté avec art.

Les Achantis ne se contentent pas même de tuer, ils veulent faire souffrir la victime avant de lui ôter la vie.

Dans l'Afrique centrale, comme en Mélanésie, la femme est tuée par son mari pour le motif le plus frivole.

Le fameux monarque Mtesa fait périr chaque jour des odalisques de son harem; il suffit pour cela qu'elles aient cessé de lui plaire (Stanley, *Le Continent Noir*, 1879).

Cameron, parlant du chef de tribu Kassango, dit qu'il fut surpris « de voir, parmi ceux qui l'entouraient, un si grand nombre de gens mutilés, et, plus encore, d'apprendre que beaucoup de ces mutilations avaient été faites par simple caprice du maître, ou pour donner une preuve de son pouvoir ». Parlant d'un autre chef, il dit : « Faire couper des nez, des lèvres, des oreilles, ne suffisant pas à ce misérable : il avait voulu tendre ses vivisections à une femme qui était sur le point d'accoucher; il lui avait fait ouvrir le ventre pour satisfaire une curiosité monstrueuse ».

f) *Homicides causés par un désir de gloire.* – Pour le sauvage, un étranger est presque toujours un ennemi; le tuer n'est pas un délit, mais souvent même un titre de gloire.

Williams, qui a étudié les îles Fidji, dit « qu'être un assassin célèbre est la chose la plus ambitionnée d'un Fidjien », si bien que, dans ces tribus, les actes qualifiés par nous de crimes ont été en quelque sorte divinisés. « Aux Fidji, les noms des dieux font connaître leur caractère. Ainsi, Tumanbanga est le dieu de l'adultère, Ndauthina celui qui enlève les femmes, Kumbanaranua celui qui se plaint aux querelles, Mbatimona le mangeur de cervelles, Ravuravu l'assassin, Mainatavasara celui qui fait un massacre, etc. » À Bornéo, parmi les jeunes gens, nul ne trouve à se marier s'il n'a tué au moins un homme.

La conscience, dit Burton, n'existe pas dans l'Afrique orientale; le remords n'est que le regret de n'avoir pu commettre un crime. Le vol rend un homme honorable; l'homicide, surtout, s'il se présente accompagné de circonstance atroces, fait de lui un héros.

M. Galbraith, qui passa plusieurs années chez les Sioux, comme agent du Gouvernement des États-Unis, les dépeint de la sorte : « Ils sont bigots, barbares, et, en somme, très-superstitieux. Le vol, l'incendie, le rapt, l'assassinat, sont considérés par eux comme des moyens de se signaler; ils disent à leurs propres fils, au sortir de la première enfance, que l'assassinat veut être regardé comme la plus grande de toutes les vertus. Dans les danses, dans les banquets, les guerriers chantent leurs assassinats, qu'ils regardent comme des prouesses; la plus grande, je dirai même, la seule ambition d'un jeune homme courageux, est de pouvoir porter « la plume » qui est la décoration accordée à qui a tué ou aidé à tuer une créature humaine, serait-ce une femme ou un enfant; et, quand il est arrivé à posséder sa première « plume, » il désire ardemment en augmenter le nombre; si

bien que le courage d'un indien se mesure au nombre des plumes dont il orne son front ».

On observe précisément la même chose chez les Manyema, où les homicides sont fort nombreux. Beaucoup tuent seulement pour pouvoir se vêtir de la peau du chat musqué, et se coiffer avec une plume de perroquet (Livingstone, *De Zanzibar à Titombu*). « Là, sur les places publiques, dit-il, j'ai vu souvent quelqu'un jeter à terre une plume de perroquet; qui veut s'en parer doit tuer un homme, le premier qu'il rencontre » (id.).

g) *Homicide inspiré par la vengeance*. — L'opinion publique de la tribu impose le devoir de répandre du sang pour se venger. On applaudit à l'homme qui, ayant perdu un membre de sa famille, poursuit sans relâche celui qu'on accuse d'en être le meurtrier.

Si, par exemple, un indigène a été offensé par un blanc, il lui suffira de se venger sur un homme de même couleur, fût-ce sur le premier venu. Pour l'Australien, il n'y a pas de mort naturelle; toute mort résulte de quelque maléfice et veut être vengée; de là, pour lui, une série sans fin de devoirs sanguinaires, fortement gravés dans son cœur.

À Tahiti, le meurtrier était assailli par les amis du défunt. Était-il vaincu? Sa maison, ses meubles, ses terres devenaient la propriété de ceux qui l'avaient attaqué, et réciproquement. De nos jours encore, à Noukahiva, le sang se payait par le sang.

[Retour à la table des matières](#)

5. — Cannibalisme. — Né du besoin de se nourrir, surtout dans les îles, consacré ensuite par la religion, excité par la fureur des armes et rendu héréditaire par une odieuse gloutonnerie, le cannibalisme est, de toutes façon, le dernier degré de la férocité humaine. Il accompagne souvent l'homicide, en prend les divers aspects plus ou moins rebutants, et supprime en ce point toute différence essentielle entre l'homme et la bête (Ferri).

On a contesté, — M. de Mortillet, par exemple, tout récemment encore, — que le cannibalisme ait jamais été pratiqué dans l'Europe préhistorique. Mais la grande majorité de ceux qui s'appliquent à la paléontologie, depuis Spring jusqu'à Capellini et à M. de Nadaillac, en ont donné des preuves irrécusables.

On trouve en abondance chez les races supérieures, la mongole et la blanche, des traditions concernant cette affreuse coutume. Dans la Bible, on rencontre quelques allusions à l'anthropologie (Deutéronome, c. VIII, v. 53; Jérémie, c. XIX, v. 9); on en rencontre également dans l'Odyssée (c. IX, v. 287-298, c. V, v.

116- 124). Hérodote attribue cette coutume à quelques tribus voisines des Scythes, les Androphages et les Issedons (l. IV, c. XVIII, XXXVI, etc.); Aristote, à plusieurs peuplades des bords de la Mer Noire (Polit., I. VIII, c. III, trad. Churot, Paris, 1824, t. II, 515); Diodore de Sicile, aux Salates (l. V, c. XXXII). On lit dans Strabon : « Les Irlandais, plus sauvages que les Bretons, sont anthropophages; à la mort de leurs parents, ils se font gloire de les manger ». (Geogr., l. I, IV). Bodin dit la même chose des Thraces (*De republ.* L. I, c. V).

Ces coutumes exécrables ont disparu devant la civilisation; mais on les voit reparaître de loin en loin, dans les situations extrêmes, par exemple dans les sièges, dans les famines, dans les naufrages; quelquefois même sans que l'aiguillon de la faim se fasse sentir, sous le coup d'une grande passion.

Le lendemain de la mort du maréchal d'Ancre, son cadavre fut déterré et mis en pièces. Un des exécuteurs posthumes se léchait les doigts ensanglantés; un autre lui arracha le cœur, le fit griller, et le mangea sur la place publique. Dans l'Italie méridionale, quand sévissait le brigandage, on vit des scènes de véritable cannibalisme : les cadavres des carabiniers étaient coupés en morceaux, leur chair vendue et dévorée.

Ce n'est plus maintenant que chez les sauvages, que nous pouvons étudier dans son évolution naturelle cette horrible forme de l'homicide.

a— Cannibalisme par nécessité. — C'est la forme la plus commune : on la trouve surtout dans les pays où les animaux qui servent à la consommation sont, ou du moins, étaient, en fort petite quantité. Pressés par la faim, les habitants de l'Australie tuent les femmes pour en faire leur nourriture. Ils vont jusqu'à déterrer les cadavres.

Quand ces derniers font défaut, ils tuent une femme, une petite fille, un enfant. À Tahiti, une époque de disette était appelée « la saison de manger les hommes ».

Les Cafres, en Afrique, ne touchent à la chair humaine qu'en temps de famine; mais, alors, ils en reprennent l'habitude. La même observation peut s'appliquer aux Fueggiens. Les Esquimaux, eux aussi, ne deviennent anthropophages que poussés pour la nécessité : celle de leurs tribus qui a le plus à souffrir de la faim en attaque une autre, déchire les cadavres et en mange la chair, sans se donner la peine de la faire cuire ou même de la réchauffer.

b) Cannibalisme par religion. — Vraiment, on ne pourrait pas dire qu'il soit provoqué toujours directement par la religion : il arrive bien plus souvent que la religion consacre les passions invétérées chez les peuples qui s'y livrent. Les Gonds ont de riches moissons, et pourtant, en l'honneur de leur déesse Bera, ils mangent des centaines d'hommes, et leurs villages, toujours en guerre s'accordent seulement pour trouver de nouvelles victimes.

« Aux îles Fidji, un festin antropophagique marquait chaque solennité, comme, par exemple, l'inauguration d'un temple ». À la Nouvelle-Zélande, la religion a sanctifié le cannibalisme (Letourneau, 192, 193). Un chef est-il tué dans un combat? Le droit des gens exige qu'on remette sur le champ la femme du mort au parti vainqueur; car elle aussi doit être tuée. Puis les cadavres sont rôtis et mangés avec recueillement dans une cérémonie religieuse. Les *ariki*, ou prêtres, donnent l'exemple, en goûtant avec solennité un petit morceau des victimes (Letourneau, 192- 193). À Tahiti, l'anthropophagie a maintenant disparu; mais Cook y assista jadis à un sacrifice humain et vit le prêtre offrir au chef de la tribu l'œil gauche de la victime; c'était la part réservée au roi. En veut-on une demi-preuve? Le véritable nom de la reine Pomaré « Aimata » signifie *manger l'œil*.

C'est au Mexique surtout que le cannibalisme religieux, les sacrifices humains, ont atteint le plus haut degré de cruauté. « Là, on étendait la victime sur la pierre du sacrifice; le Grand-Prêtre (Papa Topitzine), qui prenait pour la fête le nom même de son Dieu, ouvrait rapidement la poitrine du malheureux à l'aide d'une pierre tranchante, en arrachait le cœur et l'offraient généralement au Soleil, plus rarement à la Lune. Seuls, les plus âgés d'entre les prêtres avaient le droit de manger ce morceau. Le cadavre était ensuite précipité au bas des degrés, où la foule, en prières, attendait pour le dévorer. S'il arrivait que la victime appartint à des particuliers, ils l'emportaient chez eux pour un repas de famille.

Chez les Gonds du Centre de l'Inde, et cela jusqu'à des temps rapprochés, on avait conservé l'habitude de conduire la victime, après des cérémonies nombreuses, dans un bois sacré; on lui rompait les os des bras et des jambes pour prévenir toute résistance, et on lui administrait, pour l'engourdir, de l'opium et du stramonium. Ensuite le *jani*, ou prêtre, la frappait avec sa propre hache. Aussitôt après, la foule s'élançait : tous voulaient s'emparer d'un lambeau de chair; en un clin d'œil, les os étaient mis à nu et abandonnés sur le sol (Lubbock, 637)

c) *Cannibalisme par préjugé*. — Une autre cause d'anthropophagie, se liant aux croyances religieuses; c'était le préjugé selon lequel on croyait s'assimiler le courage d'un ennemi en mangeant son cœur, sa perspicacité en mangeant son œil, sa virilité en mangeant ses parties génitales et prévenir sa vengeance en dévorant son corps tout entier. Voilà pourquoi le plus grand malheur, pour un habitant de la Nouvelle-Zélande est d'être mangé par un autre; car, de cette façon, son corps et son âme sont à jamais détruit. Par contre qui mange son ennemi n'a plus rien à craindre de lui dans la vie éternelle.

Chez quelques peuplades australiennes, le cannibalisme n'est en usage que pour certaines cérémonies magiques. Aux îles Sandwich, quand un bon prince mourait de mort naturelle, on mangeait son corps pour le mettre à l'abri de toute profanation : cela s'appelait « manger le chef par amour » (Maury, 761)

d) *Cannibalisme par piété filiale*. — Ce sentiment de piété filiale, que nous avons signalé dans le meurtre des vieillards, est encore une cause de cannibalisme; on croit ainsi rendre meilleure leur condition dans la vie future. Les Batta de Sumatra sont assurément moins sauvage que bien d'autres peuples. Eh bien! celui d'entre eux qui, devenu vieux, se trouve las de vivre, prie ses enfants de le manger, et ceux-ci se gardent bien de lui désobéir. Au jour fixé pour la cérémonie, le vieillard s'établit sur un arbre, ses parents et ses amis l'entourent, frappant en cadence le tronc de l'arbre et chantant un hymne funèbre dont le sens est celui-ci : *Voici la saison venue, le fruit est mûr, il doit tomber*. Puis le vieillard descend, ses proches parents le tuent et mangent pieusement ses restes. Et c'est là un devoir de piété filiale! (Letourneau, 199).

D'ailleurs, s'il faut en croire Hérodote (*Hist.*, IV, 26) dans l'Europe orientale, la pitié poussait les Massagètes à tuer leurs vieux parents. Ils en mangeaient ensuite la chair dans un grand banquet, après l'avoir mêlée à des pièces de bétail. Ils épargnaient ainsi aux auteurs de leurs jours la honte d'être dévorés par les vers. Ainsi faisaient encore les Issedons; toutefois, ils ne devançaient pas l'heure marquée par la mort. Strabon raconte aussi que les Derbis de l'Asie septentrionale égorgeaient les vieillards qui avaient dépassé l'âge de 70 ans, et que les plus proches parents se partageaient le cadavre.

e) *Cannibalisme dans la guerre*. — La férocité primitive, le cas à peu près nul que l'on faisait de la vie humaine, la fréquence des guerres, devaient certainement pousser l'homme sauvage à ce genre d'anthropophagie, qui est, à coup sûr, le plus commun, après celui qui se lie au sentiment religieux. Il y a même des peuples qui font la guerre dans le seul but de manger les vaincus : mais, en ce cas, le mobile psychologique est moins la fureur guerrière que la gloutonnerie.

Laplace, à la Nouvelle-Zélande, put voir le retour triomphal d'une flottille de pirogues. Les vainqueurs portaient les cadavres des vaincus, ou plutôt une partie de ces cadavres, car ils en avaient mangé quelques uns le long de la route; ce qui restait suffit pour un grand banquet nocturne. Ces mêmes Néo-Zélandais coupaient par quartiers, sur le champ de bataille, leur ennemi vaincu et couvert de blessures; ils n'avaient, pas même, la patience d'attendre qu'il fut mort.

La coutume de manger à la guerre ses ennemis était répandue sans tache l'Amérique, du Nord au Sud. Le père Bréboeuf a vu les Hurons manger un de ses néophytes; et Charleroix raconte que vingt-deux Hurons furent mangés en sa présence par les Iroquois. Au Sud, les Guaranis en général, les Tapuyas, les Tupinamba, les Aymari, dévoraient les vaincus. Les Caraïbes mangeaient sur le champ de bataille leurs ennemis morts, et gardaient leurs prisonniers pour s'en repaître chez eux; le cœur était la portion réservée au plus vaillant. Au Brésil, Chevet a entendu un chef se vanter d'avoir dévoré, pour sa part, cinq mille prisonniers. Il s'en glorifiait : « J'en ai tant mangé, disait-il, j'ai tué tant de leurs

femmes et de leurs enfants, que je puis, grâce à mes exploits, me vanter d'être le plus grand *morbicka* qui ait jamais paru chez nous ».

L'exécution des prisonniers de guerre, chez les Indiens de l'Amérique du Nord, offre un spectacle affreux. Liée à un poteau, la victime est soumise aux tourments les plus atroces : on lui arrache les ongles, les dents, jusqu'à des lambeaux de chair. Les bourreaux se partagent quelquefois cette chair rôtie sur l'homme vivant encore, et la dévorent par morceaux, se barbouillant le visage avec le sang de la victime, pour se donner un air plus terribles... Après de longs tourments, le chef donne enfin le coup de grâce, et la tragédie se termine par un odieux banquet (Houzeau, l. c., II, 14).

Un ancien voyageur hindou raconte qu'en Asie les peuples du Boutan mangeaient jadis le foie des ennemis qu'ils avaient tués, après l'avoir couvert de beurre et de sucre (Letourneau, 202).

f) *Cannibalisme par gloutonnerie*. — Le cannibalisme est si invétéré chez les Fidjiens, qu'ils « ne peuvent faire un plus grand éloge d'un hachis qu'en disant de lui : il est tendre comme un homme mort ». Telle est en outre la délicatesse de leur palais, qu'ils dédaignent la chair des blancs, préfèrent la chair de la femme à celle de l'homme, et considèrent l'avant-bras et la cuisse comme les morceaux les plus délicats. Dans les festins royaux, on sert toujours un plat de chair humaine. Les corps des ennemis tombés sur le champ de bataille sont toujours mangés; mais le nombre en est insuffisant, et l'on engraisse des esclaves pour les vendre au marché. Alors on les rôtit vivants pour les manger de suite; en d'autre cas, on conserve leurs corps jusqu'à un état assez avancé de décomposition.

Parmi les naturels de la Nouvelle-Calédonie, le désir de manger de la chair humaine était une des causes les plus fréquentes de guerre entre les diverses tribus. En ce pays la chair humaine fournissait un régal; on la mangeait par friandise. On voyait parfois des chefs se faire servir en famille un de leurs sujets, et non seulement l'opinion publique n'était pas sévère pour ces banquets princiers, mais encore elle les tenait en grande estime. Après une rencontre heureuse, les chefs Néo-Calédoniens, qui s'étaient fait, dans la sauvagerie humaine, la part du lion, avaient hâte d'expédier des morceaux aux amis douteux pour s'assurer de leur alliance.

Tous les cannibales s'accordent à dire que la chair humaine possède un goût exquis. « Dites toujours, répondait un chef Batta à un missionnaire qui lui adressait des reproches à ce sujet, dites toujours que c'est infâme; mais ne dites pas que ce n'est pas bon » (Vogt, 13). Certaines tribus Cafres, que le besoin avait rendues anthropophages, conservèrent dans la suite cette habitude par gloutonnerie; Gardines l'a constaté chez les Zoulous. Il y a peu d'années que les Cafres Basoutos se nourrissaient exclusivement de chair humaine, au sein d'une contrée fertile et giboyeuse. « Un désastre les avait d'abord contraints de recourir

à cette extrémité; puis, à la longue, ils en gardèrent l'habitude, et en 1868, ils ne s'en étaient pas encore corrigés. Dans l'Afrique équatoriale, les Pans pratiquent paisiblement le cannibalisme; c'est même une branche de leur commerce; ils ne veulent pas manger les morts de leur tribu et les échangent contre ceux des tribus voisines.

En Amérique, les Moxos et autres tribus de Guaranis étaient cannibales; ils avaient coutume d'engraisser leurs prisonniers et de les traiter avec le plus grand soin avant de les manger. Les Mexicains, relativement civilisés, avaient des cages spéciales où ils engraisaient leurs prisonniers avant de les immoler pour leur table.

Aux îles Marquises, on préfère les femmes aux enfants; elles ont, paraît-il, plus de saveur. Bien plus, on dédaigne celles du littoral, auxquelles on trouve un goût de poisson pourri. Les Européens paraissent aussi trop salés. Les prêtres d'ailleurs ont droit aux morceaux les plus succulents, à la partie de derrière (Radiguet).

g) *Vanité*. — À toutes ces causes vient s'ajouter la vanité, l'idée d'augmenter sa propre supériorité en s'assimilant les vertus de l'ennemi, en jouissant d'un privilège réservé en certains pays aux hommes seuls, et d'autres aux nobles ou aux chefs, comme récompense de leurs exploits, ou pour célébrer des victoires, comme au Mexique.

h) *Lutte pour l'existence*. — En certain pays, chez les Fueggiens par exemple, la lutte pour la vie a contribué à développer le cannibalisme. Elle diminuait le nombre des concurrents, fournissait à ceux qui survivaient une nourriture plus reconfortante, plus convenable à des guerriers que le régime végétal. Ainsi, cette abominable coutume avait son antidote dans son extension même, puisqu'elle décimait la population. Peut-on en douter, si l'on pense à ce chef qui avait mangé, pour sa part, 500 individus?

i) *Cannibalisme judiciaire*. — Letourneau emploie cette expression pour désigner le cannibalisme appliqué au châtement des malfaiteurs. Nous pouvons aussi l'appliquer au cannibalisme inspiré par la vengeance, qui, nous le savons, est le germe du châtement lui-même.

À l'époque où Cook visita l'archipel de Tahiti, le cannibalisme n'y régnait déjà plus; il n'en restait quelques traces que dans les cérémonies religieuses. Toutefois, de temps en temps, et uniquement par esprit de vengeance, on faisait rôtir et l'on mangeait encore une partie de l'ennemi vaincu. On peut dire cependant qu'en général la morale publique condamnait l'anthropophagie.

Chez quelques Indiens de l'Amérique du Nord, le cannibalisme se présente comme une suite naturelle de la vengeance exercée sur un ennemi. Aujourd'hui

encore, pour les naturels de la Guyane, l'anthropophagie n'est pas autre chose qu'un acte de vengeance.

À l'île Bow, on mange les assassins; c'est le seul point de la Polynésie où vous puissiez constater ce genre de cannibalisme. Selon Bourgarel, la vindicte publique, à la Nouvelle-Calédonie, l'applique aux condamnés à mort. Marco Polo raconte qu'il en était de même chez les Tartares.

[Retour à la table des matières](#)

6.- Telles sont donc les conditions psychologiques et juridiques de l'état sauvage; on voit qu'elles sont en tous point contraires à celles qui distinguent les peuples civilisés. Or, vu les lois du progrès humain, nous pouvons discerner dans les conditions mêmes un double progrès d'évolution : d'une part, le sauvage arrive par degrés à une férocité moins grande; de l'autre, il sent se développer en lui les germes des sentiments moraux et des institutions juridiques. C'est ce qu'on remarque ensuite dans l'évolution historique de l'homicide (Ferri).

En fait, pendant que cette classification des diverses formes de l'homicide, pour faire mieux ressortir le contraste entre l'homme primitif et l'homme civilisé, nous les a présentées dans une progression croissante de férocité leur évolution naturelle, au contraire, se termine par une diminution continuelle et de plus en plus rare des formes les plus odieuses. Le meurtre inspiré par le désir de la renommée ou par une méchanceté brutale, le cannibalisme guerrier et celui qu'inspire la seule gloutonnerie, deviennent tous les jours moins fréquents; on voit persister, au contraire, l'homicide et le cannibalisme inspirés par la religion; c'est d'abord le corps entier, puis une partie seulement de la victime, que l'on mange; l'homme est ensuite remplacé par des animaux, et enfin par des figures symboliques(voyez, chez les Mexicains, l'image du dieu Quetzlcoatl, pétrie de farine et de sang; chez les Chinois, les figures de papier brûlées dans les cérémonies; chez les Romains, des statuettes analogues nommées *oscilla*). L'hostie des catholiques est la manifestation dernière et inconsciente de ce symbolisme, comme le remarquent fort justement Waitz et Wogt (Ferri).

Ce n'est pas tout : l'homicide et le cannibalisme inspirés par la vengeance revêtent, même aux époques primitives, une apparence morale et juridique qui en fait véritablement l'embryon du droit social de répression, et le remplace quand celui-ci n'est pas encore organisé.

III

Vols et autres délits.

[Retour à la table des matières](#)

1. - Les tribus sauvages, les peuples primitifs, ne possédant vraiment rien en propre, n'ont pas l'idée de la propriété, et encore moins celle du vol qui, exercé sur les étrangers, procure du profit à leur propres membres.

En Égypte, la profession de voleur était reconnue par l'État. Celui qui voulait l'exercer inscrivait son nom sur une tablette qu'on exposait en public; il portait ensuite dans un endroit désigné tous les objets qu'il avait dérobés, pour que leurs propriétaires pussent les recouvrer en payant une certaine redevance²³. Les Germains voulaient que leur jeunesse, pour ne pas languir dans l'oisiveté, s'exerçât à voler chez les peuples voisins de leurs frontières. Thucydide atteste que les Grecs et tous les peuples barbares des îles et du littoral, s'adonnaient à la piraterie, et que loin d'en rougir, ils s'en faisaient gloire. À Sparte, le vol était permis : si le voleur surpris en flagrant délit recevait une correction, ce n'était point pour le vol, mais pour la maladresse.

Même chez les peuples à demi-civilisés, la propriété privée fut longue à s'établir; au Pérou, au Mexique, avant, les Aztèques, on vit se maintenir longtemps les *casa grandes*, huttes immenses sous lesquelles vivaient ensemble des familles nombreuses.

Aux îles Pelew, les habitants ne possèdent en propre que leur maison et leur pirogue; tout le reste appartient au roi.

En Chine, il y a de cela 2205 ans, tout était en commun; les chefs faisaient la répartition des terres selon l'âge de leurs sujets. Il en fut de même à Sparte jusqu'à la guerre du Péloponnèse.

D'après Cook, le mot *demi rasé*, signifiant voleur, s'introduisit dans une île de l'Océanie, après qu'il se fut avisé, pour châtier un indigène coupable de vol, de lui raser la moitié de la tête. Cela prouve sans aucun doute que, jusque là, ils n'avaient pas la moindre notion du délit.

²³ A. GELL., L, XI, c. 18: Aegyptiis omnia furta licita et impunita.

Dans l'Afrique orientale (écrit Burton, p. 176) les voleurs jouissent de l'estime générale.

Dites à un Makolo, écrivait Livingstone : Pourquoi voles-tu du bétail? Il éclate de rire et répond : Je ne fais que *le détourner*.

Abn Rongatura (Australie) avait été surpris à voler, et un voyageur lui demandait s'il ne craignait pas d'être puni par le dieux : « Oh! Non, dit-il; quand les dieux étaient sur la terre, ils faisaient de même, et les pères aiment à être imités par leurs enfants : (Novara Reise, *Antropol. Theile*, p. 39, 1865).

Sur la Caramance, en Afrique, tout auprès des Bagnous, peuple sauvage, mais pacifique et probe, adonné à la culture du riz, sont établis les Balantis, qui vivent de la chasse et de la rapine; ils tuent les voleurs qu'ils rencontrent dans leurs villages, mais cela ne les empêche pas de voler leurs voisins (*Revue d'anthropol.*, 1874). Chez eux, les voleurs habiles sont fort estimés; on les paie pour qu'ils enseignent leur art aux enfants, et même on les prend pour chefs dans les expéditions.

Les Beni-Hassans, du Maroc, ont avec eux beaucoup d'analogie. Le vol est leur occupation principale; ils sont disciplinés, ils ont des chefs que le Gouvernement reconnaît et dont il se sert quelquefois pour ravoier les objets volés. Ils se divisent en voleurs de blé et voleurs de chevaux; ils opèrent dans les villages et sur les routes. Montés sur des chevaux rapides, ces bandits sont presque impossibles à atteindre. Ils emploient la ruse; s'introduisent nus, enduits de graisse, dans les cabanes, se dissimulent sous des branches d'arbres pour ne pas effrayer les chevaux. Ils s'adonnent au brigandage dès leur huitième année (De Amicis, *Marocco*, p. 205).

Chez les Arabes Bédouins, il y a des tribus honnêtes et laborieuses, mais il y en a aussi beaucoup vivant aux dépens des autres, connues pour leur amour des aventures, leur courage imprévoyant, leur besoin de changement continu, leur manque absolu d'occupation, enfin leur tendance au vol.

L'Arabe pillard croit que Dieu l'assiste dans ses entreprises (Gén. Damas). Là, non seulement il est permis, mais il est glorieux de voler un ennemi. Avant de s'engager dans une de ces expéditions, ils distribuent des aumônes aux pauvres, et font à Sadi-Abdallah, un de leurs saints, cette promesse : Si nous revenons sains et saufs, tu auras ta part.

Dans la tribu des Zacka-Khail, peuple de l'Inde, le vol est une profession. Quand un enfant mâle vient au monde, son père le consacre en le faisant passer par une brèche pratiquée dans le mur de sa maison et en répétant par trois fois : Sois un voleur.

Noudahiva, le vol prouvait l'habileté, consacrait le mérite.

Les Guaranis sont aussi tous des voleurs. Il est vrai qu'ils n'emploient jamais la violence; mais il se font gloire d'enlever avec dextérité des objets de peu de valeur; dans leur langue, cela s'appelle *cueillir* ou *prendre* (D'Azara, *Voy. Am. Mér.*, 1835).

Plus tard, avant l'apparition de la propriété individuelle, mais quand la propriété collective existait déjà, quand la tribu posséda, par exemple, des territoires de chasse, ou que son chef les posséda pour elle, on regarda comme coupable celui qui dérobaient les biens de la tribu; mais il resta encore permis, honorable même, de voler les étrangers. Ainsi, chaque tribu, dans la Tasmanie, dans la Colombie, avait son territoire de chasse : tout étranger qui s'y aventurerait était mis à mort.

Les Gaulois n'étaient pas taxés d'infamie pour un vol commis hors de leur cité (*De belle Gallico*, XI). Nous en avons dit autant des Germains, pag. 61.

Les Esquimaux sont honnêtes dans leurs transactions réciproques; jamais avec les étrangers (Parry, 3^e *Voy.*).

[Retour à la table des matières](#)

2 — *Autres crimes* — En dehors du vol, bien peu de nos crimes étaient réputés tels par ces législateurs barbares.

Plus tard, quand la propriété se développa et que la tribu reçut une meilleure organisation, surtout sous le despotisme des rois ou des prêtres, la catégorie des crimes s'étendit, outre le vol, au rapt, à l'adultère, et par dessus tout aux injures proférées contre les chefs, les dieux, ou la tribu elle-même. En Germanie, les seuls crimes punis par l'État étaient la trahison et la désertion, que l'on punissait par la corde, et la sodomie, dont les coupables étaient étouffés dans la boue (Bar, l. c.).

Le Justinien des Incas, Pachacutec, avait porté des lois contre la bestialité, l'homicide, le parricide, la trahison envers l'État, l'adultère, le rapt et le viol, surtout s'il s'agissait des vierges sacrées, la séduction, l'inceste, le vol, la sodomie, la corruption des juges. Presque tous ces crimes étaient punis de mort. Mais le pire de tous était l'adultère avec une femme des Incas. Pour celui-là, le châtement était terrible; on ne se contentait pas de frapper les deux coupables, on faisait mourir avec eux leurs enfants, leurs esclaves, leurs parents, tous les habitants de la ville où ils demeuraient; la ville elle-même, était détruite et ensevelie sous un amas de rochers (Garcilasso, *Hist. des Incas*, I, 346).

Chez les Battas, l'anthropophagie judiciaire est réglée par un véritable code : sont condamnés à être mangés les adultères, les voleurs de nuit, les prisonniers de guerre importants, ceux qui prennent femme dans leur tribu, ceux qui attaquent par trahison, soit les personnes, soit les demeures.

Aux îles Fidji, les actes jugés dignes d'être punis sont en fort petit nombre. Ce sont : le vol, l'adultère, le rapt, la sorcellerie, l'incendie, l'outrage à une personne de marque. Tout cela revient à dire : offense au maître, attentat à la propriété. On sait en effet que chez tous les sauvages, quelle que soit leur race, l'adultère et le rapt sont punis comme des attentats à la propriété du mari sur sa femme (Letourneau).

Les Aztèques mettent aussi, au rang des crimes l'ivrognerie et les efforts tentés pour corrompre les juges; les Assiniens, la sorcellerie et l'empoisonnement.

Chez les Juifs, les principaux crimes étaient le faux témoignage, l'inceste, la sodomie, les blessures, mais par dessus tout, l'idolâtrie, qui était à leurs yeux le plus grande tous. « Les cités où règne l'idolâtrie sont anathèmes; leurs habitants sont passés au fil de l'épée en l'honneur du vrai Dieu. On ne peut même, sans se rendre coupable, prononcer le nom du Très-Haut ».

IV.

Les véritable crimes chez les sauvages contre l'usage.

[Retour à la table des matières](#)

Ici se révèle le véritable caractère de la criminalité chez les sauvages. Pour eux, alors même qu'ils jouissent déjà d'une bonne organisation, les vrais crimes se réduisent à un très-petit nombre, et même ils ne sont distingués que fort tard et d'une façon irrégulière. Souvent ce que nous regardons comme un crime ne l'est point à leurs yeux; d'autres fait qui leur paraissent très-graves sont loin de nous sembler tels. Je veux parler des manquements à l'usage établi, ou des fautes religieuses, toutes choses qui, étant donnée la tendance générale des religions à perpétuer les usages, quels qu'ils soient, et à les rendre sacrés, finissent par être inséparables.

Ainsi, en Australie, les vieillards seuls et les chefs ont le droit de goûter à la chair de l'Emou. S'il arrive qu'un jeune homme honnête, cédant à la tentation, tue et mange un de ces animaux, il est pris de remords, tombe dans une profonde mélancolie, et demande lui-même à être puni (Stuart, *Hist. universelle des voy.*, 43).

Il en arrive, autant, à l'Hindou qui boit certaines bières destinées au seul Brahmane, au Juif qui mange du porc, à la Chinoise, qui se prostitue volontiers, mais ne peut laisser voir son pied sans se couvrir de honte.

Cette même morale, qui règle la distribution de l'Emou, règle aussi la vengeance, mais de la façon la plus aveugle. Ainsi, qu'un naturel soit offensé par un blanc, il se vengera, non sur celui dont il aura à se plaindre, mais sur tous les blancs qu'il rencontrera.

Ainsi encore, en Australie, il n'est pas de mort qui ne soit causée par un maléfice, et qui, par conséquent, ne réclame une vengeance.

Un Australien, raconte Sander (Letourneau, l. c.), perdit sa femme à la suite d'une maladie et déclara qu'il devait tuer une femme d'une autre tribu. On le menaça de la prison; dès lors il resta silencieux, en proie aux remords, poursuivi par l'idée qu'il manquait à son devoir; il finit par disparaître et, quelques jours après, rentra satisfait : il s'était acquitté de ce qu'il appelait une obligation sacrée. On voit, ajoute ici Letourneau en guise de commentaire, que certaines

associations d'idées se sont lentement gravées dans nos centres nerveux et doivent fatalement se faire jour à un moment donné.

Mieux que cela, ajouterai-je à mon tour. Il en est ainsi parce que, si l'homme accueille avec un vif plaisir une innovation de peu d'importance, il ressent du dégoût et de l'effroi, quand il se trouve en présence d'innovations trop radicales. Il entre, pour beaucoup, dans ces sentiments, je crois, la douleur que fait naître en lui la nécessité d'imposer à son cerveau des évolutions plus rapides et auxquelles il n'est point accoutumé; car le commun des hommes, tout comme les animaux, se plait à l'inertie, à la répétition des mouvements déjà exécutés, qu'ils soient propres à l'individu ou qu'ils proviennent de l'atavisme. C'est ainsi que nous avons vu les animaux domestiques protester et réagir contre toute nouveauté considérable, contre le gaz, par exemple, ou la vapeur (p. v. s. 24). De même l'enfant, qui certainement aime fort à jouer, s'irrite et éprouve de véritables accès de fureur quand on le change d'appartement (j'en ai fait moi-même l'observation sur deux enfants de mes amis); de même encore il a peur de tout meuble nouveau, et veut revoir toujours la même image, entendre raconter la même histoire dans les mêmes termes.

Ne voit-on pas la femme, esclave de la mode, se montrer partout l'adversaire le plus tenace de toute innovation sociale, religieuse ou politique?

Ne sait-on pas encore que le vulgaire tourne en ridicule ou regarde avec frayeur toute proposition tendant à changer les vieilles coutumes, quelque condamnables, quelque absurdes qu'elles soient?

Des peuples actifs et fort cultivés, comme les Juifs, se montrent à cet égard intraitables; ils regardent comme un criminel, comme un ennemi de la morale, quiconque, parmi eux, se soustrait à la circoncision, ce rite de cannibales! — Bien plus, les doctes, les académiciens, donnent trop souvent des marques de ce travers, en protégeant ceux qui trouvent de petites vérités sans importance, et en poursuivant à outrance toute découverte radicale. — Et tous vous disent : « Ainsi faisaient nos pères ». C'est là, paraît-il, le meilleur de tous les arguments, puisqu'en effet il répond à une tendance innée de notre organisme.

Voilà pourquoi j'ai pu démontrer ailleurs ²⁴ que l'homme, naturellement, éternellement, conservateur, n'aurait jamais progressé sans la coïncidence des circonstances extraordinaires qui l'ont forcé à surmonter la douleur de l'innovation pour apaiser d'autres plus grandes douleurs; et sans l'aide d'hommes extraordinaires, tels que les fous de génie et les demi-fous (mattoidi). Ceux-ci doués d'une organisation anormale, ayant un *altruisme* exagéré et une activité cérébrale bien supérieure à celle de leurs contemporains, préviennent les événements, et, sans se soucier d'eux-mêmes, entraînent aux innovations le peuple,

²⁴ Genio e Follia, 4^e édit.

qui trop souvent se venge d'eux en les tuant; ces hommes, ressemblent à ces insectes qui volent d'une fleur à l'autre et transportent un pollen auquel il aurait fallu bien du temps et bien des orages pour devenir fécond.

Les peuples sauvages ou primitifs, en qui l'esprit est moins actif que dans les races civilisées, poussent au plus haut degré la réaction contre toute nouveauté, jusqu'à en faire regarder les auteurs comme des criminels de la pire espèce.

La Bible, en plusieurs endroits, et le code si ancien de Manou (l. I, art. 108, 9) ont admirablement rendu cette idée.

« La coutume antique est la principale loi qu'approuve la tradition révélée; en conséquence, quiconque désire le bien de son âme doit toujours se conformer à la coutume antique.

«C'est pour cela que les Muni, sachant que la loi s'appuie sur les coutumes antiques, ont fondé là-dessus tout leur système d'austérités »

Comme la religion était officiellement la conservatrice par excellence des usages, et comme elle considéra d'abord comme une offense à la morale et une insulte à Dieu toute infraction à l'usage, il arriva peu à peu que les gardiens de la religion, prêtres, mages, médecins, sorciers, etc., avant d'être devenus chefs de la tribu, ou du pays, ou de la nation, furent considérés comme des personnages sacrés; ils jouirent d'une impunité presque absolue; toute offense à leur égard passa pour le plus grand des crimes, et l'on regarda comme crime toute transgressions aux lois qu'eux-mêmes avaient introduites, quelle qu'en fût l'absurdité.

Nous avons vu que, d'après le code de Manou, le Brahmine commet une faute très-légère en donnant la mort à un Çoudra; tuer un Brahmine est au contraire le plus affreux des crimes. On lit encore dans ce code (chap. IX, 3171) : « Que le roi fasse verser de l'huile bouillante dans la bouche et les oreilles de l'impudent qui osera détourner les Brahmines de leur devoir. Que le roi se garde bien de tuer un Brahmine, quand même celui-ci aurait commis tous les crimes possibles ; qu'il le chasse du royaume, mais qu'il le laisse emporter ses richesses et ne lui fasse aucun mal »

« Un Brahmine connaissant tout le Righ-véda ne serait pas souillé, eût-il massacré tous les habitants des trois mondes, eût-il partagé le repas de l'homme le plus vil ».

Le Moyen-Âge disait : *Unde laici decollantur, inde clerici degradentur.*
—*Unde laici detruncantur, ibi clerici ab officio degradentur* (Pertz, leg II, 30.
—Bar, *Deutsche Strafrecht*, I, 1882.)

Dans les théocraties étrusque, druidique, indienne, égyptienne et juive, toute offense à la divinité était un crime, et l'action du prêtre se substituait à celle du citoyen et de l'État.

L'ambition et l'avidité des despotes, les intrigues des prêtres, jointe à la crainte aveugle de la populace et à l'habitude de regarder comme un crime tout changement apporté aux coutumes des ancêtres, se sont donné la main pour forger les lois les plus étranges. Par exemple, en Océanie, c'est un crime, *tabou*, que de toucher le corps du chef; c'est un crime pour la femme, que de porter la main sur la tête ou les instruments de son mari, ou d'un homme, quel qu'il soit, ou même d'entrer dans une pirogue. Puis, le *tabou* s'est développé; on ne peut, sous peine de mort, porter un voile blanc, parler mal des prêtres, changer son nom pour celui d'un animal, sortir de sa hutte, après la mort du chef, avant que l'on ait sacrifié une victime humaine, manger d'un porc à poil blanc et roux (Radiguet, p. 555).

La loi saxonne punit de mort quiconque brûle un cadavre au lieu de l'enterrer (Du Boys, l. c.).

Dans le code de Manou, au milieu des prescriptions les plus justes, on en voit d'incompréhensibles pour qui ignore où peut mener la folie religieuse.

L'homme qui disperse un amas de terre, qui coupe un brin d'herbe avec les ongles, ou qui rogne ses ongles, est perdu, tout comme le calomniateur et l'homme impur (liv. V).

La Bible prononce la peine de mort contre celui qui travaille le jour du sabbat (Exode, 31), qui tue un animal consacré, qui mange le sang ou la graisse des animaux (Lévitique, ch. VII, 24 à 28). La même peine est infligée à l'inceste, à l'homicide, au faux prophète, à celui qui approche de sa femme à l'époque de la menstruation (Lévit., XVIII, 19), ou qui mange du pain levé pendant la fête de la Pâque!!

D'après deux papyrus contenant des prescriptions judiciaires, on voit qu'en Égypte, tuer un animal sacré, profaner une tombe, étaient des fautes graves assimilées à l'homicide.

En Chine, en 1840, un batelier s'était avisé d'adapter à sa barque une ancre à l'européenne; le Gouvernement fit détruire la barque et infliger à l'homme un châtement.

V.

Principe de la peine ²⁵

[Retour à la table des matières](#)

1. - D'après tout ce qui précède, on peut déjà entrevoir quelle a été l'origine des peines : elles résultent de l'abus même du mal, et aussi des crimes nouveaux qui peu à peu se sont manifesté.

Comme, dans les premiers temps, on n'avait aucun idée du crime, on ne songeait nullement à une sanction pénale. La vengeance n'était pas seulement permise; on la considérait comme un devoir.

2. — *Vengeance privée.* — Les Arabes Bédouins ne souffrent pas que l'homicide soit puni par le souverain : ils veulent lui faire eux-même la guerre, à lui, à sa famille; ils veulent frapper qui il leur plaira, et même le chef de la famille, fût-il de tout point innocent. — Les Abyssins, de nos jours encore, abandonnent le meurtrier au plus proche parent de la victime, afin qu'il puisse le punir à son gré. — Chez les Kourdes, si personne ne se plaint d'un meurtre, le crime reste ordinairement impuni : ce sont les voisins qui doivent en demander et en obtenir réparation; mais il est plus honorable de se venger soi-même que d'avoir recours aux tribunaux (Letourneau).

Chez les Kourankos, l'homicide est puni de mort; mais le condamné peut toujours se racheter en indemnisant les parents et les amis du mort; l'affaire est

²⁵ All. Du BOYS, Histoire du droit criminel des peuples anciens, Paris 1845. — ID., Hist. du droit crim. des peuples modernes, t. I, Paris, 1854. — J.J. THONISSEN, Études sur l'organisation judiciaire, le droit pénal et la procédure criminelle de l'Égypte ancien, Bruxelles, 1868. — ID., Études sur l'histoire du droit criminel des peuples anciens, Inde Brahmanique, Égypte, Judée, 2 vol., Bruxelles, 1869. — J. TISSOT, Le droit pénal, II édit., t. I, ch. XXVII, Paris, 1880. — LOISELEUR, Les crimes et les peines, 1843. — FR. v. Holtzendorff, Handbuch des Deutsch. Strafrechtes, B. I, § 9 e seg., Berlin, 1871. — P. DEL GIUDICE, La vendetta nel diritto longobardo, nell'Archivio storico lombardo, 1875, p. 217. — A. PERTILE, Storia del diritto italiano, vol. V, Padova, 1877. — A. ANDREOZZI, Le leggi penali degli antichi Cinesi, Firenze, 1878. — FULCI, diritto penale, Messina, 1882. — Wiarda, Geschichte und Ausleg. Der Zur Strafrecht Stell. Der Sclaven, 1878. — WAITZ, Deutsch. Verfassungsgeschichte. 1880.

regardée comme toute privée, et personne ne songe à l'intérêt social. Cette conception si rudimentaire de la justice existe un peu partout dans l'Afrique centrale. Il n'y a pas crime, mais seulement dommage causé au chef ou à un particulier.

Les Australiens sentent très-fortement la passion de la vengeance; ils la satisfont indifféremment sur le premier venu de la tribu à laquelle appartient l'offenseur. Si, par exemple, un indigène a reçu une injure d'un blanc, il lui suffit de se venger sur un blanc, quel qu'il soit. Nous avons déjà vu plus haut comment pour eux toute mort résulte d'un maléfice et doit être vengée; de là, une série non interrompue de devoirs sanguinaires, qui sont fortement sentis.

Chacun réagissait par lui-même et appliquait une sanction pénale; plus tard seulement, il s'entendit pour cela avec sa tribu. La vengeance à laquelle aboutissait cette réaction devenait un devoir religieux et civique.

[Retour à la table des matières](#)

3. — Vengeance religieuse et juridique. — La vengeance était la passion des dieux du Walhalla, du dieu des Juifs, et des héros de l'Edda; Gudruna, qui, pour venger ses frères tués par Attila, égorgeait le fils de celui-ci et lui en servait le cœur, était considérée comme un modèle de vertu. La Bible (*Nombres*, 6) reconnaît aux particuliers le droit, et même le devoir, de venger le sang, c'est –à-dire même le meurtre résultant du hasard seul ou de l'imprudence.

Les anciennes lois germanes ne posaient aucune limite à la vengeance : « Qu'il tombe maudit et sans vengeance, et que nulle punition ne soit encourue, soit qu'on le blesse, soit qu'on le tue ». *Faidam portet*. Que lla guerre lui soit déclarée (Wilda, *Strafecht*, p. 157).

Dans le code bavarois, la vengeance occupe une place officielle : *secundum leges vindictae fur comprehensus judici tradatur* (s'il n'est pas surpris en flagrant délit).

En dehors des offenses au roi ou à l'État, les Germains des premiers temps ne croyaient pas que la paix publique fût violée par les autres méfaits; c'était, pensaient-ils, affaire entre particuliers. L'État ne se défendait qu'en ce qui concernait les crimes politiques ou militaires, tels que la trahison, la lâcheté (Bar, l. c.).

Chez les sauvages, comme chez les animaux, la peine a d'abord le caractère de la vengeance, et ressemble à une espèce de crime. Quand il s'agit de poursuivre des individus plus forts et plus puissants, on est poussé à s'associer

pour exercer des représailles. Or, s'il arrive que ces associations triomphent, le crime devient à son tour un instrument mis au service de la morale.

Mais cette vengeance, tout d'abord, n'était pas la justice; elle était une réaction qui variait selon la gravité de l'offense, et, chose pire, selon la susceptibilité de la victime et de ses amis. Aussi, aboutissait-elle presque toujours à la mort ou à la peine du talion, œil pour œil, dent pour dent (Deutèr., 19); on coupait les doigts aux coupe-bourse (Manou).

On peut voir, encore aujourd'hui, nos enfants incapables de se contenir, tant qu'ils ne se sont pas vengés des coups qu'ils ont reçus, et qu'ils n'ont point frappé leur adversaire à l'endroit précis où ils ont été frappés eux-même.

[Retour à la table des matières](#)

4. — *Puissance supérieure des chefs. — Crimes contre la propriété.* —

Comme la vie humaine a peu de valeur chez les peuples primitifs, le meurtre ne provoquait que peu ou point de ressentiment; il ne devenait un crime grave que s'il était commis sur un chef ou sur un prêtre, représentant de Dieu sur la terre, ou si le coupable était étranger à la tribu. À l'inverse, il était regardé toujours comme de peu d'importance s'il avait pour auteur un chef ou un prêtre.

En Afrique, chez les Ashantis, tuer un esclave est un acte tout à fait indifférent; mais le meurtre d'un grand personnage est puni de mort. On permet toutefois au coupable de se tuer lui-même. En revanche, quoiqu'il ait fait, le fils du roi n'est jamais frappé de la peine capitale ²⁶. Nous avons fait la même remarque à propos de l'adultère.

Au îles Fidji, la pénalité juridique résulte de la hiérarchie qui règle la société; et la gravité d'un crime varie selon la position sociale du coupable, comme dans nos lois au Moyen-Âge. Un vol commis par un homme du peuple est chose bien plus grave qu'un meurtre commis par un chef.

Les Bambaras punissaient de mort le voleur, l'adultère et l'assassin; mais cette peine n'était appliquée ni au fils du roi, ni aux ouvriers qui travaillaient le fer.

Dès que, par l'accroissement du despotisme et par la force des armes, dans les invasions, les chefs se furent rendus propriétaires à la place de la tribu, le vol commis à leur préjudice fut, pour la première fois, considéré comme un crime;

²⁶ Il en est de même encore aujourd'hui dans les vieux États monarchiques. La vita io ve l'affitto (BELLI).

ensuite, comme c'étaient eux qui dictaient et appliquaient les lois, il devint le plus grand des crimes, comme d'ailleurs l'adultère quand il souillait leur maison. — Puis, de ce premier cas tout personnel, on passa à l'application des mesures coercitives en faveur de la pluralité.

Qu'en résulta-t-il? C'est que le vol fut toujours regardé comme plus criminel que l'assassinat, qui ne lésait ni la propriété, ni les intérêts des chefs. Il y a même des races, dit très-bien M. Ferri, les Dayacki, par exemple, chez qui l'homicide est encore en honneur, et qui réprouvent le vol et le mensonge. — Le code de Manou, en même temps qu'il définit le meurtre un délit *secondaire*, analogue au délit que l'on commettrait en abîmant une plante, ordonne de couper en morceaux, avec un rasoir, l'orfèvre qui aura trompé son client. — Les Douze Tables condamnaient à la potence quiconque, pendant la nuit, coupait les blés d'autrui; elles condamnaient les incendiaires au supplice du feu. Il était permis de couper en morceaux le corps d'un débiteur; le père avait le droit de tuer son fils; on pouvait, pour 300 as, se faire absoudre d'avoir rompu les os à un homme libre, et pour 150, d'avoir infligé le même traitement à un esclave.

Dans la Polynésie s'était établie une morale grossière. Le vol et l'adultère y étaient tenus pour les plus grands des crimes, et souvent punis de mort. À la Nouvelle-Zélande, le voleur était décapité et sa tête suspendue à une croix. Enfin, comme les chefs centralisaient la justice, ils ne l'exerçaient que pour punir les méfaits dont eux-mêmes avaient à souffrir.

En Afrique, chez les Cafres, le vol est assez régulièrement frappé d'une amende, souvent même puni de mort. L'adultère est poursuivi de la même façon, mais seulement à titre de vol. En retour, la vie humaine reste presque sans protection. « Un mari peut tuer sa femme pour les motifs les plus futiles » (Letourneau).

Enfin en Asie, chez les Mongols, au Thibet, en Birmanie, le vol est considéré comme un méfait bien plus grave que l'homicide ²⁷

Chez les Germains, le vol, quand on l'annonçait d'avance par des cris ou à son de trompe, n'était pas considéré comme un délit. — Cela prouve bien qu'on était fort éloigné de l'idée pure de la justice à défendre; une autre preuve encore est tirée de l'inégalité du traitement subi par les coupables selon leur rang dans la société.

²⁷ LETOURNEAU, Sociologie, 443, 436, 438, 450, 452, 465, 466, 471, 478, — TYLOR, Revue scientifique, 1874, p. 1204.

[Retour à la table des matières](#)

5. — Transformation de la peine. — Le duel. — Au début, la vengeance et la peine se confondaient; elles revenaient à tuer ou à faire une blessure suffisante pour donner à la victime ou à ses amis une compensation du dommage subi ou de la douleur éprouvée. Mais cette peine s'appliquait au hasard, comme il est naturel, ou plutôt selon la passion ou les instincts de chacun. Le public ne pouvait qu'y perdre beaucoup.

Comme selon toute probabilité, les réactions toujours plus violentes qui se succédaient auraient fini par faire disparaître la tribu, celle-ci, afin de pouvoir se maintenir dans son organisation, voulut à ces réactions, à ces vengeances, imposer une règle, je dirai même, un rituel, se rapprochant fort de la coutume première, mais qui présentait déjà un adoucissement, une limitation juridique. C'est ainsi que nous voyons à Tahiti le meurtrier attaqué par les amis du défunt; il se défend, armé seulement d'un bouclier; s'il est vaincu, son bien devient leur propriété, et réciproquement. Il y a là évidemment une reproduction en grand de la vengeance personnelle.

Chez les Germains, comme chez les Australiens, on devait tuer son adversaire, mais loyalement; et selon la loi Ripuaire, il fallait ensuite veiller son cadavre, ou du moins se tenir en mesure d'indiquer aux parents l'endroit où il gisait.

Les châtiments, dans leur ensemble, prennent l'aspect des rixes ou mieux des duels, ou encore des batailles qui, dans ces contrées, ressemblent fort à des duels. Ainsi, la tribu qui veut en attaquer une autre, la prévient tout d'abord et lui fournit les armes nécessaires; à un signal donné, chaque parti lance des traits; puis, après un nombre de morts déterminé, on se donne la main et tout finit par un bal (Tylor, 108). Ou bien encore les deux armées se placent en face l'une de l'autre, les combattants sortent des lignes, par groupes, et se lancent le javelot. On ne frappe jamais plus d'un coup, on vise toujours à la tête, et il est défendu de parer.

Les premières formes d'un châtiment, réglé par la loi, furent certainement, des duels, ou des combats livrés par plusieurs hommes à l'individu présumé coupable, comme nous l'avons observé chez les animaux. Ce furent en somme, des rixes que, plus tard, la justice réglementa ²⁸.

²⁸ Ici je me rappelle que VANYCEK, l. c., fait venir bellum de duellum.

[Retour à la table des matières](#)

6. — Amende, restitution. — Les esprits s'adoucissant de plus en plus, la vie humaine, et, en même temps, la propriété acquérant plus de prix, on en vint à chercher la compensation, non plus dans les blessures, mais dans la valeur ou dans la restitution, que la tribu dut garantir.

La compensation fut soumise aux mêmes règles que la vengeance; elle variait de même suivant la position sociale de l'offenseur et de l'offensé.

Chez les Assiniens et la Achantis, le voleur était frappé d'une amende; s'il ne la payait pas, ses parents ou son village répondaient pour lui. Et même, au Thibet, les parents du voleur subissaient leur part du châtiment, ou plutôt de l'amende.

Les Achantis émasculent celui qui vole le roi et flétrit ses esclaves; celui qui viole ses femmes ou qui porte une fausse accusation est condamné à mort.

Quand l'homme ne possédait en propre que son corps, la compensation, pour tout délit, était la mort ou une blessure reçue en duel; mais quand la propriété s'étendit comme, dans le délit, on considérait par dessus tout le dommage causé, on trouva dans les objets de prix une compensation plus fructueuse. C'est ainsi que de nos jours encore, nous l'avons vu, les Afghans donnent 12 femmes pour racheter un homicide, 6 pour la mutilation d'une main, d'une oreille ou du nez, 3 pour une dent (Elphinstone, Tableau du royaume de Caboul, I, 156).

La loi des Douze Tables admettait déjà la composition en argent.

Si membrum rupet, nisi cum eo pacil, talio esto.

Chez les Germains, l'offense privée, le meurtre, n'étaient pas justiciables du pouvoir public; l'État n'intervenait que si les parents du mort renonçaient au droit de vengeance privée et se contentaient d'une composition en argent : c'était le *wehrgeld*, ou rachat de la vengeance. Plus tard, au *wehrgeld* s'ajouta l'amende proprement dite, *fredum*.

Selon Sumner Maine (*Droit ancien*, ch. I), combattu aujourd'hui par Pantaleoni (*Rassegna nazionale*, mai 1882), le (mot grec) des rois homériques, qui signifie commandement, sentence, inspiration divine, a aussi le sens de tribu (*Iliade*, X, 756). Ce mot est le pluriel de Thémis, la déesse Thémis, qui a dû bien naturellement, dans la suite se montrer vénale, si telle a été son origine. — Pour moi, je trouve l'explication de ce sens contradictoire et qui présente un si frappant contraste, dans la nature des peines alors en usage; car presque toutes elles se réduisent à une compensation.

Dans *l'Iliade*, ne voyons-nous pas Achille égorger douze Troyens? C'est une (mot grec) pour le meurtre de Patrocle. Mais on reçoit, dit Ajax, la compensation pour le meurtre d'un frère ou d'un fils. — Le meurtrier, après l'avoir payée, retourne parmi les siens, et celui qui l'a reçue renonce à toute idée de vengeance (Homère, *Iliade*, X, 682). La (mot grec) ou la *peine*, dérive de *Koena*, de *Ki*, vérifier, compter, frapper d'une amende (Vanicek, l. c., 152).

De ces amendes vint, également en Allemand, l'homophonie des deux termes, *skel*, tuer, et *skal* être débiteur (*Grimm, Gesch. Der Deuts. Sprach.*, 1840, — et de *mordrum*, homicide et droit qui se paie au juge, droit de confiscation (Boys); — la langue russe a un vieux mot, *vina*, qui signifie peine et dette, preuve que la peine était presque toujours une espèce de payement.

À cela contribua certainement un intérêt bien entendu et la nécessité. Les peuples commerçants, qui voulaient avoir des relations avec les autres, renoncèrent à les piller pour éviter l'interruption des échanges, et devinrent, ensuite, honnêtes par habitude.

Il y eut encore une autre influence : quelques races, comme chez nous certains enfants, se sont fait remarquer par des mœurs douces, qui les ont poussées à abandonner les habitudes guerrières. On s'explique ainsi que les Todos, les Santales, les Ainos soient doux, scrupuleux, et rendent une somme supérieure à celle qui leur a été confiée; on comprend comment il se fait qu'à une faible distance des Balantis rapaces vivent les Bagnous, ces pacifiques cultivateurs de riz.

Il y a là une influence de race. Il y a aussi des influences tout à fait individuelles.

Chez les Hottentots et les Cafres, on voit par exemple, des individus plus sauvages que les autres, incapables de tout travail, vivant des fatigues d'autrui, menant une existence vagabonde; ils sont appelés par les Cafres Fingas, et Sonquas par les Hottentots (Mayhew, l. c.).

[Retour à la table des matières](#)

7. — Autres causes de la compensation. — La transformation de la vengeance en compensation fut encore facilitée par l'exagération même de la vengeance, qui naturellement était toujours disproportionner à la cause et devait par là même être une source de haines et d'agitations continuelles.

Ainsi, la loi Mosaique permettait de venger par la mort un homicide par imprudence (Deutéronome, § 19), mais elle avait la précaution de désigner trois

cités où les malheureux pourraient se réfugier. En outre, dans le livre des Nombre, XXXIV, il est fait mention d'une espèce d'arbitre populaire — *qu'alors l'assemblée soit juge* — qui devait être un des germes du jury.

Les Fueros Juzco d'Espagne n'admettaient pas le *talion* pour les blessures faites à la tête, parce que la réparation aurait été supérieure à l'offense (Du Boys, l. c.). On ne l'accordait pas non plus, s'ils ne s'agissait de venger un très-proche parent.

Mais ce changement résulta surtout de l'accroissement des richesses, de la possession d'une propriété, grâce à laquelle il était possible de réparer le dommage dans une proportion plus équitable. Et cette institution, à son tour, augmenta le pouvoir des chefs qui avaient pour mission de la déterminer et de l'infliger.

Une fois introduit l'usage de la composition pour la vengeance, pour l'homicide, on vit naturellement se produire l'intervention d'une tierce personne, celle de l'autorité, qui en devait fixer le chiffre; le même système fut étendu à tous les autres crimes ou délits qui étaient toujours ramenés à la conception d'un dommage éprouvé par le roi.

[Retour à la table des matières](#)

8. — Les chefs. — Ajoutez que les chefs et les prêtres s'appliquèrent de leur mieux à maintenir les peines, quand celles-ci se furent transformées en compensations; car ils y trouvaient de grands avantages.

A Uganda (v. Speke) un homme était condamné à mort pour s'être assis devant le roi en laissant voir un pouce de sa jambe nue, pour n'avoir pas noué son vêtement d'écorce, pour n'avoir pas salué avec la précision voulue par l'étiquette, pour avoir touché, même par hasard, le trône ou le vêtement du roi. Il paraît certain que la plupart de ces crimes ont été inventés par ces rois, comme ils le furent plus tard par les Césars de Rome, pour des raisons financières. Speke en donne la preuve : « Un officier, dit-il, qui se présente à la Cour dans une tenue négligée, encourt la peine de mort; toutefois, cette peine est remplacée par une amende en gros bétail, en chèvres, en poulets et en fils de laiton ».

Dans le même voyage, Speke vit un de ces curieux échanges entre la peine de mort et la compensation. — Un courrier de M'tesa s'était, contre tout droit, couvert les épaules d'une peau de tigre, insigne de la Famille Royale. « Si je le dénonce, dit un chef à Speke, il ne perdra pas moins que la tête ». Et le coupable fut enchanté de payer cent génisses!

[Retour à la table des matières](#)

9. — Religion. — Comme la religion sait toujours perpétuer à son profit les coutumes, c'est elle qui d'abord répandit la compensation, dans les pays où l'élément théocratique l'emporta sur l'élément guerrier, c'est elle qui l'a perpétuée jusqu'à nos jours.

Voilà pourquoi, après les chefs, on ne trouva pas d'hommes mieux disposés à réprimer les crimes (en donnant, bien entendu, la préférence à ces actes que la superstition faisait considérer comme des crimes et qui ne seraient pas même pour nous des contraventions) que les Prêtres, Koen, Toa, Tabib, Nigrata, etc., réunissaient presque toujours les professions de médecins et de devins, et, seuls ou s'appuyant sur les chefs, prenaient prétexte non seulement de tout délit ou de toute faute, mais encore de tout désastre, de toute mort, de toute saison de l'années, pour montrer qu'il y avait quelque faute à racheter, quelque victime à choisir. En poursuivant les criminels, vrais ou supposés, ils augmentaient leur autorité propre, mais souvent, pourtant, au milieu des nombreuses injustices qu'ils commettaient, ils parvenaient à frapper un vrai coupable.

L'influence théocratique nous explique pourquoi dans la Bible, on trouve des mot *péché* et *faute*, *Hatà* et *nuavon*, synonymes parfaits du *sacrifice offert pour racheter le péché ou la faute*. On peut faire la même observation dans l'Inde; le mot sanscrit *klevessa* signifie péché et sacrifice; médailles philologiques, d'après les quelles on voit bien que l'idée du crime vint à l'homme seulement après qu'il eût subi une peine pour ce crime même. C'est ce qui arrive au criminel-né, comme nous le verrons plus loin.

Cette influence théocratique a également produit, au Moyen-Âge, ces fameux *jugements de Dieu*, que nous voyons uniformément adoptés par tous les peuples primitifs (Voir l'épreuve du *panda*, de la *tanghinia*, du Calabar dans l'Afrique, de l'eau, du feu dans l'Inde, chez les Calmouks). — Quand des témoins véridiques faisaient défaut, pouvait-il ne point sembler juste à ces populations qui confondaient la religion avec la justice, les juges avec les prêtres, de s'en rapporter à leur Dieu, le chef des chefs de qui dépend le destin des humains?

Naturellement, l'intervention des prêtres n'était jamais gratuite. « Quiconque, lisons-nous dans le Lévitique, ch. V, aura été témoin d'un péché ou aura touché à la souillure d'un homme, doit, pour racheter sa faute, offrir ou une chèvre, ou tout au moins deux tourterelles, ou deux pigeons, l'un pour le sacrifice, l'autre pour l'holocauste. Qu'il les porte au prêtre, qui offrira d'abord l'animal destiné à racheter la faute en lui tordant le cou, etc. Si, le coupable n'a pas à sa disposition deux tourterelles, qu'il porte la dixième partie d'un épha de fine farine. Celui qui aura retenu des choses consacrées au Seigneur devra d'abord les restituer, puis présenter pour le sacrifice un bélier sans tache, et en sus un cinquième de la valeur

de l'objet. De même, si quelqu'un manque à la parole donnée, s'il garde un dépôt confié, s'il se rend coupable d'un faux serment, etc. ».

En somme, tout cela, pour un examinateur attentif, n'est que simonie; et fourberie de la part des prêtres et des chefs, qui veulent ainsi s'enrichir ou étendre leur pouvoir. Néanmoins, c'est grâce à ces moyens et à d'autres du même genre, que la vraie morale a pénétré dans les sociétés humaines, qui auraient peut-être été rebutées par une vertu trop sévère et trop absolue.

C'est ainsi que nous avons vu un peu plus haut à quel absurde abus de pouvoir avait conduit la pratique du *tabou*; et pourtant ce fut à elle, selon Radiguet, que l'on dut de ne pas mourir de faim; car elle défendait de tuer les animaux utiles et de détruire les plantes, quand celles-ci menaçaient de disparaître. Elle empêcha ainsi le dépeuplement des côtes poissonneuses; interdit le mariage entre parents trop proches, fit respecter la propriété et la conserva. Elle multiplia les rapports sociaux en défendant, par exemple, comme chez nous dans le Moyen-Âge de nuire à un ennemi que l'on aurait convié à une fête.

Selon Du Boys, ce fut aussi le *tabou* qui mit le premier frein au vol, passion commune à tous les peuples de l'Océanie.

Selon Du Boys encore (l. c.), l'homicide commença à devenir moins fréquent, chez les Germains, grâce au culte de la déesse Freya. Durant les fêtes (Freda) célébrées en l'honneur de cette divinité, il y avait des trêves entre les ennemis; ces trêves protégeaient même les faibles (femmes, enfants, etc.) contre les puissants. Dans ces intervalles de paix, s'établirent des foires et des marchés provisoires, qui devinrent définitifs à mesure que la sécurité fut plus grande, et donnèrent naissance à des cités comme celles de la Ligue Hanséatique, où s'est perpétué l'esprit commercial. C'est ainsi que la religion, se mêlant aux intérêts matériels, contribua à diminuer les crimes et à introduire une législation pénale. Quiconque, en effet, rompait la *Freda*, était puni de mort.

La religion, en somme, en s'appuyant tout d'abord sur l'intérêt, même peu avouable, d'un petit nombre de gens habiles, puis sur celui des masses, qui, par ricochet, en tiraient un avantage sérieux, établit, en même temps que des superstitions nombreuses, l'idée morale de la faute; elle introduisit et répandit des *peines* qui d'abord peut-être tournaient à l'avantage unique des législateurs, mais ne tardèrent pas à profiter aussi à l'humanité tout entière. En effet celle-ci, sans autre frein que la force des muscles, n'aurait jamais pu se donner une véritable organisation.

[Retour à la table des matières](#)

10. — Sectes.— Cette transformation et cette introduction du châtiment ont aussi une autre origine. Elles ont quelquefois été produites par certaines associations secrètes, d'apparence souvent religieuse, que l'on voit pulluler chez les races les plus barbares, comme dans les pays civilisés qu'opprime la tyrannie. Ce sont, presque toujours, les faibles qui, pressés par le besoin de réagir contre les forts et les puissants, commettent des délits qui, dans le fond, ne sont autre chose qu'une application grossière de la peine; c'est un instrument fort impur, il est vrai, mais pour tant efficace de la morale, et qui, pour cette raison même, finit souvent par triompher.

Telle fut à l'origine *la camorra*. Tels sont en Afrique les Sindungi, sociétés secrètes qui se proposent de forcer les débiteurs à payer leurs dettes. Au Sénégal, les associations des Mumbo Djembo contre les adultères, se sont formées de la même manière (Hartmann, *Les peuples de l'Afrique*, p. 219). C'est encore ainsi que chez les Duni on voyait des sociétés qui favorisaient l'avortement et l'infanticide (Id).

Mais, de quelque façon que ce soit, celles mêmes de ces associations qui ont pour but la morale sont, au fond, criminelles dans l'action; leurs membres, par exemple, n'hésitent pas à mettre à mort quiconque vient les troubler dans leur réunions (Hartmann, 219).

11. — Plus brutal, assurément, mais également injuste et criminel, fut cet autre moyen de répression que Letourneau désigne sous le nom d'anthropophagie juridique. Nous avons vu les voleurs de nuit, les adultères, etc., chez les Battas, condamnés à être mangés par le peuple; le mari avait droit au meilleur morceau (Letourneau).

À l'île de Bow on mangeait les assassins. C'est le seul point de la Polynésie où l'on ait constaté le cannibalisme juridique, qui, au dire de Bourgarel, s'appliquait également dans la Nouvelle-Calédonie aux condamnés à mort, et que Marco Polo nous montre aussi en usage chez les Tartares.

Qui peut savoir combien de sentences de ce genre ont été conseillées par la gourmandise, par la saveur d'une grillade de chair humaine? Et dire que cette pratique odieuse et criminelle, qui s'est maintenue même après un commencement de civilisation, a pu contribuer à faire disparaître les crime!

Qui sait combien de jugement iniques a fait prononcer à des hommes passionnés la coutume de l'antique Latium concernant la femme adultère, soumise au *coilum* de toute la communauté?

[Retour à la table des matières](#)

12. — Conclusion.— Rappelons-nous, avant tout, que la passion qui contribua le plus à la répression du crime fut celle de la vengeance : que la promiscuité de l'amour disparut grâce à l'inceste introduit par le désir de contracter des alliances nobles, grâce à la polyandrie et à la polygamie, qui résultèrent de la rareté ou de l'abondance des femmes, et plus encore de la prédilection du chef de la tribu, ou d'un homme puissant, pour une favorite; et plus tard grâce au rapt ou à la puissance supérieure d'un chef, si bien qu'il y avait crime à toucher sa femme, tandis qu'on pouvait avoir commerce avec celles des autres sans être coupable (v. s.). Songeons que le vol commença à être puni quand s'ouvrit l'ère des conquêtes, quand les chefs les plus puissants voulurent conserver ce qu'ils avaient pris et refuser de le partager avec leurs compagnons plus faibles, en sorte que la répression du vol, comme celle de l'adultère, se borna longtemps aux propriétés des chefs. Après tout cela nous sommes bien en droit de conclure, sans blasphémer, que la moralité et la punition du crime sont nées, en grande partie, du crime, qu'elles furent même, à l'origine, un crime.

13. — Vestiges des anciennes tendances criminelles.— Il y a chez nous des muscles rudimentaires qui attestent leur préexistence, sur une plus grande échelle, dans les organismes inférieurs ou dans l'embryon; ainsi certaines habitudes, maintenues pour la plupart par la religion, cette conservatrice obstinée des coutumes les plus anciennes rappellent l'existence d'usages plus barbares et en font revivre les divers degrés jusqu'à l'époque contemporaine, alors même qu'elles ont perdu leur marque originelle.

C'est ainsi qu'un reste du cannibalisme et de l'infanticide consacrés par la religion s'est conservé dans la circoncision, le rite le plus révérend des Juifs; c'est ainsi encore que le dialecte vénitien emploie le mot *orecchiotto* pour signifier une portion, et l'italien dit *coppa* pour une tasse qui dérive de *kopf* en allemand tête. On peut faire la même remarque à propos de l'hostie des chrétiens.

La prostitution, qui précéda les unions légitimes, et surtout la prostitution sacrée, se trouve à des époques plus récentes, dans les fêtes des Dionysiaque, des Lupercalia, dans les termes hébraïques *kadessà, sainte et prostituée Kadessus, maison de tolérance et sacristie*, et dans nombre de sectes qui ont confondu la religion avec la prostitution et même avec les pratiques sodomiques. Voir les Adamites, les Kaïnites, les Nicolaïtes, etc.

Le rapt, ou mieux le viol, antérieur au mariage, ont laissé leur trace dans le rite nuptial de presque tous les peuples, et jusque dans celui de l'ancienne Rome, qui, on le sait, marque le début de son histoire par un de ces enlèvements (v. s.).

En voyant l'homicide et le vol si répandus dans les sociétés primitives, on comprend qu'en des temps moins cruels ces crimes aient dû souvent être comptés pour de véritables facteurs historique.

Au temps de Machiavel, et plus encore pendant le Moyen-Âge, le meurtre politique était une arme pour les diplomates; aussi voyons-nous des historiens réhabiliter les Borgia et les Ezzelin.

[Retour à la table des matières](#)

14.— Vestiges des châtiments. — On peut faire les mêmes considérations touchant les idées primitives de justice et la procédure pénale en usage chez les sauvages.

Le duel, qui fut un premier pas vers le châtiment, la vengeance légale et la guerre, a persisté jusqu'à nos jours, bien que réduit à des formes moins sanguinaires et bien qu'il ne soit souvent qu'une convention ridicule. Il est probable que sa persistance chez les peuples les plus civilisés est due, non pas seulement à ce qu'il fournit une issue plus noble et plus tempéré aux passions surexcitées, mais encore à un reste d'atavisme qui remonte aux temps les plus reculés. N'est-ce pas ce même atavisme qui a tant de fois justifié à nos yeux les guerres entreprises contre des peuples faibles? Or ces guerres ne sont à tout prendre que des meurtres, accomplis légalement sur une grande échelle.

L'instinct de la vengeance, qui présida à une si grande part des délits et des peines, est encore aujourd'hui très-vivace au sein des classes inférieures. Ce n'est pas seulement au fond du cœur qu'il serpente involontairement; il apparaît, comme un *lapsus linguae*, dans les discours des hommes chargés de rendre la justice. Aujourd'hui encore, comme chez les sauvages, celui qui s'attaque à un chef provoque une réaction bien plus grande, est frappé d'une peine bien plus forte, que s'il avait pris à partie un homme du commun. Ajoutons que les condamnations sont toujours d'autant plus rigoureuses, que la date de la faute est plus rapprochée.

L'amende sacrée, qui servait jadis à racheter les crimes, est restée en vigueur dans le monde pendant bien des siècles, et l'abus que l'on en faisait fut une des principales causes de la réforme de Luther. Il n'y a pas bien longtemps encore que toutes les fautes étaient publiquement taxées; on avait dressé pour cela un

tarif ²⁹ qui, ne différait en rien, au point de vue moral, du tarif en usage chez le peuple plus sauvage.

Telle était cette bulle de composition ou *componenda*, dont j'ai publié le texte dans mon *Incremento del delitto*, et qui fut en pleine vigueur en Sicile, jusqu'à l'année 1860; il fallut les décrets de Crispi et de Taiani pour la faire tomber ³⁰.

Un reste de cette justice primitive que le peuple exerçait dans un moment de fureur, et que nous avons reconnue chez les animaux, se retrouve dans le jury. Aujourd'hui encore, surtout dans les pays chauds, le même jury qui frappe un voleur acquittera un homicide. Cela ne rappelle-t-il pas les premiers crépuscules de la justice?

Cette forme criminelle de la justice s'est reproduite à la lettre, en Amérique, avec la loi de Lynch qu'un publiciste définit : une explosion de la colère populaire, affectant une forme de justice, et s'appliquant d'une manière fort différente aux blancs et aux gens de couleur. — Bien souvent elle a pour cause, comme le cannibalisme guerrier, une satisfaction barbare, un plaisir cruel de voir une exécution et d'y mettre la main.

Je dirai plus; cette complaisance que l'on trouve dans le public même pour la condamnation d'un aliéné coupable d'un acte de sauvagerie, etc., est un reste de l'antique sentiment de vengeance, qui, à son tour, nous le verrons plus loin, est la source de la plupart des crimes, car il persiste, en proportion bien plus grande, dans le criminel-né.

L'opposition acharnée que rencontre la nouvelle école anthropologique-criminelle qui, regardant les coupables comme des malades, veut, pour cela même, leur appliquer la détention perpétuelle, provient, sans nul doute, de ce sentiment qui se cache et couve, pour ainsi dire, en chacun de nous, même dans ceux qui s'en défendent avec le plus d'énergie. On ne trouve pas que la détention simple soit une satisfaction convenable; on veut la *compensation* féroce de voir souffrir à son tour celui qui a fait souffrir; on veut le talion, mais seulement par pudeur, on en change le nom et l'apparence.

²⁹ Les taxes de la S. Pénitencerle Apostolique, traduction nouvelle en regard du texte latin par D. St. André, etc., sur l'édition, approuvée par les supérieurs et muni d'un privilège pour trois ans, faite à Paris en 1550, chez Toussaint Denis. — Paris, G. Fischbacher éditeur, 1870.

³⁰ V. *Incremento del delitto in Italia*, II ediz., p. 148-149.

[Retour à la table des matières](#)

15. — Nous avons établi qu'à un moment donné le crime était universellement répandu, qu'il se prit ensuite insensiblement à disparaître, grâce à des crimes nouveaux, mais en laissant les traces de son origine jusqu'à notre époque et surtout dans la peine. Cela, mieux encore que l'étude des crimes chez les animaux, peut nous faire douter de la prétendue *justice éternelle* des métaphysiciens —et nous faire comprendre que si le crime n'a cessé de se produire même dans les races les plus cultivées, la vraie cause en réside dans l'atavisme.

Pour finir, je dirai que l'origine impure de la justice peut nous servir à expliquer l'inégalité avec laquelle elle est distribuée de peuple à peuple, et chose pire, de classe à classe. On le sait, pendant qu'au parquet et sur la chaire on déclame sur la justice éternelle, égale pour tous, le pauvre n'obtient réellement justice, on peut le dire, que par exception et comme par charité; le riche, au contraire, dispose de moyens nombreux pour y échapper ou du moins pour obtenir un châtiment plus doux. — Souvenez-vous que la justice fut souvent une émanation du caprice d'un despote, ou d'un prêtre, ou de la fureur populaire; et vous comprendrez comment il se fait que les peuples ne soient pas encore délivrés du *droit de grâce*, droit absurde, mais qui résulte de l'atavisme; vous comprendrez qu'ils soient encore soumis au jury, cette institution si contraire au but poursuivi, si incertaine, si facile à corrompre, mais dont l'origine est la même que celle du droit de grâce.

Première partie : Embryologie du crime

Chapitre 3

La folie morale et le crime chez les enfants

I.

[Retour à la table des matières](#)

Il est un fait qui a peut-être échappé à bon nombre d'observateurs, précisément par sa simplicité et son universalité, et que Moreau, Perez et Bain ont à peine aujourd'hui dégagé clairement; c'est que les germes de la folie morale et du crime se rencontrent, non par exception, mais d'une façon normale, dans les premières années de l'homme, comme dans l'embryon se rencontrent constamment certaines formes qui dans un adulte sont des monstruosité; si bien que l'enfant représenterait un homme privé du sens moral, ce que les aliénistes appellent un fou moral, et nous un criminel-né. En voici des preuves convaincantes.

1. — Colère. — Perez ³¹ a démontré la fréquence et la précocité de la colère chez l'enfant. « Dans les deux premiers mois, il manifeste par les mouvements de ses sourcils et de ses mains une véritable colère quand on veut le laver, ou lui enlever un objet. À un an, sa colère va jusqu'à battre les personnes, à briser les plats, à les lancer contre ceux qui lui déplaisent. Il est en cela semblable aux sauvages, aux Dacotas, qui entrent en fureur quand ils tuent les Bisons, aux Fidjiens, qui, dans leurs émotions, se montrent très-irritables, mais sans beaucoup de suite » (Perez).

³¹ Psychologie de l'enfant, 2^e edit. — Paris, 1882.

L'enfant s'empporte quand il éprouve une douleur, quand il ressent le besoin de dormir ou de se mouvoir, quand il ne peut se faire comprendre, quand on interrompt ses habitudes ou qu'on veut l'empêcher de se plaindre, d'exhaler sa mauvaise humeur; quand, enfin, on l'oblige à fêter un étranger, ou qu'on le fait punir par les domestiques, ou qu'il voit deux camarades aux prises et veut s'interposer. Mais, le plus souvent, la cause de sa colère est absurde; car deux sentiments, comme le remarque justement Perez, dominant en lui : l'obstination et l'impulsivité; ceux qui ont soin de lui, qui le lavent, l'habillent, le déshabillent ou le mettent au lit, s'en aperçoivent fort bien. Sa colère prend alors l'expression aiguë du caprice, de la jalousie, de la vengeance; elle nuit à son développement, surtout quand il a une prédisposition aux maladies convulsives, et elle atteint, en ce cas, des proportions épouvantables.

Certains enfants, dit Moreau (*De l'homicide chez les enfants*, 1882), ne peuvent attendre, un moment, ce qu'ils ont demandé sans entrer dans une colère extraordinaire. Perez a connu un enfant de huit ans, d'une grande intelligence, qui, à la moindre observation de ses parents ou même des étrangers, éprouvait une violente colère, se faisait une arme de ce qui lui tombait sous la main, et, quand il se sentait impuissant, brisait tous les objets qu'il pouvait saisir.

Une petite fille, chez qui on remarquait le même caractère, devint bonne, tout-à-coup, à l'âge de deux ans (Perez, l. c.).

Et Perez ajoute : « J'en ai vu une de onze mois devenir furieuse, parce qu'elle ne pouvait arriver à prendre le nez de son grand-père; une autre, âgée de deux ans, eut un accès semblable pour avoir vu aux mains d'un enfant une poupée qui ressemblait à la sienne; elle s'efforçait de la mordre; elle en fit une maladie de trois jours.

« Une autre, de deux ans, avait de tels accès de rage quand on la couchait, que les voisins devaient venir pour la calmer.

« Un garçon de quinze mois mordait sa mère quand elle le lavait. Un autre, de trois ans, renvoyé de la salle à manger, se couchait en travers de la porte et poussait des cris de fureur ».

La colère est donc un sentiment inné chez l'homme : on doit diriger ce sentiment, mais on ne peut espérer de la faire disparaître.

[Retour à la table des matières](#)

2. — Vengeance. — Ces faits nous montrent déjà combien le sentiment de la vengeance est fréquent et précoce dans les enfants. Il n'est pas rare de voir un enfant de sept ou huit mois égratigner sa nourrice quand elle essaie de lui retirer le sein, et lui rendre les coups qu'elle lui a donnés. J'ai connu un petit garçon légèrement hydrocéphale, d'un développement tardif et d'une intelligence obtuse, qui s'irritait de la moindre admonition, de la correction la plus légère : il n'avait que sept ans. S'ils pouvait frapper l'auteur de son chagrin, il se calmait aussitôt; mais dans le cas contraire, il continuait de crier, de se mordre les mains. Souvent il réagissait plusieurs heures après qu'on l'avait irrité, et toujours il visait à l'endroit de l'adversaire où on l'avait frappé lui-même.

Sa violence était sans bornes quand il pensait avoir été injustement puni ou qu'il se croyait victime d'une haine supposée. Il n'était pas moins sensible à la raillerie. — À dix ans, il devint meilleur.

Un autre enfant qui, à quatre ans, était d'une méchanceté extrême et battait sa mère en pleine rue, devint docile et bon à sa onzième année.

3. — Jalousie. — Elle est commune à tous les animaux, et se fait voir dans les hommes même les plus calmes : tantôt elle éclate comme un incendie, tantôt elle couve sous les cendres; elle peut être excitée par l'amour, mais elle l'est surtout par l'instinct de possession, elle est violente chez les enfants. Perez en a vu un qui était jaloux, non seulement de tous ceux qui s'approchaient de sa nourrice, mais encore de son biberon. — On voit bien des fois les enfants briser un objet plutôt que le céder à leurs camarades.

Fénélon a dit (*Éducation des filles*, ch. V) : « Chez les enfants la jalousie est plus violente qu'on ne saurait se l'imaginer; on en voit quelquefois qui dépérissent d'une langueur secrète, parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux ».

Tiedemann avait un fils âgé de vingt-deux mois; il remarqua que cet enfant voulait être flatté quand on flattait sa sœur, et qu'il la battait si elle ne lui cédait sur le champ ce qu'on lui donnait.

Un enfant de trois ans parlait avec grand plaisir de la sœur qu'il allait avoir. Quand elle fut née et qu'il la vit caresser, il demanda tout-à-coup « si elle ne mourrait pas bientôt ».

J'ai vu ce sentiment de jalousie développé chez une petite fille, dès les premiers jours qui suivirent sa naissance : elle refusait de téter quand elle voyait à l'autre sein sa sœur jumelle, et il fallut les séparer. À quatre ans, elle cessait de manger si, par la fenêtre, elle voyait dans la rue un enfant vêtu comme elle. De quatorze à quinze ans, à la suite d'une grave maladie, elle parut s'adoucir; plus tard néanmoins, à 25 ans, elle était moins bonne qu'hypocrite. Elle était d'ailleurs hydrocéphale et atteinte d'une hypéresthésie hystérique : c'était la fille d'un fou moral.

Valbust (Moreau, p. 57) raconte qu'un enfant de six ans, jaloux de son petit frère, présentait souvent un couteau à ses parents pour qu'ils *voulussent bien le lui tuer*.

[Retour à la table des matières](#)

4. — Mensonge. — Montaigne a dit que le mensonge et l'obstination croissent chez les enfants en même temps que leur corps.

Tous les enfants, écrit Bourdin, sont menteurs, mais plus que tous, les enfants trouvés, qui mentent par jeu.

Perez en donnait pour cause première la facilité avec laquelle nous trompons les enfants, dès les premiers mois pour les tranquilliser, les laver.

Les enfants mentent pour obtenir ce qu'on leur a refusé d'abord : souvent pour éviter un reproche, pour ne point paraître le mériter; ainsi un enfant appelait *vilaine* sa mère qui le lavait. — « Qui veux-tu insulter? lui demanda-t-elle. — « Je l'ai dit à l'eau », répondit il en se reprenant. — D'autres fois, ils mentent pour obtenir une friandise, qu'ils prétendent n'avoir pas mangée, ou sous l'impression d'une forte douleur, après une chute, ou pour se monter forts, ou parce qu'ils voudraient se tromper eux-mêmes sur l'humilité de leur situation, ou par jalousie (c'est ainsi qu'une fillette, voyant que sa mère caressait son petit frère, imagina de dire qu'il avait frappé la perroquet, pour lui attirer des reproches), ou par poltronnerie; par exemple; quand il feignent d'être malades pour ne pas se rendre à un endroit désigné. Je me rappelle avoir moi-même, sous un prétexte semblable, esquivé une ennuyeuse leçon d'arithmétique; j'avais alors cinq ou six ans; je trompai tout le monde, jusqu'aux médecins.

Après avoir atteint l'âge de trois, quatre ans, ils mentent par crainte d'être punis, et sont favorisés en cela par notre manière de les interroger et par l'attitude que nous prenons pour les faire répondre.

Souvent même ils mentent par jeu ou par vanité.

« *Fallebam*, dit St.-Augustin en parlant de lui-même, *in numerabilibus mendaciis pedagogos amore ludendi, etc.* ». On voit qui, pour satisfaire leur vanité s'attribuent des récompenses imaginaires; une petite fille se passait la fantaisie de se raconter à elle même des fables où elle devenait reine; cette pensée l'absorbait tout le reste du jour.

Une des raisons qui les portent si fréquemment à mentir est leur impulsivité, leur sentiment moins complet, moins profond de la vérité; par suite, il leur en coûte moins qu'à d'autres de dissimuler, d'altérer la vérité pour le motif le plus léger, comme font les sauvages et les malfaiteurs.

Aussi les voyons-nous mettre en œuvre un art de dissimulation dont souvent nous ne croirions même pas capables des hommes de faits.

J'ai connu une fillette qui, à quatre ans, dérobait du sucre avec une telle habileté qu'il était impossible de la surprendre; elle mettait ensuite le vol sur le compte de la servante.

Un pas de plus et nous en voyons une autre qui, pour faire du bruit autour de sa personne, feignait d'avoir émis un os par le vagis, et trompait plusieurs années de suite les médecins les plus habiles. Une autre de cinq ou six ans, entendit un jour sa mère adoptive lire dans un journal le compte rendu d'un procès scandaleux; peu de jours après, elle prétendit avoir été victime d'obscénités de la part de son père et de son oncle; un action très-grave s'engageait déjà, quand un examen attentif démontra que tout cela était une fable inventée par elle, et que le vrai, l'unique motif qui l'avait poussée, était le désir de faire parler d'elle dans les journaux ³² (Bourdin, l. c.).

Bourdin, qui a traité aussi de la fréquence du mensonge chez les enfants (*Les enfants menteurs*, Paris, 1883) nous raconte le fait suivant : Dans un collège, un petit garçon imagina, pour se faire renvoyer, de dire qu'il avait un pois dans l'oreille; il criait si fort, que plusieurs personnes en furent convaincues. — Un autre, dans le même but, simula une chlorée très-violente.

Deux enfants de cinq ou six ans, à table, avaient convenu de cacher à leur mère un léger méfait commis par l'un d'eux (il s'agissait d'un peu de vin répandu sur la nappe), à condition que l'autre ne prétendrait pas l'empêcher d'aller au théâtre, plaisir qu'on avait promis d'abord à lui seul.

Une petite fille de trois ans, à qui sa mère avait défendu de demander à manger, priait une dame de satisfaire sa gourmandise. « Je ne dirait pas à ma mère que j'ai accepté », ajoutait-elle. Elle était ambitieuse et, désirant de beaux

³² Récemment Kosiek a noté un fait analogue à Graz, voir *Aus dem Papieren eines Vertheidigers*, Graz, 1885,

habits, disait à sa mère : « La dame qui habite au dessus m'a reproché d'être mal mise ». Or rien de cela n'était vrai. Il faut ajouter que, lorsqu'on lui faisait honte de nouveau mensonge, elle niait effrontément. Ce cas est fréquent chez les enfants.

[Retour à la table des matières](#)

5. — Sens moral. — Il n'est pas douteux que le sens moral ne manque aux enfants dans les premiers mois de leur existence, et même jusqu'à la fin de la première année. Pour eux, le bien et le mal ce sont les choses permises ou défendues par le père et la mère; mais pas seule fois, ils ne comprennent d'eux-mêmes si une chose est bonne ou mauvaise.

« Il est vilain, disait un enfant à Pérez, de mentir et de désobéir; cela déplaît à maman ». Mais le même enfant croyait bonne toute action qu'il voyait faire chaque jour auprès de lui.

« Quand je pleure, disait un enfant, maman me met au lit, et alors elle me donne un oreiller ». Ils font ainsi pour les action morales; ils croient bon tout ce qui leur vaut des éloges. C'est ainsi que j'ai vu un enfant bien élevé refuser de se soulager dans une chambre; il considérait cela comme une faute.

Un enfant de deux ans et cinq mois, qui pensait avoir fait une bonne action, disait « Le monde dira : c'est un bon garçon » (Pérez).

Un enfant de quatre ans avait menti, et sa mère pour le punir, l'avait enfermé dans une cave. Comme elle traversait cette prison, il lui disait : « Mais je mérite une peine plus forte ». Au contraire, sa grande mère l'ayant un jour simplement enfermé dans une chambre obscure, il n'accepta pas le châtement, se regarda comme injustement puni, et poussa des cris de rage.

La douleur causée par le châtement varie donc chez les enfants, selon les personnes qui le leur infligent et qu'ils ont offensées. Nous avons fait la même observation sur les sauvages (Ch. II).

En somme l'idée de justice, de propriété fait son apparition chez l'enfant quand celui-ci à éprouvé une perte, ou quand il a entendu dire que telle ou telle chose est mauvaise. Il déteste, en général, l'injustice, surtout quand il en souffre lui-même; pour lui elle ne consiste que dans un désaccord entre la manière habituelle dont il est traité et ce qui lui arrive accidentellement.

Qu'une circonstance nouvelle se présente, il sera plein d'incertitude. C'est ainsi qu'un enfant, transporté de la maison de sa mère chez le docteur Pérez, modifia ses habitudes en changeant de milieu. Il commença à manifester ses

exigences en poussant des cris furieux; il n'obéissait qu'au seul maître de la maison.

Le sens moral est donc une des facultés les plus susceptibles d'être modifiées par le milieu moral.

La notion du bien et du mal, qui en est le germe intellectuel, ne se constate pas avant l'âge de six à sept mois; le sens moral s'accuse pour la première fois quand le sujet comprend certaines attitudes, certaines inflexions de voix qui ont un but de répression, quand il commence à obéir par peur et par habitude.

L'intérêt, l'amour propre, la passion, le développement de l'intelligence et de la réflexion établissent avec précision la distinction du bien et du mal. La sympathie, la force de l'exemple, la peur des reproches, y contribuent peut-être plus encore. C'est de tous ces éléments que se dégage la conscience morale. L'enfant peut être plus ou moins bien dirigé selon les aptitudes de son caractère et les accidents du moment (Pérez l. c.).

La fille de Louis Ferri lui disait un jour : « Je sens qu'aujourd'hui je ne puis être bonne ».

[Retour à la table des matières](#)

6. — Affection. — L'affection est rare chez eux. Ils éprouvent surtout de la sympathie pour les jolis visages, ou pour ce qui leur procure un plaisir, par exemple, pour les petits animaux qui se laissent prendre et tourmenter par eux. Ce qui leur répugne le plus, ce sont les objets nouveaux et qui les effraient; mais l'affection leur est étrangère; vous voyez des enfants de sept ans oublier leur mère qu'ils paraissent pourtant aimer beaucoup. Trop souvent il arrive que des enfants de deux ou trois ans insultent, sans s'en rendre compte, aux douleurs les plus grandes. Pérez, conduit devant le lit où reposait le cadavre de sa sœur, ne pensait qu'à une chose, à la ressemblance qu'il lui trouvait avec la sœur de son camarade, et il courait vers sa mère pour lui faire part de son observation. — Un autre enfant, âgé de quatre ans perdit son ami le plus cher; le père du mort le prit dans ses bras en sanglotant; mais lui, se dégageant tout à coup : « Maintenant que Pierre est mort, dit-il, tu me donneras son cheval et son tambour, n'est-ce pas? ».

Quand vous croyez qu'ils vous aiment, semblables au fond aux femmes vénales, ils sont attachés à vous par les dons que vous leur avez faits et par l'espoir d'en recevoir de nouveaux; rien de plus. Ils cessent de vous aimer, quand cette espérance a disparu.

Il y a assurément des exceptions. — Et tu étais de celles-là, ô mon ange, dont les yeux si doux, si brillants m'illuminent encore du fond de ton sépulcre, toi qui

ne semblais te réjouir que du plaisir d'autrui! — Mais la rareté des cas, comme celle de la bonté chez quelques sauvages, chez les Wedas, les Santalas (v. s.), confirme la règle; d'autant mieux que presque toujours, soit parce que ce sont des exceptions, soit parce que cet excès précoce de sensibilité ne peut permettre un bon développement des organes, ils nous sont alors enlevés de bonne heure. — Trop souvent, hélas!

[Retour à la table des matières](#)

7. — Cruauté. — « Cet âge est sans pitié », a dit à propos des enfants Lafontaine, ce peintre fidèle de la nature.

La cruauté, en effet, est un des caractères les plus communs de l'enfance. Il n'est pas d'enfant, dit Broussais (*Irritation et folie*, p. 20), qui n'abuse de sa force pour opprimer les êtres plus faibles que lui. C'est là son premier mouvement. Toutefois les plaintes de sa victime l'arrêtent quand il n'est pas d'un naturel féroce, et cet arrêt dure jusqu'au moment où une impulsion nouvelle lui fera commettre une seconde faute.

En général, il préfère le mal au bien; il est cruel plus souvent que bon, parce qu'il éprouve ainsi une émotion plus grande, parce que, faible, il peut faire montre d'un pouvoir illimité; et voilà pourquoi on le voit briser avec plaisir les objets inanimés. Ils plait à blesser les animaux, à noyer les mouches. Il bat son chien, il étouffe son passereau; on en voit qui enduisent de cire brûlante des escarbot, des cerfs-volants, pour les habiller en soldats et prolongent, ainsi leur agonie pendant des mois entiers.

C'est l'enfant, qui a inventé la cage du jonc ou d'osier, les trappes, les filets à papillons, et mille autres petits engins de destruction et de torture.

J'ai vu, dit le docteur Blatin, d'ingénieux petits drôle jouer au volant avec de jeunes lapins, qu'ils renvoyaient gaiement de l'un à l'autre à coups de raquette.(Blatin, *Nos cruautés envers les animaux*, pages 414).

Au mois de juillet 1865, dans l'arène de Mont-de-Marsan, on a vu des enfants de dix ans s'acharner contre des taureaux à moitié morts, et les achever à coups d'épée.

À Murcie, en Espagne, on a vu des jeunes filles descendre dans l'arène et remplir l'office du *Matador*.

8. — *Paresse, oisiveté.* — Un autre trait de ressemblance entre l'enfant et le criminel-né est une certaine paresse d'esprit qui n'exclut pas l'activité pour les plaisir et le jeu. Ils se refusent à un travail soutenu, et par-dessus tout à un travail nouveau et pour lequel ils ne se sentent pas d'aptitude. — Lorsque, contraints à l'étude, ils ont rempli une certaine tâche, ils la reprendraient volontiers, mais ils se refusent à toute autre par suite de cette même loi d'inertie qui les porte à ne pas changer d'appartement et à ne pas faire de nouvelles connaissances : c'est que notre intelligence souffre de toute sensation nouvelle un peu forte, tandis que les anciennes lui procurent du plaisir. Quelquefois la paresse du corps vient s'ajouter et elle est telle qu'ils n'hésitent pas à salir leur couche pour éviter la peine de se lever. — C'est là un contraste, mais non une contradiction, avec cette tendance à changer continuellement de place, à poursuivre de nouveaux amusements, à rechercher la société de nombreux compagnons, sans qu'il y ait pour cela une grande affection mutuelle; mais on veut faire ensemble des orgie de gestes et de mots, et souvent aux dépens de pauvres vieillards, de crétins, ou des compagnons plus faibles. Ce penchant, pas plus chez eux que chez les criminels, n'est en opposition avec la paresse : ils deviennent actifs quand il s'agit d'un plaisir plus facile à se procurer à un moment donné; ils aiment les nouveautés, quand elles ne fatiguent pas leur cerveau, et quand elles donnent satisfaction à ce plaisir d'un contact mutuel qui n'a aucun rapport direct avec une affection profonde, et qui se remarque aussi souvent chez les criminels.

9. — *Argot.* — Cette habitude a introduit parmi eux une espèce d'argot : ils se font des signes avec la mains ou se parlent avec les syllabes des mots renversées, ou de quelque autre façon pour se soustraire à la surveillance de leurs chefs. J'ai remarqué cette coutume dans nombre de collèges et d'écoles publiques parmi des enfants de sept à douze ans.

[Retour à la table des matières](#)

10. — *Vanité.* — Ce fondement de la mégalomanie et de la tendance au crime, qui est la vanité excessive, la préoccupation de soi-même, a une grande force chez les enfants. — Dans deux familles où les principes de l'égalité sont comme innés chez les pères, on a vu les fils, dès l'âge de trois ans, traiter les pauvres avec hauteur, et avoir des égards pour les enfants qui appartenaient à des familles riches et titrées. On voit cela, du reste, chez les animaux, chez le chien de garde, par exemple, qui aboie contre les personnes mal vêtues.

Une fillette fort taciturne, d'une intelligence peu développée, élevée par une mère excellente et qui écartait d'elle toute idée de noblesse, se promenant avec la

filles de sa femme de chambre, lui imposait de prétendus services et ne cessait de la gronder. Il y dans ce fait un peu d'imitation, mais surtout beaucoup de ces idées de grandeur.

Tous les enfants, dès qu'ils ont atteint sept ou huit mois, sont fiers de leurs bottines, de leurs chapeaux neufs, et boudent quand on veut les leur ôter. J'ai vu quelques enfants, même de ceux qui plus tard devaient se montrer fort peu intelligents et peu précoces, se plaindre à neuf ou dix mois, quand on ne leur donnait pas un vêtement élégant et riche. L'un d'eux, âgé de vingt-deux mois, voulait toujours son habit *bleu*; un autre réclamait sans cesse *l'habit de marié*.

Ils se vantent, a bans, d'avoir un père professeur, d'appartenir à une famille noble ou riche.

Les plus ignorants ne reconnaissent jamais d'avoir été justement réprimandés par leur maître; ils expliquent les reproches qu'on leur adresse par de mauvaises raisons, toujours étrangères à leurs propres torts.

Tous se croient supérieurs aux autres dans leurs petites entreprises. Ainsi Pérez a observé un petit garçon qui, jouant à l'escarpolette, criait : « Oh! voyez comme je me lance bien, comme je suis léger; personne ne pourrait si bien faire! ». Et cependant ses compagnons ne restaient pas en arrière. Voilà, dit avec raison Pérez, une illusion produite par l'amour propre.

La personnalité, chez le petit enfant, va jusqu'à l'égoïsme, à la présomption, au pédantisme, et souvent avec des tendances à la sympathie, à la tendresse, à la crédulité. C'est ce qui, plus tard, favorisera le développement du sens moral.

L'idée de la personnalité est à peine ébauchée dans la première année, de même que chez les animaux. De deux à quatre ans, le sentiment personnel s'affirme, et va jusqu'à l'exagération. Un enfant de vingt-six mois poussait des cris à la moindre égratignure. Il se corrigea par amour propre; et, même lorsqu'on le battait, loin de se plaindre, il tournait la chose en plaisanterie; un jour il refusa de lire devant des jeunes filles, disant « qu'elles se moquaient de lui ».

[Retour à la table des matières](#)

11. — *L'alcoolisme et le jeu.* — Ceux qui vivent dans la bonne société ne se doutent pas de la passion que les enfants ont pour les boissons alcooliques; mais, dans les classes populaires, on n'a que trop l'occasion d'observer avec quelle volupté des nourrissons boivent le vin et les liqueurs, tandis que leurs parents s'amusent de leur ébriété (Moreau, p. 115). Bien souvent des criminels m'ont raconté que tout enfants ils s'enivraient, poussés à cela par leurs parents.

La passion du jeu est aussi un trait caractéristique du jeune âge, sur lequel il n'est pas besoin d'insister.

12. — *Prédispositions à l'obscénité.* — Bien qu'elles soient limitées et incomplètes, les tendances obscènes se font jour dans la première enfance, dès l'âge de trois ou quatre ans. Nous aurons bientôt occasion de l'observer.

Dans toutes les écoles enfantines on m'a montré un ou deux petits garçons qui se livraient à l'onanisme. Comme nous le verrons plus bas, tous les amours étranges et monstrueux, de même que presque toutes les tendances au crime, ont eu leur commencement dans la première enfance.

[Retour à la table des matières](#)

13. — *Imitation.* — La démarche et la parole, a dit Pérez, sont en grande partie, chez les enfants, un résultat de l'imitation, et naturellement ils imitent le mal comme le bien.

Une petite fille avait un père bilieux : à quinze mois elle commençait à froncer les sourcil, comme son père, et à crier comme lui. À trois ans, elle disait à son partenaire, dans une conversation : « Mais tais-toi, tu ne me laisse pas achever ma phrase »; absolument comme son père.

Prosper Lucas cite l'exemple d'un enfant de six à huit ans qui étrangla son frère moins âgé que lui. Quand le père et la mère à leur retour, s'en aperçurent, il se jeta dans leurs bras, pleurant et déclarant qu'il avait voulu imiter le diable qu'il avait vu étrangler Polichinelle.

Peu s'en est fallu, dit Marc, qu'un de mes amis, encore enfant, ne fût victime d'un jeu cruel : avec quelques camarades, il avait assisté à Metz à une exécution : ils voulurent la reproduire. On le choisit pour patient, un second fut le confesseur, deux autres furent les bourreaux. Ils le pendirent au barreau d'une échelle, et, comme on vint les déranger, ils prirent la fuite, abandonnant le pauvre qui n'en serait certes pas revenu, si quelques personnes arrivées à temps, ne l'eussent détaché.

[Retour à la table des matières](#)

14. — La prévoyance. — Comme les criminels, les enfants manquent absolument de prévoyance; un avenir qui n'est pas immédiat ou ne paraît pas tel, n'a aucune influence sur leur imagination; qu'une partie de plaisir soit remise à huit jours ou à une année, ils n'y voient pas la moindre différence.

La connaissance de ces faits explique naturellement comment la folie morale se trouve toujours dans les despotes, comment elle se trouve, en tous, dès l'enfance et comment, pour tous, elle se continuerait dans l'âge mûr, si l'éducation ne venait y mettre bon ordre.

Ces enfants, dit Campagne dans sa *Folie raisonnante*, où il traite des malades prédisposés à la folie morale, sont insensibles aux éloges et aux punitions, ils ne comprennent pas combien leur conduite peut affliger leur famille, ils restent indisciplinés, sans soin, querelleurs. L'oisiveté, l'onanisme et la débauche, la surexcitation de tout genre, sont les grandes stations qu'ils parcourent pour arriver à cette exaltation particulière, dite folie raisonnante, qui les porte irrésistiblement à l'action. Alors, à la paresse succède une témérité sans bornes; le moindre reproche leur arrache des cris furieux; ils brisent tout ce qui leur tombe sous la main et frappent les personnes qui les entourent.

La cruauté fut remarquée dans la première enfance de Caracalla, de Caligula, de Commode, qui, à treize ans, fit jeter au four un esclave pour une faute légère; de Louis XI, de Charles IX, qui faisaient torturer des animaux; et de Louis XIII, qui écrasait lentement entre deux pierres la tête d'un petit oiseau, et montra une telle fureur contre un gentilhomme qui lui était antipathique, que l'ont dut, pour le calmer, faire semblant de tuer ce gentilhomme. Devenu roi, il aimait à suivre l'agonie des protestants condamnés à mort.

La folie morale et les tendances criminelles étant indissolublement liées, on s'explique pourquoi presque tous les grands coupables ont manifesté leurs mauvais instincts dès leur plus tendre enfance.

Dumbey, à sept ans et demi, était déjà un voleur.

À onze ans, Lasagna clouait la langue des bœufs sur un banc.

Locatelli a observé que la tendance au vol se manifeste dans l'âge le plus tendre; ce sont d'abord de petits méfaits, commis dans la maison, puis, insensiblement, le vol devient plus sérieux. Au contraire, les assassins se révélèrent subitement, et quelquefois de très-bonne heure.

Roussel a fait une remarque analogue, dans sa monumentale *Enquête sur les enfants abandonnés*, vol. I, 1882, pour ce qui a trait en France à la prostitution, où l'on rencontre une grande proportion de mineurs : 1500, par exemple, sur 2582 qui ont été arrêtées en 1877. on a remarqué à Bordeaux, continue notre auteur, que si 461 femmes se sont prostituées par suite de leur position de famille, ou parce qu'elles étaient directement corrompues par leurs parents (32 se trouvaient dans ce dernier cas), il y en avait bien 44 qui avaient été uniquement perdues par leurs instincts pervers. — Parmi celles-ci il y avait la fille d'un ingénieur et celle d'un riche propriétaire!

II

Casuistique

[Retour à la table des matières](#)

Et voici pourquoi la cote des crimes chez les enfants est si chargée.

1. — Vimont (*Traité de phrénol.*, 1838) raconte qu'un garçon de onze ans en avait engagé un autre de cinq à le suivre près d'un marais; là, il le frappe, le souille, lui introduit un bâton dans l'anus, et enfin le noie. Accusé de ce crime, non seulement il niait, mais il détournait l'accusation sur d'autres enfants.

2. — Le 15 juin 1834, à Bellesme, on retira d'un puits le cadavre d'une petite fille de deux ans. Deux jours après, on retirait du même puits un garçon de deux ans et demi. Une fillette de onze ans, connue dans le pays par ses habitudes perverses, ne rencontrait jamais des enfants plus faibles qu'elle sans les battre ou les tourmenter de mille façons. C'était elle qui avait attiré et poussé successivement les deux petites dans ce puits (Moreau, l. c.).

3. — La Cour d'Assises du Coubs eut à juger un incendiaire du huit ans qui avait mis le feu aux maisons de son village, et tout cela, comme il l'avouait, dans l'unique but de s'amuser et *d'éclairer les enfants* (Moreau).

4. — Un brigand écossais, condamné pour anthropophagie, avait laissé une fille qui à douze ans montrait les mêmes goûts féroces. « Et pourquoi, demandait-

elle, en avoir du dégoût? Si tous savaient quelle saveur a la chair humaine, tous mangeraient leurs enfants » (Moreau).

5. — A. M., âgé de onze ans, est arrêté comme vagabond pour la huitième fois. Il reconnaît que ses parents le nourrissent bien et prennent soin de lui, mais déclare que, malgré lui, il ne peut résister au désir d'être libre; on aura beau, dit-il, le ramener à sa mère, il s'échappera toujours. Il a cette passion dans le sang; plutôt que de rester chez lui, il ira dans une maison de correction.

6. — À Lagny, deux enfants, l'un de treize, l'autre de dix ans, gardaient rancune à un de leurs camarades qui était dans sa septième année. Ils l'invitèrent à se baigner dans la Marne, dans un endroit écarté; ils le jetèrent dans un trou profond et à coups de pied, coups de pierre, l'empêchèrent de se sauver. Le lendemain, un des deux coupable, le plus jeune, confessait son crime (Moreau).

Nous trouverions encore nombre de cas où l'idée du crime paraît vraiment innée dans l'âge le plus tendre.

7. — À treize ans, un certain B. A., ultra-brachycéphale, index 87, oxycéphale, ayant les yeux obliques, les pommettes saillantes, la mâchoire très-développée, les oreilles à anse, goîtreux d'ailleurs, frappa mortellement d'un coup de couteau au cœur un camarade qui refusait de payer une dette de jeu. Dès l'âge de douze ans il fréquentait déjà les maisons mal famées. Il subit six condamnations pour vol. Son frère était un voleur, sa mère une criminelle, sa sœur se livrait à la prostitution. Il avait des sentiments religieux, fréquentait tout au moins les églises. D'ailleurs, il ne dit rien à son confesseur du crime qu'il avait commis ³³.

8. — Mainero était un garçon de physionomie précoce, mais peu développé quant au reste du corps, si bien qu'à douze ans il en paraissait six. On pouvait donner son signalement ainsi qu'il suit : taille 1, 24, circonférence crânienne 0, 490, index céphalique 80, oreilles à anse, pommettes saillantes, regard très-vif; à huit ans il commença à voler; neveu d'un assassin, il se vantait d'avoir accompagné son oncle dans ses expéditions, d'avoir organisé des bandes pour dévaliser les troncs des églises et les poulaillers, et d'avoir souvent dérobé la part de ses petits complices, qui, pour se venger le dénoncèrent ¹.

9.— L. B., de Gênes, a le crâne large, front étroit; il porte sur le bras un tatouage avec ces mots : *Mort aux lâches et vive la solidarité!* Dès huit ans, il faisait le métier de coupe-bourse. Il a sept frères, dont trois sont en prison ¹.

³³ Memorie del laborat. di med. legale, prof. LOMBROSO, Torino, 1883.

10. — Un certain G., d'une grande famille honnête, était prognate et oxycéphale. À sept ans il commettait déjà des vols à l'école, dépouillant jusqu'à ses maîtres. Il avait réussi devant la police, à accuser ses parents de mauvais traitements pour les faire incarcérer; il a encore une sœur qui est querelleuse et portée au vol ³⁴.

11. — L. P., un garçon qui à dix-neuf ans se montra si habile fripon, qu'il fut poursuivi pour vol et tentative de meurtre, était d'une parfaite apathie morale; il avait la taille élevée, la tête étroite et allongée, sans barbe, avec un nez disproportionné et crochu. Son père était alcoolique, sa mère débauchée, son grand-père maternel s'était suicidé. À trois ans, allant au marché avec les domestiques, il volait déjà dans les paniers de l'argent, des fruits, des poissons.

12. — Le brigand anthropophage F. Salvatore, de Catane, qui à trois reprises se fit passer pour fou, m'a laissé un mémoire manuscrit où il raconte comment, à six ans déjà, il volait des vivres à ses parents pour régaler ses camarades; et plus tard, à neuf ans, parvenait à soustraire des fromages entiers dans une hôtellerie; en jouant à la lutte avec un ami, il lui déchira un bout d'oreille; et pourtant son père était un parfait honnête homme, qui le bâtonnait souvent pour le corriger. Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs, à quatorze ans, de porter un violent coup de couteau à un compagnon de jeu. Il se servait de fausses clés pour dérober de l'argent à son père. À dix-neuf ans il tua un homme.

13.— J'ai connu une famille, où la mère était hystérique et d'une grande intelligence, le père très-intelligent aussi, mais d'humeur bizarre et fatigué par un travail excessif; il y avait, enfin, deux oncles, l'un doué d'un grand esprit, l'autre aliéné. De cette famille étaient issus quatre fils; l'un fut d'une honnêteté parfaite, le second extrêmement lascif, se donna la mort après avoir commis un meurtre sous l'impulsion d'une passion ardente; le troisième, très-sûr dans les affaires de commerce, avait dans son enfance commis quelques larcins et repoussé toute espèce d'étude; le quatrième enfin, enfant rachitique, avec le front fuyant, fut tellement possédé de la passion du vol, qu'il dérobait dans les collèges les montres et tous les objets qu lui tombaient sous la main. On avait employé vainement, pour le corriger, les châtimens les plus sévères; à seize ans il devint honnête.

14. — Un enfant qui, dès l'âge de trois ans, était déjà porté à l'onanisme et éprouvait du plaisir à voir égorger les animaux, se montrait, à cinq ans, très-habile à mal faire. Il vit un jour son petit frère qui perdait du sang par le nez, et en profita pour le faire tomber la face contre terre; il trempait ses mains dans ce sang et criait : *je veux tuer ce petit, je veux voir du sang, cela seul me procure du plaisir.*

³⁴ Memorie del laborat. di med. legale, prof. LOMBROSO, Torino, 1883.

Comme on lui demandait s'il oserait tuer sa mère : « Assurément! répond-il; et comment pourrais-je l'aimer, si je ne m'aime pas moi-même? Oh! je veux bien la tuer, et si je ne puis le faire aujourd'hui j'attendrai d'être grand ».

15.— Verga (*Rendiconto Istituto Lombardo*, 1883), signale un petit paysan de onze ans, aux pommettes saillantes, intelligent et instruit pour sa condition. Ce jeune scélérat, poussé par la haine, avait d'abord roué de coups et menacé de mort un de ses camarades; finalement, il le tua pour une botte d'herbe. Armé d'une faucille, il le frappa à coups redoublés, et ne fut arrêté un moment que par la difficulté qu'il rencontra à faire pénétrer dans le crâne de sa victime la pointe recourbée de son instrument. Il jeta ensuite le cadavre dans un fossé où il se lava les mains, et, pour se disculper, inventa une fable. Tous les deux, disait-il, avaient été menacé par un garde champêtre et avaient dû, pour fuir, se jeter à l'eau. Il ne se décida à avouer qu'après avoir appris que, grâce à son âge, il ne serait frappé que d'une peine légère.

16. — *Obscénité*. — J'ai déjà fait remarquer plus haut que les cas d'obscénité précoce sont loin d'être rares. Depuis longtemps j'avais remarqué (*L'amour chez les fous*, 1881) que tous les cas monstrueux dans l'amour sexuel (si l'on excepte ceux que produit la décrépitude), sont en germe dans le cerveau de l'enfant, et s'y mêlent aux autres tendances criminelles.

Tel était le cas du voleur Bor..., un jeune fripon qui, à neuf ans, était sujet à des érection continuelles, et à qui il suffisait, pour être porté au viol, de voir flotter un linge blanc. Il avait présenté ce symptôme étrange dès son plus jeune âge, à trois ou quatre ans, quand, allant à l'école, il voyait ses petits camarades vêtus d'un tablier blanc. Plus tard, le froissement seul du linge lui donnait autant de plaisir que le contact d'une femme.

Il faut, toutefois, noter que tout enfant, il avait reçu à la tête un coup violent, et cette blessure l'avait fait longtemps souffrir; et que, comme à l'ordinaire dans ces cas, il descendait de parent névropathes.

Je ne crus pas, tout d'abord, à la véracité de ses aveux, car il s'agissait d'un criminel qui pouvait avoir intérêt à feindre; mais je tombai sur une histoire racontée par Magnan et Charcot, et dont l'analogie avec la mienne est si évidente qu'elle la rend non seulement probable, mais certaine (*Archives de névrologie*, n. 11, 1882).

17. — Il s'agit d'un certain C., paysan âgé de trente-sept ans, dont le père était alcoolique, l'oncle aliéné, la mère et la sœur hystériques, portées à la mélancolie, qui avait un frère fou et était lui-même pagiocéphale.

À quinze ans, voyant sur le sol un tablier blanc, il s'en empara, le lia autour de ses reins et s'en servit pour se masturber. Depuis ce jour, il ne pouvait voir un

tablier sans l'employer au même usage, après quoi il l'abandonnait. Voyait-il quelqu'un avec un tablier? peu lui importait le sexe, la vue seule de ce vêtement l'entraînait; il en suivait le propriétaire et essayait de l'en dépouiller.

En 1861, ses parents, pour en finir, le mirent sur un vaisseau; et de fait, ne voyant plus de tabliers, il s'amenda; mais en 1864, pendant un congé, il fut repris de cette passion extraordinaire, et commit de nouveaux méfaits. La nuit, il rêvait tabliers; le jour, il se représentait sa première rencontre et se sentait poussé à voler des tabliers, pas autre chose. — Vous auriez pu lui offrir des milliers de francs, il les eût laissés pour s'emparer d'un tablier.

Quatre fois cette même passion le fit condamner, pour vol, à des peines légères.

On croira plus aisément à ces amours bizarres, si l'on songe à leur analogie avec d'autres faits de même genre que j'ai signalés et décrits chez les aliénés (*L'amour chez les fous*, 1881); si l'on songe surtout (et cela est bien plus important) à l'analogie réciproque. Tous ces faits ont été observés chez des névropathe, ou chez des criminels, et toujours, ou presque toujours, on les voit aller de front avec la masturbation; dans tous on surprend, comme il arrive pour les manies impulsives et pour les idées fixes, une sensation initiale, qui les saisit à un instant donné de leur enfance, réveille, chez le plus grand nombre, l'éréthisme comme anneau secondaire, par l'association des idées, puis se substitue à l'idée mère; et peu à peu, à la façon de certains virus, non seulement se fixe, mais envahit de plus en plus l'ensemble de leur organisme, s'en rend souveraine maîtresse, devient irrésistible et les pousse aux actes les plus criminels.

18. — *Amours précoces*. — Mais tous ces amours sont organisés ou du moins en germe, dans la première enfance; car la précocité est un de leur caractères.

La perversion du sens génital s'est presque toujours fait remarquer de bonne heure, à huit ans, par exemple, dans le malade de Westphal.

a) — Une enfant que j'ai soignée, d'une physionomie très-précoce, fille d'une honnête femme, mais comptant dans sa parenté une grand-mère lascive, un cousin criminel et un aïeul alcoolique, manifesta, dès l'âge de trois ans, une tendance à la masturbation. Reproches, menaces, soins médicaux, rien n'y faisait; elle employait même à se masturber l'instrument dont on se servait pour lui infecter des anti-aphrodisiaques.

b) — Zambaco (Encéphale, n. 1-2, 1882) nous a donné le portrait d'une jeune fille victime d'une étrange passion pour l'onanisme et le crime.

N. R., âgée de dix ans, avec un air de maturité précoce dans les traits du visage, remplie de vanité et d'orgueil, se faisait pardonner ses violences par son

amabilité et les caresses qu'elle prodiguait surtout aux petits garçons, objets de ses préférences. Dès sa cinquième année, elle manifesta des tendances au vol, déroband même des objets qu'elle aurait pu avoir pour rien; le vol commis, elle niait avec obstination.

Douée d'une imagination ardente, elle aimait le beau, mais se moquait de Dieu; à sept ans, elle eut à souffrir d'une leucorrhée, que l'on attribua aux oxyures; en même temps elle maigrissait à vue d'œil. On remarqua, dès lors, qu'elle cherchait à s'isoler dans une cabane avec des enfants pour jouer....au mariage; à neuf ans, l'excès de la masturbation provoqua un gonflement à la vulve. On essaya du fouet. Mais cela l'hébétait, la rendait fausse et méchante, sans aucun profit; on n'eut pas plus de succès avec la chemise de force, ni avec l'eau froide qu'elle employait d'abord elle-même pour se calmer.

La partie supérieure de son corps dépérissait; mais la partie inférieure se développait d'autant plus. Elle portait les mains sur elle devant tout le monde : « Pourquoi me priver d'un plaisir si innocent? disait-elle.

Souvent elle manifestait du repentir, et pleurait en voyant les larmes de sa mère, mais elle succombait bientôt à de nouveaux accès; et elle ajoutait : « Je sais que c'est honteux, mais je ne puis m'en empêcher ».

Un prêtre essaya de la moraliser; mais pendant qu'il parlait elle se masturbait avec sa soutane. On voulut lui appliquer un cautère au clitoris; mais on n'obtint par là aucun résultat.

« Il est affreux, disait-elle, de vouloir le faire et d'en être empêchée; c'est à devenir folle. Je serais capable de tuer quiconque me ferait obstacle. Dans ces moments-là, je suis prise d'un vertige. Je ne vois rien, je ne crois rien, il faut que je me satisfasse ».

Elle avait eu, toute petite, une gouvernante qui se masturbait devant elle. Plus tard, une autre maîtresse, en lui défendant de se toucher le pubis, éveilla sa curiosité. Dès lors elle y portait la main, sans éprouver de plaisir, il est vrai, mais par pure curiosité; puis elle se figura qu'elle était malade et, pour s'amuser, s'appliqua aux parties honteuses des cataplasme d'herbe, de sable; elle les frictionnait avec un bâton. Les désirs vinrent à l'heure marquée par la nature.

Elle corrompit sa sœur qui avait quatre ans, et qui ne put éprouver du plaisir que plusieurs années après; et se perdit ensuite avec des jeunes gens.

c) — On trouve dans Esquirol un cas très-curieux où l'on observe, à côté des penchants obscènes, et causée en partie par eux, une idée fixe de parricide. — Le sujet était doué d'une intelligence claire et précocce, et nous fournit ainsi un

exemple complet de folie morale et de criminalité à l'état naissant, comme diraient des chimistes.

La fillette, dont il fait le portrait, avait l'air vif, les cheveux châtain, le nez camus; dès sa cinquième année, elle parut en proie à une idée fixe de tuer sa mère afin de pouvoir se mêler en toute liberté aux garçons. La douleur que lui causait la découverte de tels penchants ayant rendu sa mère malade, elle lui avoua que sa mort ne lui déplairait pas. — Je pourrai ainsi entrer en possession de vos robes. — Quand ces vêtements seront usés, comment feras-tu? — Avec votre argent j'en achèterai d'autres. — Et après? — J'irai avec les hommes. — Tu ne sais ce que c'est la mort; si je mourrais ce soir, je ressusciterais demain. Le Seigneur est ressuscité parce qu'il était Dieu, mais vous ne ressuscitez pas; ma sœur n'est pas revenue. — Comment feras-tu pour me donner la mort? — Si vous allez dans une forêt, je me cacherai au sein d'un hallier, sous les feuilles, et, quand vous passerez, je vous ferai tomber et vous plongerai un poignard dans le cœur. — Crois-tu j'aille jamais dans un bois pour me faire tuer? — Ah! maman, c'est pour moi un bien grand chagrin; mais je pourrai encore vous tuer pendant la nuit avec un couteau. — Et pourquoi ne l'as-tu pas fait quand j'étais malade? — Maman, parce qu'on nous veillait toujours. — Et pourquoi ne l'as-tu pas fait depuis? Parce que vous avez le sommeil léger et que vous auriez pu me voir prendre le couteau. — Mais, si tu me tuais, tu n'aurais pas mes robes, tout appartient à ton père. — Oh! je le sais trop bien, qu papa me ferait mettre en prison; mais j'ai l'intention de le tuer aussi.

Un jour qu'on la questionnait, elle tenait les yeux obstinément fixés sur une épingle qui ornait la cravate de son interlocuteur. On lui demanda pourquoi; elle répondit qu'elle tuerait volontiers cette personne pour avoir son brillant. Un autre jour entendant parler, chez elle, d'une cuisinière qui s'était couverte de sang en coupant la gorge à un enfant, elle resta un moment muette et pensive. Peu après, on l'entendit s'écrier qu'elle avait trouvé un moyen de donner la mort sans se salir : il suffisait d'employer l'arsenic avec lequel elle avait vu empoisonner des poulets à la campagne. Elle se tenait presque toujours assise, les mains croisées; à peine se voyait-elle seule, qu'elle se livrait à la masturbation. Tout fut mis en œuvre pour la corriger : simples réprimandes, coups répétés, privations de tout genre, rien n'y fit. Elle répondait toujours à son père qu'elle ne changerait pas, dût-elle y perdre la tête.

Et tout cela sans aucune cause psychique, sinon qu'elle avait entendu une vieille parente tenir quelques mauvais propos sur le compte de sa mère. On reconnaissait en elle une intelligence nette, un mobile très-clair du crime, une préméditation des plus astucieuses. — Si l'on eût fait abstraction de l'âge, qui aurait pu se douter qu'il s'agissait d'une folle, et non d'une criminelle? Donnez un peu plus de force à ces muscles, un peu plus d'énergie à ces instincts, et vous aurez les plus cruelles formes de ces manies impulsives et raisonnantes, toujours unies à l'esprit le plus lucide.

Et l'on a beau dire que ce sont là des cas de folie : ces cas, chez des adultes, seraient bel et bien appelés des crimes. De toute façon ils prouvent que, dans leur première manifestation, le crime et la folie morale n'offrent aucune différence.<

III.

Statistique anthropométrique.

[Retour à la table des matières](#)

Un petit nombre d'anecdotes ne suffirait cependant pas à prouver que l'instinct du crime se rencontre chez les enfants au même degré et plus encore que chez les adultes. Aussi, nous a-t-il paru bon de compléter nos recherches en visitant les maisons de correction et les écoles enfantines, et de voir si les jeunes criminels présentent les anomalies physiques déjà rencontrées par nous chez les adultes.

1. Criminels. — Sur 79 enfants de moins de douze ans, renfermés dans des maisons de correction, parmi lesquels 40 voleurs, 27 mauvais sujets ou vagabonds, 7 homicides, 3 dont on ne nous a pas dit la faute, nous avons trouvé par ordre de fréquence les anomalies suivantes :

30 avec les oreilles à anse	6 hydrocéphales
21 avec le front petit et bas	5 avec le regard oblique
19 plagiocéphales	5 atteint du strabisme
16 à pommettes saillantes	5 avec arrêt de développement
15 à suture relevée	4 avec cheveux très-épais
14 à mâchoire proéminente	4 ultradolychocéphales
10 avec le front couvert	4 avec physionomie sénile
10 avec la physionomie des crétins	3 avec le front saillant, aussi bien que l'angle orbital
9 goîtreux	3 avec oreilles grosses et allongées
9 au nez difforme	3 avec blessures à la tête
8 aux yeux petite et vitreux	2 ultrabrachycéphales
7 avec des sinus frontaux saillants	2 avec la bouche déformée
2 atteints de prognatisme	1 platicéphale
2 avec le nez de travers	1 oxycéphale
2 avec le menton effacé	1 avec précocité de cheveux blancs
2 avec le regard sombre	1 avec une face énorme
2 avec vice cardiaque	1 exophtalmie
2 scorfuleux	1 nistagme
2 avec la suture métopique conservées	1 aux pupilles inégales

On en a rencontré seulement sept (8,9 0/0) n'ayant rien d'anormal dans la constitution. L'un d'eux n'était vraiment pas criminel, mais il était victime de ses parents qui l'avaient enfermé dans la maison de correction pour le punir de sa paresse. Il y avait en outre, 1 homicide involontaire; 2 voleurs; dont l'un épileptique.

Quant à l'hérédité, on n'a pu recueillir de notes que sur 59 sujets.

Chez le père et la mère, ou chez les plus proches parents de 27 d'entre eux, on a trouvé des anomalies du système nerveux. Savoir :

Dans 3, maladies mentales, une fois chez le père et deux fois chez un oncle;

Dans 1, bizarrerie étrange d'un oncle;

Dans 3, instincts violent; une fois chez la mère, deux fois chez le père : dans l'un, à ces instincts, se joignait l'alcoolisme;

Dans 4, des maladies nerveuses, savoir : trois fois chez le père (1 épileptique par suite d'alcoolisme, 1 sourd, 1 affecté de saturnisme), une fois chez la mère, atteinte de céphalalgie chronique;

Dans 5, tendances criminelles ou équivoques; dans 4, tendances au brigandage : deux fois chez le père qui était en même temps alcoolique, une fois chez le frère et une fois chez un oncle; une fois, tendances à la prostitution (chez une sœur) ;

Dans 4, immoralité sans désignation spéciale : une fois dans toute la famille, une fois chez la mère, deux fois chez le frère;

Dans 7 d'entre eux on remarquait la tendance à l'ivrognerie, six fois chez le père, une fois chez le frère, sans compter quatre autres cas déjà signalés dans les catégories précédentes (dont 12 voleurs, 1 violent et 1 épileptique), ce qui porterait à 11 le nombre des alcooliques.

Il ressortirait de cette étude que le type criminel, caractérisé par les oreilles à anse, le front bas, la plagiocéphalie, la proéminence des mâchoires, l'asymétrie faciale, la pélurie, etc., peut s'élever, chez les mineurs à 59 0/0; la proportion irait même jusqu'à 91 0/0 si l'on tenait compte de l'une ou de l'autre de ces anomalies, isolées. — Et, même, les influences héréditaires de l'alcoolisme, de la folie, et du crime prévalent chez eux dans une proportion bien analogue à celle des criminels adultes.

Reste, enfin, un nombre assez considérable de criminels précoces, 54 0/0, qui n'ont pas d'anomalies héréditaires distinctes.

Pour compléter cette étude en faisant la preuve au rebours, c'est-à-dire en examinant les jeunes gens qui ne sont pas incriminés, nous avons fait des recherches dans un certain nombre d'écoles.

L'examen de 160 enfants des écoles communales, que nous avons directement étudiés l'un après l'autre, nous donne les résultats suivant :

Examinés 160	Normaux 89	avec caractères physiques normaux 62		avec parents honnêtes 64
				» inconnus 18
		avec caractère physiques anormaux 27		» immoraux 7
		masturbateurs 11	sans anomalies physiques3	avec parents honnêtes 3
			avec anomalies physique 8	» inconnus 2
		mattoides 11	sans anomalies physiques 4	» immoraux 5
			avec anomalies physique 7	avec parents honnêtes 4
	Anormaux 71	voleurs 6	sans anomalies physiques 1	» inconnus 2
			avec anomalies physique 5	» immoraux 4
		De caractère méchants 43	sans anomalies physiques 1	avec parents honnêtes 21
			avec anomalies physique 5	» inconnus 5
				» immoraux 17

Le premier fait qui se détache de ce tableau est le nombre excessif des anomalies morales que l'on rencontre chez les enfants, et qui, avec le temps, devront disparaître.

Un peu moins de la moitié des enfants examinés, 44 0/10, nous présentaient des tendances morales anormales, telles qu'une irritabilité extrême, l'amour du vagabondage, l'obstination à mentir, ou encore une propension bizarre à se remuer sans cesse, à déchirer leurs habits, etc., de manière, à les faire considérer même par leurs maîtres comme des demi-fous. Chez 17, 10 0/10, se manifestaient même les tendances propres aux criminels : vol, lasciveté précoce, etc.

On voit, par là, que chez les enfants criminels les caractères morbides physiques l'emportent de plus du double, 69 0/10, sur ceux qui n'ont aucune anomalie morale, pour lesquels les anomalies physiques ne s'élèvent qu'à 30 0/10.

[Retour à la table des matières](#)

2. — On peut en dire autant de l'hérédité morbide chez les enfants immoraux; parmi eux 52 0/0 en seraient atteints, tandis que les autres n'offriraient qu'un chiffre de 15 0/0. La différence paraîtrait encore plus sensible, si l'on étudiait les enfants que nous pourrions appeler des demi-délinquants, c'est-à-dire les masturbateurs et les voleurs, chez qui les anomalies physiques atteignent les chiffres respectifs de 72 et 83 0/0, et les hérédités morbides le 70 et 66 0/0.

Que conclure de ce fait, sinon que l'influence de l'hérédité morbide dans la production des anomalies de caractère est considérable, bien que, d'autre part, au moins pour 15 0/0, elle n'empêche en rien les caractères normaux de se développer!

De même les anomalies physiques se rencontrent de préférence chez les individus de caractère immoral, quoiqu'elles puissent quelquefois faire acte de présence chez les sujets doués de moralité, et manquer chez les autres.

3. — Quant aux caractères morbides rencontrés chez les parents qui ont transmis cette triste hérédité à leur progéniture, on voit que l'alcoolisme a prévalu dans 11 cas, l'irascibilité dans 7, l'état convulsif ou herpétique du père et l'immoralité de la mère dans 5, la demi-folie dans 3, l'impudicité dans 2, la sénilité dans 2, la scrofule dans 1, la surdité jointe au mutisme dans 1, et l'immoralité dans un oncle.

En regardant des caractères physiques morbides qui prévalent chez les enfants atteints d'anomalies morales, nous trouvons :

8 fois la physionomie sénile	4 fois le front étroit, bas ou fuyant
8 fois la mâchoire proéminente	3 fois la trococéphalie
6 fois la suture relevée	3 fois le front velu
6 fois la plagiocéphalie	2 fois un arrêt du développement
6 fois la face asymétrique rachitique	2 fois le regard sombre
6 fois les sinus frontaux hypertrophiques	2 fois les oreilles à anse
4 fois le prognatisme	et 1 fois les pommettes saillantes, la
	Tête grosse, la bouche déformée

Plusieurs fois (8) trois de ces caractères se sont trouvés réunis dans le même enfant, savoir : dans 4 d'entre eux, plagiocéphalie, regard féroce, strabisme; dans 2, sinus frontaux développés, mâchoire proéminente, et pommettes énormes; dans 1, soudure des sutures, trococéphalie, front fuyant — caractères que nous remarquerons dans le criminel-né.

Une étude minutieuse faite dans un établissement privé de jeunes gens riches, le Collège International de Turin, nous a donné, sur 100 sujets, 53 absolument normaux au physique et au moral, 44 avec quelque'un des caractères de la dégénérescence. Parmi ces 44, 6 seulement avaient quelques tendances immorales, violence, amour des querelles, négligence pour l'étude, mensonge. Par contre, 2, malgré ces caractères, étaient d'un excellent naturel, et 5, en outre (et parmi eux 1 plagiocéphale), étaient doués d'une intelligence remarquable. Cela montre qu'une anomalie physique n'en entraîne pas toujours nécessairement une psychique.

Mais si, dans ce Collège, les anomalies psychiques étaient rares, cela n'infirme en rien nos observations. Il s'est rencontré là, grâce aux intérêts de la société et des pédagogues, puisqu'il s'agissait d'élèves payants, une véritable sélection qui ne se retrouve pas dans les autres écoles, surtout dans les communales; à la moindre faute les écoliers étaient renvoyés, et de fait, on nous a montré le portrait d'un enfant renvoyé l'année précédente à la suite d'un vol; eh bien! il avait tous les caractères décrits plus haut : oreilles grosses et écartées, oxycéphalie, front petit, pommettes très-saillantes.

Finalement, une étude sur 35 aveugles nés et 50 sourds-muets nous a révélé que toutes ces altérations physiques se rencontrent dans une proportion qui dépasse 75 0/0, même chez les adultes, même chez les individus soumis à une certaine sélection (sourds-muets riches).

Et maintenant la conclusion est facile. Les anomalies morales qui dans un adulte constitueraient la criminalité, se manifestent chez les enfants dans des proportions bien plus grandes et avec les mêmes signes, grâce surtout aux causes héréditaires; ces mêmes anomalies sont sujette plus tard à disparaître, en partis grâce aux secours d'une éducation convenable, sans quoi on ne s'expliquerait pas la petite proportion des types criminels chez les adultes, même si l'on tient compte des différences résultant de la mortalité et du nombre de ceux qui échappent à l'action des lois.

Les anomalies physiques se trouvent en proportion double, et atteindraient même un chiffre plus élevé chez ces jeunes gens entachés d'immoralité (rappelez-vous la comparaison de 69 à 30 0/0 prise parmi les normaux), et l'hérédité, chez les mêmes, s'élèverait à plus du triple (52 à 15). — Mais il est un fait bien établi; c'est que les anomalies physiques et l'hérédité peuvent se rencontrer, bien qu'en proportion moindre, chez les plus intacts, de même que nous avons pu des fois remarquer des jeunes gens très-honnêtes issus de parents mauvais. Et outre, elles se manifestent moins encore chez les criminels que dans certaines autres affections probablement connexes avec l'arrêt de développement, par exemple chez les aveugles-nés et les sourds-muets.

[Retour à la table des matières](#)

4. — Cela nous a été confirmé par des recherches qui, naturellement, devaient rester fort restreintes, sur le cours de la vie de quelques enfants (29), suivis jusqu'à l'âge adulte. — Je vais les résumer tout de suite :

11 enfants ne présentaient aucune anomalie physique; 3 d'entre eux furent méchants dès leur jeune âge, paresseux, violents et cruels, mais s'amendèrent dans la suite; 8 bons dès l'enfance, se maintinrent tels dans l'âge adulte;

18 offraient les différents caractères physiques des criminels. — Sur ce nombre, 4, bons dès l'enfance, se conservèrent tels encore dans l'âge adulte; 2 au contraire, en prenant de l'âge, devinrent immoraux;

12 présentaient à la fois des anomalies physiques et morales : 4 étaient violents, 3 jaloux, 1 vindicatif, 2 voleurs, 3 se livraient à la masturbation; 6 de ceux-ci s'amendèrent avec le temps.

Ici encore on voit que si l'anomalie physique coïncide la plupart du temps avec les tendances immorales, elle n'exclut pas pour cela la possibilité d'une transformation heureuse, que nous avons vu se produire dans 6 sujets sur 12. — Néanmoins, quand elle est absente, le caractère a plus de facilité à se reformer, quelle que soit sa perversité première.

On pourra, il est vrai, m'objecter qu'une hypocrisie raffinée, se couvrant du masque de la vertu, peut m'avoir fait enregistrer des réformes qui n'étaient qu'apparentes : je ne vois pas la possibilité d'écarter absolument cette hypothèse.

IV

Châtiment et moyens préventifs du crime chez les enfants.

[Retour à la table des matières](#)

Il reste donc démontré qu'un certain nombre de criminels sont tels dès le premier âge, quelle que soit la part faite aux causes héréditaires; disons mieux, si quelques-uns sont les produits d'une mauvaise éducation, dans beaucoup la bonne n'y influe en rien.

Toutefois, son action bienfaisante est précisément mise en lumière par ce fait, que les tendances criminelles sont générales chez les enfants; en sorte que, sans elles, on ne saurait expliquer le phénomène qui se produit dans le plus grand nombre de cas, et que nous appellerons leur métamorphose normale.

Du reste, par éducation, nous n'entendons pas les simples instructions théoriques, rarement utiles aux adultes eux-mêmes, que nous voyons si peu influencés par la littérature, l'éloquence, les arts dits moralisateurs; nous entendons, moins encore, les violences pédagogiques, qui engendrent le plus souvent des hypocrites, et, loin de changer le vice en vertu, le transforment en un autre vice. L'éducation est pour nous une série d'impulsions réflexes, substituées lentement à ces autres qui ont directement engendrés les tendances dépravées ou du moins en ont favorisé le développement. On doit pour cela s'aider de l'imitation, des habitudes graduellement introduites par la vie commune avec des personnes honnêtes et par des précautions sagement prises pour empêcher à l'idée fixe, que nous avons vue devenir si fatale dans l'enfance (v.s.), de jaillir dans un terrain trop fertile.

Ici encore, la peine, par elle-même, ne se montre pas aussi efficace que certains moyens préventifs, tels que des conditions favorables d'air, de lumière et d'espace, une nourriture où l'on ferait prédominer, par exemple, les substances végétales, la privation de liqueurs alcooliques, l'abstinence complète et, en certains cas donné (v. cas de Zambac), une gymnastique sexuelle qui prévienne les excès solitaires ³⁵. Il importe : d'éviter les jalousies faciles pour empêcher les

³⁵ GALVARDIN, dans un livre qui a pour titre : Comment le traitement homoeopathique peut améliorer le caractère, Paris, 1882, prétend avoir guéri, avec des substances homéopathiques, certaines tendances immorales ; avec le platine et la noix vomique les tendances lascives

violences impulsives; de réprimer l'orgueil précoce au moyen de preuves palpables, si faciles à trouver et à produire, de l'infériorité humaine, surtout dans l'enfance; il importe de cultiver l'intelligence par la voie de l'intelligence, comme le fait d'une façon si admirable le système de Froebel. — Il y a des enfants tristes, violents, portés à la masturbation, par suite de maladies, de rachitisme, ou à cause des vers, etc.; les dépuratifs, les vermifuges deviennent alors les seuls moyens de correction.

Empêcher l'union tristement féconde des alcooliques et des criminels, union qui, nous le savons, est une si large source de criminels précoces, serait l'unique moyen de faire disparaître le criminel-né, ce malheureux qui, d'après les faits que nous rapporterons, est absolument incurable.

Et si, partant de là, nous nous rencontrons avec Roussel, Barzilai et Ferri pour blâmer les maisons de correction, que l'on pourrait, hélas! appeler justement des officines de corruption, nous croyons qu'il y aurait pour le pays un immense avantage à fonder à leur place des maisons pour les fous criminels, ou, mieux encore, un asile perpétuel pour les mineurs affectés de tendances criminelles obstinées ou de folie morale.

Pour eux, l'asile criminel devient utile autant et même plus que pour les adultes, car il étouffe dès leur naissance les effets de ces tendances auxquelles nous ne prêtons, malheureusement, notre attention que quand elles sont devenues irrémédiables et fatales.

Et ce n'est point là une idée nouvelle ou révolutionnaire; sous une forme plus radicale et moins humanitaire la Bible l'avait déjà proclamée, quand elle ordonnait au père de faire lapider par les Anciens le fils méchant, ivrogne et rebelle à la voix de ses parents et à leurs corrections³⁶. L'éducation peut, en effet, empêcher une bonne nature de passer du crime infantile et transitoire au crime habituel — mais elle ne peut changer ceux qui sont nés avec des instincts pervers.

Fin de la première partie du tome I.

d'une jeune fille ; avec l'*origanum majoranum*, chez trois autres, une propension irrésistible à la masturbation ; avec le *natrum muriaticum* la méchanceté d'une fillette qui allait jusqu'à battre sa mère, etc. Mais ces histoires mêmes trahissent le peu de sérieux de telles assertions, car une idée fixe, une tendance congénitale ne pourrait se modifier que par un traitement longtemps poursuivi, et non par des doses infinitésimales administrées en une seule fois ou du moins à de rares intervalles.

³⁶ Deuter., XXI.